Histoire de Huon de Bordeaux

A Troyes

[1726?]

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

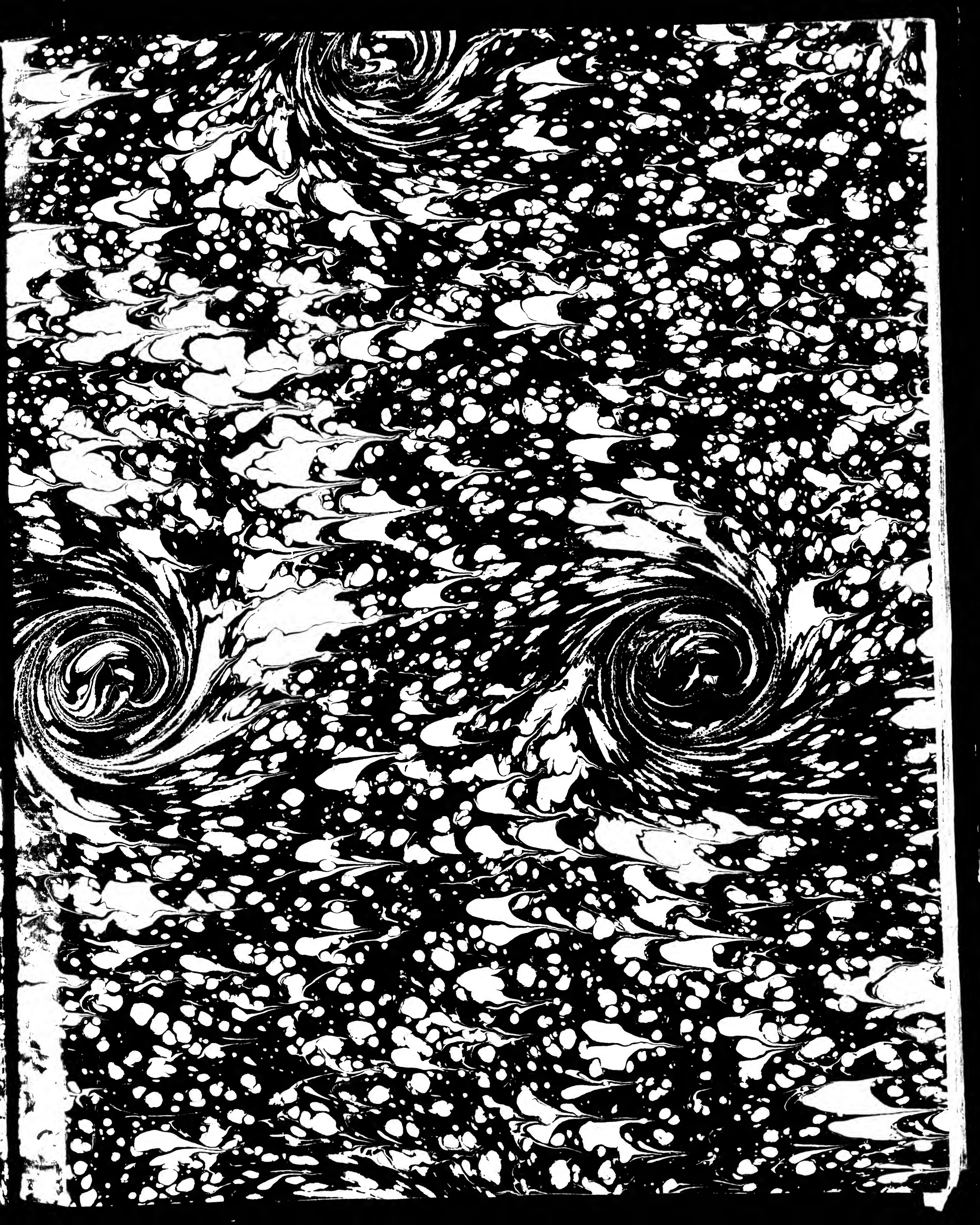
RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00071.14

Control Number: AAU-2611
OCLC Number : 07034557
Call Number : W 381.54L H928h
Title : Histoire de Huon de Bordeaux : pair de France, duc de Guienne; contenant ses faits & actions héroïques, mise en deux livres aussi beaux & divertissants que jamais on ait lu
Edition : Rev. & corr. de nouveau.
Imprint : A Troyes : Chez la veuve Garnier, [1726?]
Format : 128 p. ; 22 cm.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/16/94
Camera Operator: AR





HISTOIRE
DE HUON DE BORDEAUX.

PAIR DE FRANCE, DUC DE GUIENNE,

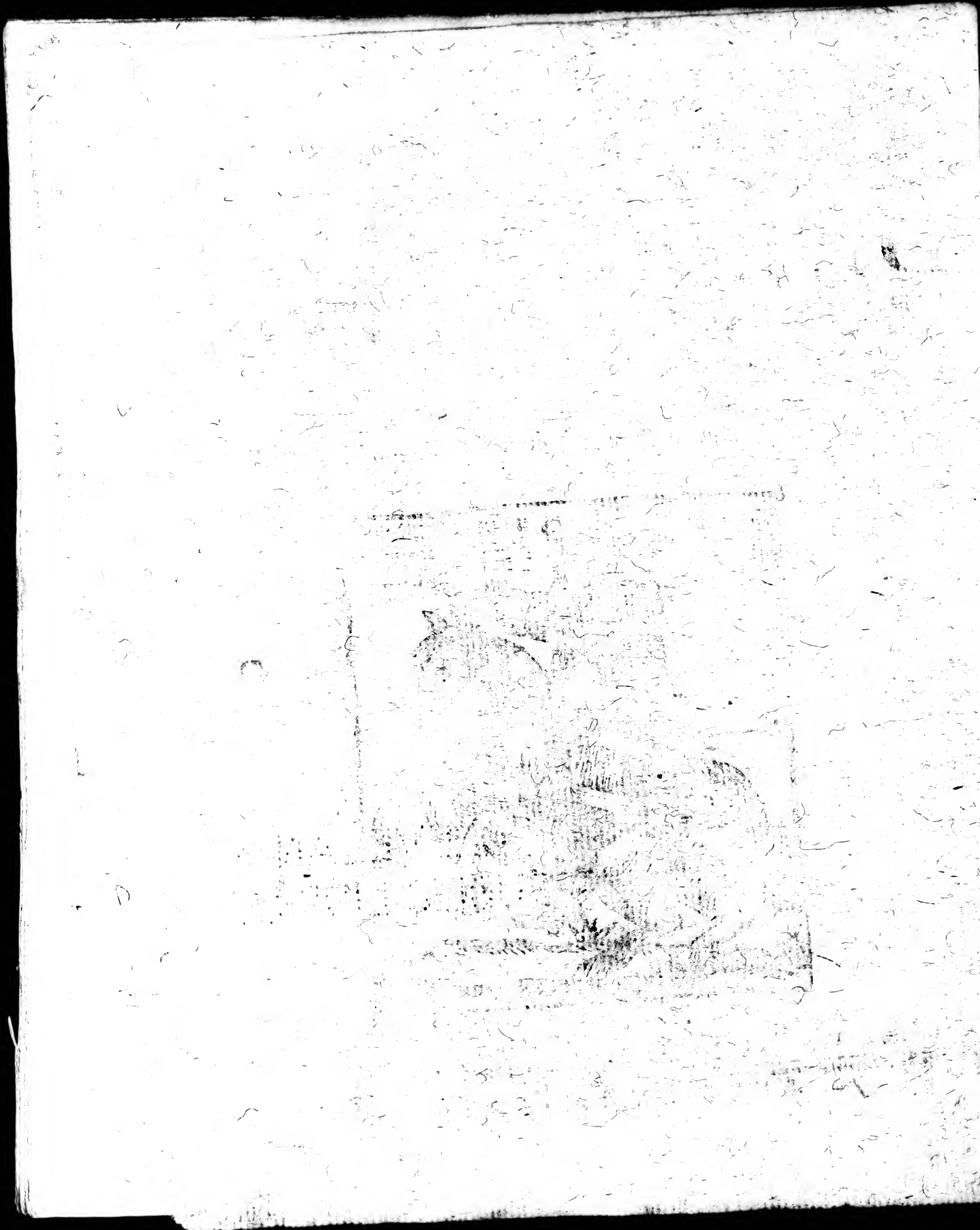
Contenant ſes Faits & Actions Héroïques, miſe en deux Livres auſſi beaux & divertiſſants que jamais on ait lu.

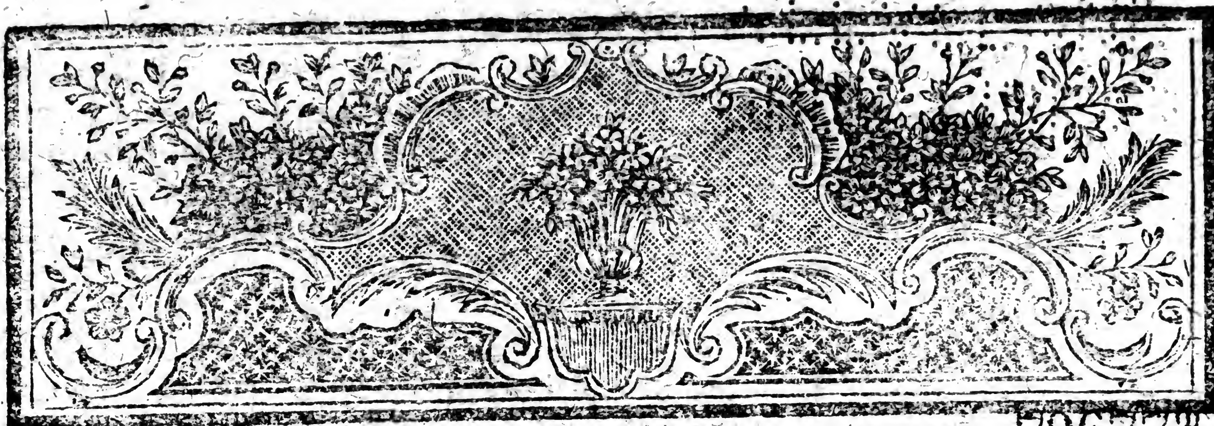
Revûe & corrigée de nouveau.



A TROYES,
Chez la Veuve GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

AVEC PERMISSION.





PREMIER LIVRE
DU NOBLE ET VAILLANT DUC
HUON DE BORDEAUX,
PAIR DE FRANCE

L'AN 756 après le crucifiement de Notre-Sauveur Jéſus-Chriſt, il régnoit en France le très-glorieux & victorieux Prince Charles-le-Grand, ſurnommé Charlemagne, qui ſe diſtingua par pluſieurs hauts faits & généreuſes entrepriſes, étoit ſoutenue par la toute puiſſance qui lui envoya pluſieiurs nobles Princes & Barons qui le ſecondèrent vaillamment dans l'exécution de ſes grandes entrepriſes. Il conquit l'Allemagne, l'Eſclavonie, l'Eſpagne & une partie de l'Afrique & Saxonie, ce qui lui cauſa beaucoup de peine & de fatigue; il fit tant de conquêtes qu'il fut couronné Roi des Romains.

La renomée de ſa valeur & de ſa noble Chevalerie s'étendit d'un bout du monde à l'autre, tellement qu'il en ſera parlé à jamais, comme vous verrez ci-après.

Comme l'Empereur Charlemagne dit à ſes Barons qu'ils vouluſſent élir un d'eux pour gouverner ſon Empire.

IL arriva qu'après ce temps-là le Noble Empereur Charlemagne eu perdu ſes deux très-chers Neveux, Roland & Olivier & pluſieurs autres Barons & Chevaliers en la très-douloureuſe Bataille qui fut faite à Roncevaux où il y eut une ſi grande perte, que tous les douze Pairs de France moururent excepté le Duc Naimes de Baviere; un jour que le noble Empereur tenoit ſa Cour pléniere en ſa Cité de Paris, en laqu'elle il y avoit pluſieurs Ducs Comtes & Barons tant fils que neveux & autres parens, qui étoient parens de nobles Princes dernièrement morts en la bataille dite ci-deſſus, pour le pourchas & grande trahiſon qu'avoit été faite & tramée par le Duc Ganelon, le noble Empe-

reur qui étoit toujours en deuil & en souci pour le grand ennui & déplaisir qu'il avoit eu de la susdite perte, ainsi pour ce que déja étoit affoibli par le grand âge qu'il ressentoit.

Quand ce vint que le Roi, les Princes & Barons eurent dîné, l'Empereur de France les appella tous, & s'assit sur un banc richement paré, auprès de lui étoient assis les nobles Barons & Chevaliers & lors appella le Duc Naimes, & lui dit : Sire, Duc & vous tous mes Barons qui êtes présens ; vous savez le grand tems & espace que j'ai été Roi de France & Empereur de Rome : lequel tems j'ai été servi & obéi de vous tous, dont je vous remercie, & rends graces & louange à Dieu mon doux créateur, & parce que certainement je sais que ma vie par cours de nature ne peut être longue, pour cette cause principale je vous ai fait venir aujourd'hui pour vous dire ma volonté, qui est que je vous prie très-humblement que vous vouliez aviser lequel pourra ou voudra avoir le gouvernement de mon Royaume, car je ne puis plus supporter le travail & la peine du gouvernement d'icelui, car je veux vivre en paix & servir Dieu le reste de mes jours, c'est pourquoi vous tous qui êtes présens, tant que je vous puis prier, qu'à cette chose veuillez aviser qui de vous y sera le plus propre.

Or vous savez que j'ai deux fils, savoir Louis qui est trop jeune, & Charlot que j'aime tant, est assez en âge pour le faire, mais ses mœurs & condition ne sont pas d'avoir le gouvernement de deux si nobles Empires, comme le Royaume de France & le Saint Empire de Rome ; car vous savez qu'il ne tint pas à lui par son orgueil que mon Royaume ne fût prêt d'être détruit & que je n'eusse à vous tous la guerre, quand par sa rage il occit Baudouin le fils du bon Oger le Danois, dont tant de maux en sont survenus, que jamais ne sera heure qui n'en soit mémoire, parquoi tant que je viverai, je ne pourrai ni voudrai consentir qu'il en ait le gouvernement, quoiqu'il soit le vrai héritier, & qu'après moi, il doit avoir la Seigneurie, & je vous prie tous de penser ce que j'en dois faire.

De la réponse que firent les Barons, & du méchant Comte Amaury de Haute-feuille, & du conseil qu'il donna au Roi contre les deux enfans du Duc Sevin de Bordeaux, dont grand meschef en advint, & du bon conseil que le Duc Naimes donna à l'Empereur.

ALors le Duc Naimes & tous les Barons se mirent ensemble à un coin du Palais où ils furent long-tems, mais à la fin ils conclurent que le gouvernement desdits Royaumes, appartenoit à Charlot fils aîné du Roi, ils s'en retournèrent & lui dirent la conclusion sur laquelle ils s'étoient arrêtés, dont l'Empereur fut très-joyeux, il appella son fils & lui fit de belles remontrances devant les Barons qui étoient là. Mais ainsi qu'en ses parlers étoit, s'avança un félon qui avoit grand crédit auprès du Roi & même gouvernoit Charlot, qui n'agissoit que par lui, il se nommoit le Comte Amaury de Haute-feuille, & étoit fils d'un des neveux du traître Ganelon il s'écria & dit, Ha ! noble Empereur d'où vient que vous vous hâtez encore ; mais pour l'éprouver & voir son gouvernement, donnez-lui une terre dont vous n'êtes point servi, qui est occupée par deux très-orgueilleux garçons qui depuis sept ans passés ne vous ont pas daigné servir, ni depuis que leur père le Duc Sevin mourut, ne vous ont voulu faire obéissance.

L'aîné a nom Huon & l'autre Girard, ils tiennent Bordeaux & tout le pays d'Aquitaine, lesquels n'ont de vous daigné relever leur terres. Sire, si ces gens vous voulez donner, je les amenerai prisonniers en votre Palais, pour en faire à votre volonté & donnerez à votre fils Charlot, la terre qu'ils tiennent : Amaury, dit l'Empereur, bon gré vous sais de ce que de cette chose vous m'avez averti, je veux que vous preniez de vos meilleurs amis, & avec celà vous donnerai trois mille Chevaliers choisis & aguerris que vous menerez avec vous, & je veux que vous m'ameniez les deux fils de Sevin, savoir Huon & Girard qui par leur orgueil ne tiennent pas compte de moi.

Quand le Duc Naimes qui étoit présent entendit les paroles qu'Amaury avoit avancé, & qu'il vit l'Empereur Charlemagne qui avoit consentit à faire ce qu'il lui avoit dit, il marcha fièrement regardant Amaury, & dit tout haut : Sire, grand mal & grand péché faites de sitôt croire gens que vous savez ne pas vous avoir été loyaux. Sire, le Duc Sevin vous a toujours servi bien loyalement, & ne fit jamais chose qui vous engage à déshériter ses enfans, la raison pourquoi il ne vous ont pas servi est leur jeunesse, & comme leur mère les aime, elle ne les laisse point partir ; mais Sire, si vous me voulez croire, vous ne serez si hardi de leur ôter leur terre ; mais ferez comme noble Prince doit faire pour l'amour de leur Père qui vous a si loyalement servi, vous enverrez deux de vos Chevaliers vers leurs mère, qui lui diront de votre par qu'elle vous envoye ses deux enfans dans votre Cour pour vous servir & vous rendre hommage, & s'il arrive qu'elle ne veuille le faire, alors vous aurez juste cause de faire cela, mais je suis certain que la duchesse vous les enverra aussi-tôt car la longue attente qu'ils ont faite de venir vers vous, n'est que par rapport à l'amour que la dite Mère a pour ses enfans.

Comme l'Empereur Charlemagne envoya deux Chevaliers vers la Duchesse de Bordeaux, lui dire qu'elle envoyât ses deux enfans à sa Cour.

QUand l'Empereur Charles ouit parler le Duc Naimes, il lui dit : je sçais de certain que le Duc Sevin nous a servi avec zèle, & que la raison que vous avez proposé est juste ; & pour cela j'accorde à ce que vous avez dit. Sire, dit le Duc, je vous remercie. Aussi-tôt le Roi fit partir deux Chevaliers qu'il chargeât d'aller à Bordeaux, & dès qu'il furent arrivés, ils montèrent au Palais, où ils trouvèrent la Duchesse qui ne faisoit que de se lever du dîner, qui desira être avertie de leur venue, elle vint vîte au-devant d'eux, accompagnée de Huon son fils qui marchoit à côté d'elle, & Girard qui étoit plus jeune venoit après portant un Epervier sur le poing. Quand les messagers apperçurent la Duchesse & ses enfans qui étoient bien beaux : ils se mirent à genoux & saluèrent la Duchesse & ses deux fils de par le Roi Charlemagne, & dirent : Dame, auprès de vous l'Empereur Charles, qui par nous vous mande salut ; honneur & amitié. Quand la noble Dame entendit & vit qu'ils étoient messagers de l'Empereur Charles ; elle s'avança, leur mit les bras au col & leur dit qu'ils étoient les biens-venus. Lors les messagers lui dirent, Dame l'Empereur nous a envoyé vers vous pour vous dire de lui envoyer vos deux fils pour le servir à sa Cour, car il y en a peu en ce Royaume qui ne soient venus à son service, excepté vos fils. Vous savez d'ailleurs que le pays que vous tenez, qui appartient

à vos enfans, est tenu par l'Empereur Charlemagne à cause de son Royaume de France, il s'étonne que vous ne les ayez envoyez pour être à son service, ainsi que font les autres Ducs & Princes. Ainsi il vous mande que pour conserver votre terre vous les lui envoyiez, faute dequoi, soyez persuadé qu'il vous ôtera la terre que vous tenez, & la donnera à Charlot son fils, ainsi dites-nous votre volonté.

De la réponse que fit la Duchesse de Bordeaux aux Messagers de l'Empereur Charlemagne.

LA Dame entendant les messagers, elle leur répondit doucement en leur disant : Seigneurs, sachez que la démarche que j'ai faite de ne les avoir envoyés à la Cour du Roi pour le servir comme de raison, a été parce que je les voyois si jeunes, & pour l'amour du Duc Sevin leur Père, & parce que je sais certainement que mon droiturier Seigneur l'Empereur Charlemagne aimoit le Duc Sevin, & que jamais ne se courrouceroit contre les enfans. Voilà la seule cause pourquoi je ne les ai pas envoyé plutôt vers lui pour le servir. Seigneurs, je vous prie, autant qu'il m'est possible, que veuilliez prier l'Empereur & tous les Barons de la Cour de pardonner à mes enfans, car ce n'est qu'à moi qu'il faut en imputer la faute. Alors Huon s'avança & dit à sa mère la Duchesse, Dame, si c'eut été votre plaisir vous dussiez nous y avoir envoyé, car nous sommes tous deux assez grands pour être Chevaliers : elle regarda ses enfans en pleurant, & dit aux messagers : Seigneur, vous retournerez vers le Roi, & vous reposerez cette nuit dans mon Palais, si bon vous semble, & à votre retour, vous recommanderez mes enfans & moi à la grace du Roi, des Barons & Chevaliers, principalement au Duc Naimes à qui mes enfans sont près parens, vous lui direz que pour l'amour du Duc Sevin ils soient recommandés. Dame, lui répondirent les messagers n'en doutez pas, car le Duc Naimes & prud'homme & loyal Chevalier, qui ne voudroit être en un lieu où mauvais jugement fut fait :

La Duchesse commanda à ses deux enfans qu'aux messagers du Roi fissent bonne chere & qu'on les menât à leurs Chambres pour se reposer, ce qu'ils firent & furent fêtés comme il appartenoit. Quand vint le lendemain matin ils retournèrent au Palais, où ils trouvèrent la Duchesse & ses deux enfans, ils saluèrent humblement la Dame, quand la Duchesse les vit, elle appella Huon & Girard ses deux fils, & leur dit : enfans, en la présence de ces deux Chevaliers; je veux qu'à Pâques vous alliez vers notre Souverain Seigneur le noble empereur Charlemagne, & quand vous serez en Cour, servez le comme deux bons Vassaux doivent faire; soyez diligens à le servir & lui être loyaux, associez vous de tous nobles hommes que vous verrez bien conditionnés, ne soyez jamais en un lieu où mauvais conseil soit donné, fuyez ceux qui n'aiment pas l'honneur, n'écoutez ni les menteurs ni les flatteurs, fréquentez les Eglises, soyez courtois, donnez aux pauvres Chevaliers & tous vous réussira. Je veux qu'à ces Chevaliers soit donné un beau destrier & une riche robe comme il appartient aux messagers d'un si noble Empereur comme est le Roi Charlemagne & vous donnerez à chacun cent florins. Dame, dit Huon, puisqu'il vous vient à plaisir, nous le ferons volontiers. Alors les deux enfans firent amener devant le Palais deux beaux destriers & les présentèrent aux deux Chevaliers & leur don-

nèrent à chacun une riche robe & cent florins, dont les messagers furent contens & remercièrent la Duchesse & les deux enfans, disant tout haut que cette générosité leur seroit valable dans la suite; ils sentoient bien que tous ces présens étoient à l'honneur du Roi; après avoir pris congé de la Duchesse & de ses fils, ensuite ils partirent & ne cessèrent de marcher jusqu'à Paris où ils trouvèrent l'Empereur en son Palais, qui étoit assis entre ses Barons. Le Roi les reconnut & les appella avant qu'ils pussent lui parler & leur dit qu'ils étoient les bien-venus, il leur demanda s'ils avoient été à Bordeaux & s'ils avoient parlé à la Duchesse & aux deux enfans du Duc Sevin, & s'ils le viendroient servir en sa Cout. Sire, dirent les Messagers, nous avons été à Bordeaux & fait votre message à la Duchesse qui nous a très bien reçus, elle nous a dit lorsqu'elle a su que nous étions vos messagers, que ce n'avoit été que la trop grande jeunesse de ses fils qui l'avoit empêché de les envoyer à votre Cour. Elle vous supplie humblement de l'excuser, & enverra ses fils au temps de Pâques. Sire, ses deux enfans sont si beaux qu'il y a plaisir de les regarder, surtout Huon qui est l'aîné. Ils nous ont donné, par égard pour vous, un beau destrier & une riche robe avec cent florins d'or. Sire, la générosité de la Duchesse & de ses enfans ne peut se comprendre.

Commme l'Empereur Charlemagne fut content du rapport sur les deux fils du Duc Sevin, & comme le comte Amaury, le traître se plaignit à charlot fils du Roi.

QUand l'Empereur ouit parler ses messagers, il fut bien joyeux & dit: j'ai toujours oui dire que d'un bon arbre il en vient un bon fruit. Je le dis pour le Duc Sevin qui en son tems fut vaillant Chevalier, & à ce que je vois, les deux enfans ressembleront à leur Père, ils ont reçu mes messagers bien honnorablement & leur ont fait de grand présens qui leur seront valables, car ils ne seront pas plutôt arrivés qu'en dépit de ceux qui en voudront parler je leur ferai tant de biens, s'ils me servent, que ce sera pour tous un exemple de bien faire, car je le ferai de mon propre avis pour l'amour de leur père. Alors l'Empereur regarda le Duc Naimes & lui dit: Sire Duc, vos Parens ont toujours été bons & loyaux, je veux que le Comte Amaury soit banni de ma Cour, car ni lui ni sa parenté n'ont été faits pour donner de bons conseil. Sire, répondit le Duc Naimes, je savois bien que les enfans du Duc Sevin n'avoient différé à venir en votre Cour qu'à cause de leur trop grande jeunesse.

Quand le Comte Amaury eut oui le Roi qui étoit outré contre lui, il fut très-triste & partit secrétement de la Cour, en faisant serment qu'il chercheroit tous les moyens de détruire les enfans du Duc Sevin, & causeroit grande tristesse à la France. Il s'en revint plein de courroux à son hôtel & se mit à penser de quelle manière il pourroit réussir dans son entreprise; il sortit de son hôtel & fut auprès de Charlot dont il avoit besoin; il le trouva sur un lit brillant, qui conversoit avec un jeune Chevalier. Amaury les larmes aux yeux, entra dans la chambre, & se jetta aux genoux de Charlot qu en eut grand pitié le voyant en cet état. Il le pressa de lui dire pourquoi il étoit si triste, & qui etoit l'homme qui l'avoit ainsi courroucé. Sire, dit Amaury, je vous dirai que les enfans du Duc Sevin de Bordeaux doivent venir en Cour, & comme j'ai appris que le Roi a dit qu'à leur arivée

il les fera ses privés Conseillers, & l'on ne pourra rien gagner auprès du Roi, je ne puis voir sans être indigné que l'on renvoie ceux qui sont en place, & que devant qu'il soit deux ans ils n'ayent le meilleur quartier du Royaume de France, & vous même si vous les souffrez, ils vous mettront mal dans l'Esprit de votre Père. Ah! Sire, je vous prie de me vouloir aider, car au temps passé ledit Sevin leur Père me destitua d'un Château très-fort, sans que je lui eusse donné sujet. Vous devez m'aider puisque je suis de votre parenté du côté de la Reine votre Mère.

Charlot ayant entendu le Comte Amaury, lui demanda comment il le pourroit aider. Sire, dit Amaury, je vous le dirai, j'assemblerai tous mes parens & vous me donnerez avec moi soixante Chevaliers bien armés & me metterai en chemin pour aller au devant des deux fils, & nous nous mettrons en embuscade dans un petit bois qui est à une lieue de Monthlery, sur le chemin d'Orléans, par où ils doivent venir, nous les mettrons à mort que personne n'en saura rien, quand bien même on le sauroit, qui est celui qui à l'encontre de vous en voudroit prendre les intérêts! Amaury, ce dit Charlot, quittez votre deuil, car je ne serai jamais content que je ne vous aye vengé. Allez, dit Charlot, faire préparer vos gens & je ferai préparer les miens de mon côté, & j'irai avec vous pour terminer votre entreprise. Quand Amaury ouit Charlot qui lui accorda si facilement son secours, & qu'il vouloit y être lui-même, il l'en remercia & lui baisa le pied; mais Charlot le releva & lui dit: Amaury hâtez-vous & faites ensorte que nous puissions réussir. Amaury quitta Charlot bien joyeux de ce qu'il avoit ainsi travaillé, il ne cessa d'assembler ses meilleurs amis, & quand ce vint le soir, il vint trouver Charlot qui étoit là avec ses gens, & ils partirent tous armés de Paris environ à l'heure de minuit, ils ne cessèrent de marcher qu'ils ne fussent arrivés au lieu où ils devoient prendre les deux enfans. Je les laisse pour parler de Huon & Girad.

Comme les deux enfans du Duc Sevin de Bordeaux prirent congé de la Duchesse leur mère, & aussi comme ils conduisirent le bon Abbé de Clugny leur oncle, qui s'en alloit à Paris vers le Roi Charlemagne.

Bien avez entendu comme les messagers du Roi partirent de Bordeaux & laissèrent les deux enfans qui se préparoient pour venir à la Cour, ils s'étoient richement munis de ce qui leur étoit nécessaire tant en or, argent qu'en riches étoffes de soie; ainsi l'exigeoit leur état: puis assemblèrent les Barons du Pays, auxquels ils recommandèrent leurs terres & seigneuries, & élurent dix Chevaliers & quatre Conseillers pour mener avec eux & les aider à gouverner. Ils mandèrent ensuite le Prévot de Geronville qui s'appelloit Guyre, à qui ils recommandèrent la Justice. Et quand Huon & son frère eusent choisi ceux qu'ils vouloient emmener, ils prirent congé de la Duchesse leur mère & des Barons qui les regrettoient tendrement, ce qu'ils avoient sujet de faire & encore plus amplement qu'ils ne le firent, & s'ils eussent su la malheureuse avanture qui les attendoit, jamais eux ni la Duchesse ne les eussent laissé partir, car il en arriva tant de malheurs que c'est un récit très-triste. Ainsi les deux enfans partirent en embrassant leur mère qui pleuroit en les quittant, puis ils montèrent à cheval avec leur compagnie, & passant par les rues de la Ville, ouirent le peuple qui menoit grand

grand deuil à cause de leur départ, & disoient Dieu les conduise : les enfans même y joignoient leurs larmes & l'on peut dire qu'ils furent beaucoup regrettés.

Quand ils eurent un peu marché, Huon appella son frère Girard, & lui dit : mon frère, nous allons en Cour servir le Roi, & pour cela nous avons sujet de nous réjouir, je vous prie que nous chantions tous deux une chanson pour nous éveiller ; frère dit Girard, je n'ai point le cœur joyeux pour chanter, car j'ai fait cette nuit un songe affreux, je voyois que trois léopards m'assailloient & qu'ils m'avoient arraché le cœur, mais vous fûtes sauf.

Ainsi, mon frère, mon ami, s'il vous plaisoit, malgré mon songe que je tiens pour dangereux présage, je vous prie de nous en retourner à Bordeaux auprès de notre mère qui sera bien réjouie de notre retour. Frère, répondit Huon, à Dieu ne plaise que pour un songe allions à Bordeaux sans avoir vu le Roi dont on parle tant : mon très-doux frère ne vous étonnez pas, faites toujours chere, Dieu nous garantira & conduira à bon port : alors les deux frères achevèrent de marcher nuit & jour : tant qu'ils apperçurent l'Abbé de Clugny qui étoit accompagné de trente hommes & qui alloit vers Charlemagne.

Dès que Huon apperçu la compagnie il appella son frère Girard & lui dit : je vois gens de Religion qui tiennent la route de Paris, vous savez qu'à notre départ, la Duchesse notre mère nous recommanda de nous mettre en bonne compagnie, ainsi tâchons de les atteindre. Frère dit Girard comme il vous plaira, ils se hâtèrent tant qu'ils le atteignirent. l'Abbé de Clugny regarda sur sa droite, dès qu'il les vit, il s'arrêta & regarda Huon qui marchoit le premier, Huon le salua humblement, l'Abbé lui rendit son salut & lui demanda où ils alloient si hâtivement, qui étoit leur Père, & d'où ils étoient ? Sire, lui répondit Huon, puisque vous desirez le savoir le Duc Sevin de Bordeaux fut notre Père & il y a sept ans qu'il est mort.

Voici mon frère qui est mon aîné, nous allons en la noble Cour du Roi Charlemagne, pour relever de lui nos terres & nos Pays, car ils nous a mandés par deux nobles chevaliers, & nous craignons que quelque malheur nous arrive en route.

Quand le bon Abbé eut appris qu'ils étoient fils du Duc Sevin, il en fut bien joyeux, & en signe d'amitié, ils les embrassa tous deux, & leur dit : enfans, ayez foi à notre Seigneur, je vous conduirai sans danger à Paris ; comme le Duc Sevin votre père étoit mon Cousin germain, je dois vous aider, apprenez que je suis du grand Conseil du Roi Charlemagne, & s'il y a quelqu'un qui veuille aller à votre encontre, je vous défendrai. Sire ; ce dit Hnon, je vous remercie, & en causant, ils marchoient avec l'Abbé de Clugny leur parent, & cette nuit ils vinrent coucher à Monthleri, le lendemain ils montèrent à cheval au nombre de quatre-vingt, après avoir oui la Messe, & arrivèrent dans un petit bois dans lequel Charlot & le Comte Amaury, qui reconnurent Huon & Girard qui marchoient devant, il en fut joyeux, & vint auprès de Charlot, & lui dit : Sire, il est temps que je sois vengé du tort que ma fait le Duc Sevin, sur ses deux enfans que je vois venir, si nous ne venons pas à bout de nous en défaire dès maintenant, vous ne serez jamais digne de posséder aucunes terres, car faites attention qu'en les détruisant entièrement, vous allez devenir Sire de la Ville de Bordeaux & en même temps de tout le Duché d'Aquitaine.

Comme Charlot par avis du Comte Amaury, sortit de l'embuscade où il s'étoit mis, & courut sur Girard frère de Huon avec tant de force qu'il le jettât par terre dont Huon fut dolent.

QUand Charlot ouit le Comte Amaury il se mit sur ses étriers & prit une lance, dont le fer étoit bien tranchant, il sortit du bosquet, & Amaury voyant que Charlot étoit parti, il se retira hors du chemin & dit à ses gens ? laissez aller Charlot, il n'est besoin que personne y aille plutôt que lui, ainsi parloit le traître car il ne desiroit rien, sinon que l'un des deux enfans du Duc Sevin occis Charlot afin de les faire détruire en les accusant de meurtre, & pour mieux parvenir à sa damnable intention. Charlot s'en vint tout à l'encontre des deux enfans & de l'Abbé de Clugny qui causoit avec eux ; dès qu'il vit Charlot qui venoit à eux tout armé, il regarda vers le bosquet & vit beaucoup de gens armés : il s'arrêta & appella Huon & Girard en leur disant mes neveux, j'ai apperçu en ce bosquet un Chevalier devant moi tout armé & le bois plein de gens, je ne sais ce qu'ils cherchent. N'avez-vous fait tort à personne : si vous l'avez fait, offrez-lui de restituer.

Sire, dit Huon de Bordeaux, je ne sais personne à qui mon frère est moi ayons fait aucun tort, alors Huon appella son frère Girard & lui dit mon frère, partez d'ici allez audevant de ce Chevalier qui vient ici, savoir ce qu'il veut : frère, dit Girard je le ferai volotiers, il piqua son cheval aussitôt du côté d'où venoit Charlot, le fils de Charlemagne & lui demanda ce qu'il desiroit, & s'il étoit garde du passage, que si c'étoit un tribut qu'il fallut payer, ils étoient prêts à le satisfaire ; alors Charlot lui demanda fièrement qui il étoit, Girard répondit, Sire, je suis de la Ville de Bordeaux, fils du noble Duc Sevin, à qui Dieu veuille bien faire pardon.

Après moi vient Huon mon frère aîné, nous allons en la Cour de Charlemagne pour relever nos terres & nos fiefs, & pour le servir en tout ce qui lui plaira nous commander, s'il y a quelqu'un qui veuille nous demander quelque chose, qu'il vienne à Paris, & nous lui rendrons raison. Tais-toi, dit Charlot, veuilles ou non, j'aurai raison de ce que Sevin ton père ma ôté, il ma pris trois Châteaux que je n'ai jamais pu reprendre ? & puisque je te tiens j'aurai vengeance du tort que ton père ma fait, & je ne serai jamais content, tant que toi & ton frère serez en vie, ainsi prends garde avant que la nuit soit venue, je vous ferai mourir tous deux. Sire dit Girard, ayez pitié de moi vous voyez que je suis sans armes, vous auriez à rougir de me tuer, car on n'a jamais vu un brave Chevalier attaquer un autre sans défense ; c'est pour cela que je vous crie merci, vous voyez ci mon frère aîné qui sera prêt à vous amander, si aucun tort vous a fait, tais toi, lui dit Charlot, je n'ai rien en vue que de te mettre à mort, ainsi, méfie toi de moi. Girard qui étoit jeune eut grande peur, & détournant son cheval, il voulut se sauver vers son frère, mais Charlot qui étoit déjà affairé, baissa sa lance & poursuivit le jeune enfant, il le frappa au côté de telle sorte que le fer & le fût lui passèrent au travers du corps, il tomba ; Charlot croyant l'avoir tué, ne lui perça point les entrailles, il ne reçut point de coup mortel, car notre Seigneur le garantit, il ne fut pourtant pas si blessé qu'il ne pût se mouvoir, alors le bon Abbé de Clugny regarda Girard qui étoit à terre, puis dit à Huon : Ha ! Cousin je vois

Votre frère qui est blessé, dont je suis bien fâché. Sire, lui répondit Huon, que dira la Duchesse notre mère quand elle saura que mon frère est mort. Ha ! mon cher Girard or vois-je bien que votre songe est arrivé, pourquoi ne vous ai-je pas cru, quand vous m'avez racontez votre songe, cela ne fut pas arrivé ; ah Sire, dit Huon à l'abbé, pour Dieu vous prie de me secourir, car si j'étois tué irois-je demander pour quelle occasion il a tué mon frère, jamais je ne m'en irai que je ne me sois combattu avec lui. Neveu dit l'Abbé prenez garde a ce que vous ferez, n'espérez pas que je vous porte secours, car vous savez que nullement je ne puis vous aider, je suis Prêtre & je ne puis être où un meurtre seroit commis. Sire, dit Huon, nous nous serions bien passé de votre compagnie.

Alors Huon regarda vers les Chevaliers qu'il avoit amenés de Bordeaux, & leur dit ; Seigneurs qui êtes venus avec moi, & qui avez été nourris en mon Hôtel, que dites-vous me voudriez-vous aider à venger la mort de mon Frère, & me secourir contre ces meurtriers qui du guet-à-pens ont occis mon frère Girard. Sire, nous vous secourerons à la mort à la vie ; allez en avant & n'ayez aucun doute. Incontinent chacun deux s'accommoda de ce qui lui étoit nécessaire, quand ils furent arrangés, Huon piqua son cheval & avança si fièrement que la terre trembloit sous lui. Ses dix Chevaliers piquèrent leurs Chevaux & le suivirent courageusement. Quand le bon Abbé vit partir son neveu & ses gens, il se mit à prier Dieu de les vouloir garantir de mort, ensuite il se mit en chemin après Huon, pour voir la fin. Huon marcha tant qu'il vint où son frère étoit, il lui cria tout haut mon frère, vivez-vous encore, comment vous sentez vous ? Frère, dit Girard je me sens bien blessé, je ne sais si j'en pourrai revenir, songez à vous, fuyez d'ici, ce bois est plein de gens qui n'attente qu'à votre vie, comme ils ont attenté à la mienne.

Comme Huon de Bordeaux fut fâché de voir son frère blessé, comme il tua Charlot & vint au Roi l'accuser de trahison.

L'Orsque Huon entendit son frère il en eut grande pitié, & jura qu'il ne partiroit pas sans être vengé, alors il piqua des deux après Charlot qui retournoit au bois, pour s'embusquer avec les autres, mais quand il apperçut Huon qui venoit après lui, il l'attendit en le regardant avec fierté, Huon l'ayant suivi s'écria à haute voix : Vassal qui as tué mon frère, d'où es tu né ? Charlot lui répondit qu'il étoit né d'Allemagne & étoit fils du Duc Thiery, Huon pensa qui disoit vrai, parce que Charlot avoit un écu inconnu. Vassal, dit Huon, Dieu te maudisse pourquoi as-tu tué mon frère ? Charlot lui répondit alors, le Duc Sevin ton Père m'a usurpé jadis trois Châteaux que je n'ai pas pu reprendre, c'est pour cela que j'ai tué ton frère & en ferai autant de toi

Alors Huon irrité, lui dit : faux & déloyal meurtrier, je vous ferai sentir aujourd'hui la douleur que vous m'avez faite. Charlot répondit à Huon, garde-toi de moi, je te défie, Huon. qui étoit un peu armé prit son manteau d'écarlate, il l'envloppa autour de son bras, & tirant son épée, il piqua son cheval & vint contre Charlot qui venoit à lui tête baissée, atteignit Huon au bras droit, & lui perça son manteau, sa robe & sa chemise, sans le blesser. Huon qui ne manquoit pas de courage, remercia Dieu de ce qu'il l'avoit garanti & levant son épée après avoir abandonné les rênes de son cheval, il en frappa Charlot sur la tête, d'un coup si

terrible que l'épée atteignit jusqu à la cervelle, il tomba sur le coup & perrit misérablement Le traître Amaury qui étoit en embuscade dans le bois, apperçut & vit bien que Charlot étoit mort, transporté de joie Dieu soit loué, dit-il, je causerai tant de troubles en France, que je viendrai à mont but. Huon voyant que Charlot étoit mort, revint vers son frère Girard qui étoit encore par terre, il lui amena le Cheval de Charlot, lui demanda s'il pourroit se lever, à quoi il lui répondit : si ma plaie étoit bien bandée, je pourrois chevaucher

Huon coupa alors un morceau de sa chemise, & en banda la plaie de son frère Girard; pendant ce tems les Chevaliers de Huon arrivèrent, ils mirent Girard à cheval du mieux qui leur fut possible, mais il se pamâ entre leur bras tant la douleur qu'il s'entoit étoit forte, après qu'il fut revenu à lui, ils le mirent sur un palefroy, un Chevalier le soutenoit par derrière; il dit ensuite à Huon : frère, partons, & n'allons pas plus avant, retournons vers notre mère à Bordeau, car je crains que si nous allons plus avant il ne nous arrive quelque malheur, je suis sûr que si ceux qui sont en embuscade nous apperçoivent, ils feront tous leurs efforts pour nous détruire.

A Dieu ne plaise, dit Huon que je retourne avant d'avoir vu le Roi Charlemagne, & l'avoir appellé de trahison. Il nous a fait venir pour nous trahir. Frère, dit Girard à votre volonté, puis ils marchèrent vers Paris seulement au pas, à cause du blessé.

Les Chevaliers qui étoient en embuscadedans le bois, appellèrent le Comte Amaury, & lui demandèrent ce qu'il falloit faire, vû que Charlot étoit mort; il faut l'emporter au Palais, & me laisser parler. Ce nous seroit reprochable de nous en retourner s'il étoit mort, & si l'on alloit après ceux qui l'auroient fait mourir, & il en arriveroit mal si on les laissoit aller. Alors le Comte Amaury leur répondit & dit l'aissez-les aller, que Dieu soient-ils maudits, & suivons-les jusqu'à ce qu'ils soient à Paris. Si emportons le Corps de Charlot devant Charlemagne, vous verrez ce que je dirai & si vous voulez accorder à ce que je dirai devant le Roi, je vous ferai si riches que jamais vous n'aurez pauvreté; ils répondirent qu'ils feroient tout son plaisir. Ils partirent hors du bois & vinrent où étoit Charlot mort, puis l'emportèrent devant le Comte Amaury, sur le col de son cheval, puis se mirent en chemin; Dieu les puisse-t-ils confondre, car s'ils peuvent ils feront mourir les deux enfans. L'Abbé de Clugny qui étoit devant regarda derrière & vit les enfans. Il les attendit, puis quand ils furent auprès de lui ? il demanda à Huon qu'elle avanture ils avoient eu. Sire, dit Huon, j'ai tué celui qui a navré mon frère & qui vouloit me tuer. Beau neveu dit l'Abbé, j'en suis faché, si vous êtes accusé devant le Roi, je vous aiderai de tout mon pouvoir. Sire, dit Huon, je vous en remercie. Alors Huon regarda de côté & vit le Comte Amaury & toute la troupe qui venoit après, eux, tout son sang se glaça, il appella l'Abbé & lui dit : Sire, comment voulez-vous que je demeure, quand je vois aprocher ceux qui desirent ma mort & qui sont au nombre d'un cent. Beau neveu, dit l'Abbé n'ayez doute, car ceux qui viennent après ne songent point à vous, mais dépêchons; il n'y a plus que deux lieues. Alors ils piquèrent des deux & ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne fussent arrivés au Palais dans lequel ils montèrent. Huon tenoit son frère par la main & l'Abbé le tenoit par l'autre. Quand ils furent en haut, ils virent le Roi qui

étoit assis au milieu de ses Barons. Dès que Huon l'apperçut, il salua le Duc Naimes & les autres Barons qui étoient là, puis dit : Dieu qui pour nous mourut en Croix, veuille sauver tous ces Barons. Le Roi nous a pourchassés, vû que par ses Messagers & ses lettres nous avoit mandés pour le venir servir, à quoi nous nous sommes rendus, mais par trahison nous fait épier, pour nous meurrir, & défaire, les espions ont attaqué mon frère qui est ici présent l'ayant laissé pour mort.

Après ce, ne se tinrent à cela, mais ils me vouloient occire, & à l'aide de notre Seigneur Jésus-Christ & de mon épée me défendit tellement que celui qui vouloit nous défaire a été mis à mort par moi.

Comme le Roi Charlemagne se courrouça contre Huon. parce qu'il l'accusoit de trahison ; & comment Huon lui raconta toute la manière pour laquelle il avoit tué le Chevalier qui avoit navré son frère.

QUand le Roi entendit Huon, il dit Vassal, regarde & pense à ce que tu dis ici devant tous mes Barons par Dieu qui mourut en Croix pour tous les pécheurs Il ne me vint jamais en idée de faire ni consentir à aucune trahison, mais par la foi que je dois à Saint Denis. si vous ne prouvez ce que vous dites, je vous ferai mourir. Huon voyant que le Roi ignoroit le fait ; lui dit : Sire, vous voyez ici mon frère qui par vous a été ainsi navré & mal mis. Il prit son frère & ouvrant sa robe il lui débanda sa plaie dont le sang sortit aussi-tôt de manière que Girard tomba devant le Roi & les Barons, dont l'Empereur eut si grande pitié qu'il manda ses Chirurgiens par lesquels il fit visiter la plaie de Girard, & leur demanda si elle étoit mortelle ; quand ils l'eurent visitée, ils lui répondirent : Sire, selon la volonté de Dieu, dans un mois, nous vous le rendrons sain & sauf, le Roi fut très joyeux de cette réponse, il regarda Huon & lui dit : Vassal vous m'accusez de cette déloyauté, sachez que par la foi que je dois à Saint Denis, que jamais je n'eus envie de faire cette trahison. Mais par le glorieux Saint Jacques & par la couronne que je porte, si je sais qui à fait la trahison, j'en ferai telle punition qu'il en sera mémoire, & je vous en ferai tel droit que vous n'aurez sujet de vous plaindre. Sire, dit Huon, à votre merci car pour obéir & faire vos commandemens nous est ce mechef avenu. Je ne puis penser que moi & mon frère Girard ayons jamais fait tort à personne Sire, je vais vous raconter le fait, sachez que depuis que nous partîmes de Bordeaux nous ne trouvames pas d'aventure, sinon, quand nous nous approchâmes à une lieue de Monthlery, nous atteignîmes notre oncle l'Abbé de Clugny, avec lequel nous nous mîmes en campagne pour nous conduire vers vous & marchâmes ensemble deux lieues, tant que nous apperçûmes un petit bosquet, dans lequel nous vîmes paroître à la lueur du Soleil, lances heaumes & écus, après quoi il en sortit un tout armé la lance à la main & l'écu au col, venir à nous au petit pas, alors nous arrêtâmes tous, j'envoyai mon frère au-devant du Chevalier, pour savoir s'ils étoient mis pour garder les passages, afin que si aucun tribut vouloit demander qu'il leur fut fait droit. Quand mon frère vint à l'encontre du Chevalier, il lui demanda qui nous étions ; mon frère leur répondit que nous étions les enfans du Duc Sevin, & qu'à votre mandement venions à votre Cour pour relever nos terres & nos fiefs de vous. Le Chevalier répondit que nous étions ce

qu'il cherchoit, & qu'il y avoit sept ans passés que le Duc Sevin notre père lui avoit ôté trois de ses Châteaux, laquelle chose ne fit alors mon frère, lui disant qu'il venoit à Paris, & que devant vous & devant les Pairs lui feroit droit; le Chevalier répondit à mon frère qu'il ne feroit pas ce chemin-là, alors il coucha sa lance & en frappa mon frère qui étoit tout désarmé, tellement qu'il le jettât par terre croyant l'avoir occis, & puis se retira vers le bois. Quand je vis mon frère par terre je ne pu m'empêcher de prendre vengeance, je demandai à mon oncle s'il vouloit aider il me répondit que non parce qu'il étoit Prêtre, alors il se mit en chemin sur une litière & me laissa, puis s'en vint aupas en m'attendant, j'ai pris dix Chevaliers qui étoient venus avec nous & qui avoient été nourris en mon hôtel, je me tins ferme devant eux crainte que celui qui m'avoit fait telle douleur ne m'échappât. Je courus après mais incontinent quiil m'apperçut venir il retourna à l'encontre de moi, je lui demandai qui il étoit, il me dit qu'il étoit au Duc Thiery d'Ardennes, je lui demandai pourquoi il avoit tué mon frère, il me répondit qu'il en feroit autant de moi, & il baissa sa lance, dont il m'attégnit au côté & me perça la robe Je lui donnai alos uncoup sur la tête & le tuai, qu'étant retourne à son frère, il l'avoit mis sur un cheval & l'avoit amené à sa Cour, dans l'état où il le voyoit, les autres lui dit-il seront bientôt ici, car je les ai vu sortir du bois où ils étoient en embuscade & amener le Chevalier mort sur un cheval s'ils ne sont pas arrivés, ils ne tarderont guères Cependant Huon & ses chevaliers, étoient à la Cour du Roi Charlemagne, après lui avoir raconté ce qui s'étoit passé, il lui dit de plus, qu'il ne connoissoit pas le Chevalier qu'il avoit mis à mort. Quand le Roi entendit ce que disoit Huon, il s'étonna qui pourroit être le Chevalier mort, & dit à Huon, je vous ferai raison, il n'y a personne tel qu'il soit que je ne fasse mourir s'il vous a fait quelque trahison, alors il commanda que l'on menât Girad dans la meilleure chambre du Palais & que l'on eût soin de le bien penser ce qui fut exécuté.

Comme Charlot fut apporté mort devant le Roi & du Grand deuil qu'il en eut. Comme le Comte Amaury accusa Huon de la mort de Charlot, pour cela le Roi vouloit le tuer, & le conseil que le Duc Naimes donna.

LOrsque Huon & le bon Abbé soncher oncle, eurent vu la bonne volonté du Roi, & les belles offres qu'il leur avoit fait ils se mirent à geuoux pour lui baiser les pieds, en le remerciant de ses bontés. Le Roi les releva tous deux. alors lAbbé lui dit: Sire, tout ce que mon Neveu vous a dit est véritable, Charles leur répondit je le crois cependant il étoit toujours inquiet de savoir ce qui s'étoit passé, & il dit de rechef: Sachez que j'ai un fils que j'aime bien, que si vous l'avez tué lorsqu'il troubloit ma sûreté, je vous le pardonnerai Sire, dit Huon, la chose est comme je l'ai racontée. Alors l'Empereur ordonna daller chercher son fils, ont fut aussi-tôt en son hôtel, mais on apprit que la nuit de devant il étoit sortit, qu'on ne l'avoit pas vu revenir, alors ils s'en retournèrent. Mais étant sorti du logis, ils entendirent un grand bruit dans la rue & virent le Comte Amauri qui sur le col de son cheval apportoit à Charlemagne le corps de Charlot. Les rues étoient pleines de Chevaliers, Dames & Demoiselles qui pleuroient la mort de Charlot, voyant qu'on

se rapportoit, ils coururent au Palais, mais ils n'y furent pas plutôt, que Charlemagne entendît nommer son fils Charlot; il appella le Duc Naimes de Bavière, & lui dit: je suis en grande émotion, j'ai entendu nommer mon fils Charlot; mon cœur me dit que c'est lui qui a été tué par Huon. Je vous prie d'aller voir ce qui est arrivé, afin que je sois plus en repos.

Alors le Duc Naimes sortit & rencontra quatre Chevaliers qui portoient le corps de Charlot sur son écu. Le Duc Naimes l'ayant vu en fut dolent. Le Comte Amaury monta au Palais où étoit Charlemagne avec tous ses Barons, & posa devant lui son fils. Quand le Roi vit son fils en cet état, il s'abandonna à la plus grande tristesse, & il eût fallu avoir un cœur de marbre paur ne pas être touché. Le Duc Naimes, qui n'avoit pas moins de douleur que les autres, voyant le chagrin du Roi, s'approcha de lui & lui dit: Sire, consolez-vous de ce qui est arrivé; vous savez que le deuil ne ressuscitera pas votre fils. Mon cousin Oger, le Danois, tua mon fils qui portoit vos messages au Roi Didier de Pavie, je n'en fis aucun deuil, parce que cela ne pouvoit le rappeller à la vie. Je veux, dit Charlemagne, savoir la cause qui les a conduit en cet endroit. Sire, lui répondit Naimes, Amaury pourra vous dire par qui il a été mis à mort, & pourquoi il est allé en cet endroit. Alors le Comte Amaury s'avança & dit tout haut: Sire, celui qui a tué votre fils, est devant vous, c'est Huon.

Quand Charlemagne eut entendu cela, il regarda fièrement Huon, & lui eût lancé un couteau dans le corps, si le Duc Naimes ne l'en eût détourné en lui disant: ah! Sire, à quoi pensez-vous? Vous avez reçu aujourd'hui les enfans du Duc Sevin en votre Cour, vous leur avez promis de leur faire droit & raison, & maintenant, vous voulez vous en défaire. Que diront ceux qui verront cela; ils penseront que vous avez envoyé votre fils en embuscade pour les faire périr. Interrogez le comte Amaury, pourquoi il avoit emmené Charlot, & attaqué les deux enfans du Duc Sevin. Huon étoit fort étonné que Charlemagne qui l'avoit bien reçu, voulût ensuite le faire mourir; il en eut si grande peur qu'il se retira arrière. L'Abbé de Clugny son oncle, ne put l'aider que de parole; il prit congé de Charlemagne & laissa là Huon qui dit au Roi: Sire, je suis, il est vrai, le meurtrier de votre fils, mais c'étoit à mon corps défendant, sans le connoître, car si je l'eusse connu, je ne l'aurois pas frappé. Sire, pour Dieu, ayez pitié de moi, faites-moi bon droit, je me soumetterai à ce que vos Pairs jugeront; & si l'on trouve que j'aye occi, Charlot, votre fils & que je le susse, je consens que vous me fassiez mourir. Alors tous les parens qui étoient là s'écrièrent à haute voix, qu'il avoit bien parlé, & que si le Comte Amaury vouloit dire quelque chose, il pouvoit paroître.

Comme le traître Comte Amaury accusa Huon de Bordeaux devant l'Empereur Charlemagne; que traiteusem nt il avoit occi Charlot, & de ce il appella Huon en champ de bataille.

QUand Charlemagne eut entendu parler Huon de Bordeaux, il regarda vers le Duc Naimes en le priant qu'en cette chose il voulût le conseiller. Sire, dit le Duc, vous ne sauriez dire autre chose que ce que je vous ai dit ci-devant, que de rechef demandiez au Comte Amaury, pourquoi il a mené Charlot votre fils armer & s'embusquer pour courir sur les fils Sevin, & ce qu'il cherchoit.

Amaury qui étoit assez près, les entendit & dit : Sire, je vous dirai la vérité, & si je dis autrement, je veux mourir honteusement. La vérité est, que la nuit dernière, Charlot m'envoya chercher pour aller à la chasse ; je lui répondis qu'il attendît au jour, mais il n'y voulut pas consentir, & je l'accompagnai, à condition qu'il iroit s'armer, parce que je me méfiois des gens de Thierry, d'Ardennes, afin que s'ils venoient à notre encontre, nous puissions leur résister ; nous partîmes de la ville, & choisîmes un petit bosquet, près de là, nous plaçâmes nos hautours, dont un fut perdu, puis, nous vîmes venir les enfans du Duc Sevin ; Huon l'aîné avoit déjà un de nos oiseaux. Charlot votre fils approcha de lui & le pria de lui rendre son hautour, mais il ne le voulut pas. Girard, son jeune frère, vint contre Charlot, & ils se battirent l'un contre l'autre, tant que Charlot le blessa : Huon qui étoit là présent, leva son épée, & mit votre fils à mort, puis s'enfuirent tant qu'ils purent ; & s'il veut dire le contraire, voici mon gage que je mets devant vous, qu'il ait la hardiesse de le lever, je mets mon corps contre le sien.

Cmmme l'Abbé de Clugny voulut prouver la fausseté des paroles d'Amaury, & comme Amaury jetta son gage devant Huon.

APrès qu'Amaury eut signé sa parole, l'Abbé de Clugny passa avant & dit, que jamais de sa vie n'avoit entendu un si grand mensonge que le traître Amaury avoit dit, & que lui & quatre moines étoient prêts de faire serment que tout ce que le traître avoit dit étoit faux ; puis il dit à Amaury, qu'en dites-vous ? Sire, je ne veux point démentir l'Abbé, mais je dis que tout ce que j'ai avancé est véritable. Si Huon est assez hardi pour me dédire qu'il se mette en champ de bataille contre moi, avant qu'il soit vêpres, je lui ferai avouer. Quand l'Abbé l'entendit, il fut fort étonné, & regardant Huon, il lui dit : Neveu, offre ton gage, car le droit est à toi. Si tu es vaincu, je ne retournerai pas à Clugny qu'auparavant je n'aye renversé & brisé la statue de S. Pierre, de manière qu'il n'en restera ni or ni pierre précieuse. Sire, répondit Huon, à Dieu ne plaise que je me déporte de lever son gage, car je lui prouverai qu'il a menti comme un traître, & lui ferai avouer que jamais je ne sus que celui que j'ai tué étoit le fils du Roi. Alors le Roi s'écria, il faut que Huon livre des otages. Sire, dit Huon, je vous donnerai mon frère, je ne puis vous en donner un autre, car ici je n'ai ni parens ni amis qui veuillent se mettre en otage pour moi. Neveu, dit l'Abbé de Clugny, ne dites pas celà, car mes moines & moi nous demeurons pour vous ; que Dieu veuile que vous soyez vainqueur, car s'il en étoit autrement, il nous feroit tous pendre. Le Roi dit, vous dites mal, car je ne voudrois pas le faire, au reste, nous verrons qui aura droit ou tort. Alors le Roi dit à Amaury de livrer des otages, il offrit ses deux neveux ; ils s'en défendirent, mais le Roi les y contraignit en les menaçant de leur ôter leurs fiefs & terres.

Comme les deux Champions vinrent au champ de bataille, accompagnés de leurs amis.

APrès avoir livré des otages, de chaque côté ; Charlemagne les fit saisir pour en être plus sûr, jusqu'au jour que la bataille devoit être faite. On choisit le lieu où ils devoient se battre, & le Roi jura que son fils ne seroit pas mis en terre, qu

que le vaincu ne fut pendu & étranglé. alors il commanda au Duc Naimes de Baviere de prendre avec lui cent Chevaliers pour garder le champ, afin qu'il ne se passât aucune trahison, car j'aimerois mieux perdre une des meilleures Villes de mon Royaume.

Sire, dit Naimes de Baviere, je vais tout préparer, & aussi-tôt cela fut fait; & les deux combattans furent amenés à l'Eglise de Notre-Dame de Paris, accompagnés chacun de ses amis, comme cela devoit être. Amaury avoit tous ses amis issus de la paranté de Ganelon, & Huon étoit accompagné du Duc Naimes de Baviere & des plus nobles Barons de la Cour, ce qui fâchoit beaucoup Amaury & ceux qui l'environnoient. Qand ils eurent tous deux entendu la Messe, chacun but un coup, puis ils montèrent deux Coursiers & se mirent en chemin pour aller au champ de bataille: On avoit ordonné des échaffauts comme il falloit sur lesquels le Roi Charmagne & les barons étoient déjà montés en attendant les deux Champions qui l'un après l'autre venoient par les Rues. Amaury vint le premier au champ de bataille, il mit pied à terre & salua le Roi & tous les barons. Huon vint après bien monté, & tous ceux qui le voyoient passer mettoient la tête aux fenêtres, les Dames & Demoiselles principalement prioient Dieu que Huon remportât la Victoire sur le traître Amaury, Beaucoup de personnes trembloient pour lui par rapport à sa jeunesse, car il n'avoit alors que vingt-quatre ans, mais il étoit bien fait & rempli de courage. On le plaignit beaucoup à cause qu'il alloit combatre contre le Comte Amury qui étoit vaillant Chevaillier & expert dans les armes & qui étoit le plus fort homme qui fut à la Cour du Roi, dont il étoit bien venu, & c'étoit dommage; car il n'y avoit pas sur terre un homme plus méchant & plus traître, il étoit extêmement fort & méprisoit Huon, parce qu'il lui sembloit qu'il ne pourroit pas résister à sa force, mais comme dit un commun proverbe, trop d'orgueil & de prévention perdent l'homme & petite pluie abat grand vent. Si Dieu veut sauver Huon, la force & la puissance d'Amaury ne lui peuvent faire mal principalement parce que Huon est très vaillant comme on verra ci-après.

Comme les deux Champions firent serment que ce qu'ils avoient dit étoit veritable, & ce que dit charlemagne.

HUon arriva enfin sur le champ de bataille, & étant entré dans la lice, il salua humblement le Roi & tous les Barons, puis s'approcha du lieu où étoient posées les Saintes Reliques, & la fit serment solemnel en la présence du Duc Naimes de Bavierre, par qui le champ devoit être gardé, & devant plusieurs autres Barons qui étoient là, que c'étoit sans nulle connoissance & que jamais de sa vie il n'avoit su que le Chevalier qu'il avoit tué, fût Charlot fils du Roi Charlemagne, son Sonverain Seigneur, & que le Comte Amaury avoit menti comme un traître, il mit les deux mains sur les saintes Reliques en faisant serment, que tout ce qu'il avoit dit étoit véritable. Et quand Huon eut fait serment, le Comte Amaury s'approcha avec un aire terrible & jura sur les saintes Reliques que ce que Huon avoit juré étoit un mensonge, & que très-certainement il savoit bien que Charlot étoit le fils du Roi de France, & qu'il l'avoit tué parce que Charlot vouloit avoir son hautour que Huon lui avoit pris. Je lui ferai avouer avant qu'il soit nuit. Dès que le Comte Amaury eu juré, il voulut se

tourner, mais peut s'en fallut qu'il ne tombât par terre, dont ceux qui le virent tirerent un mauvais augure & jurèrent entr'eux que cela tourneroit à mal pour le Comte Amaury. Lorsque les deux Champions eurent fait serment, le Duc Naimes de Baviere & les autres Barons qui étoient là, sortirent du champ, puis posèrent des gardes comme cela se faisoit en pareil cas.

Ensuite les deux Champions montèrent sur leur vaillants chevaux, la lance à la main & l'écu au col. Alors le cri fut fait comme il appartenoit, savoir, que personne ne fit aucun signe ni à l'un ni à l'autre des combattans, sous peine de mort, L'Empereur Charlemagne plein de colère, fit crier que s'il arrivoit que le vainqueur occi son adversaire sans lui avoir fait avouer la susdite trahison faire de la mort de son fils, le vainqueur perdroit ses terres & seroit banni du Royaume & de l'Empire de Rome à jamais; mais aussi-tôt le cri fait, le bon Duc de Bavierre & les nobles Pairs & Barons de France vinrent auprès du Roi Charlemagne, & lui dirent; Sire, que voulez-vous faire? vos Pairs de France & de l'Empire n'y consentiront jamais, car souvent il est arrivé que l'un des champions a été occis sans pouvoir parler, ce seroit dommage de faire un tel Edit, car votre grande réputation qui est élevée à un si grand point seroit bientôt ternie, mais il ne voulut point écouter.

Comme Huon de Bordeaux & le Comte Amaury se combattirent devant Charlemagne & le traître Amaury fut mis à mort par la vaillance du Chevalier Huon.

QUand le Roi Charlemagne eut entendu le Duc de Baviere, il jura par S. Denis de France & par la couronne qu'il portoit, que ce qu'il avoit dit seroit fait & que cela ne seroit pas autrement. Les nobles Barons demeurerent tous interdits & se retirerent en arrière, disant qu'il ne falloit pas aller chercher le bon droit en la Cour. Plusieurs Princes & Seigneurs qui étoient là commencèrent à murmurer contre l'Edit de Charlemagne.

Les vaillans Champions se retirèrent à part, puis se regarderent l'un & l'autre avec fierté, & le Comte Amaury s'écria & dit hautement: Huon, traître & deloyal Chevalier, je te ferai avouer ta déloyauté en ce jour; j'ai compassion de toi parce que tu es jeune, si tu veux avouer le meurtre que tu as fait, je parlérai pour toi au Roi charlemagne, & il aura pitié de toi. Dès que Huon eut entendu parler le comte Amaury dans cette manière, transporté de colère, il lui répondit: va, déloyal traître, tes paroles envenimées ne m'effrayent point, car avec l'aide de notre Seigneur Jesus-Christ & mon bon droit, je te ferai avouer ta déloyauté. Alors ils baisserent leur lances & piquèrent des éperons, ils coururent d'une telle force qu'il sembloit que c'étoit la foudre qui tomboit du Ciel. Ils s'en vinrent l'un contre l'autre & pointèrent leurs lances dont le fer étoit bien tranchant & affilé, dont ils s'entredonnèrent de si grands coups qu'elles se rompirent jusqu'au poignets, & les éclats en volèrent jusqu'auprès des échaffauts où le Roi Charlemagne étoit assis, & leurs chevaux sur lesquels ils étoient montés, tombèrent par terre, & n'y eut sangle ni poitrail qui put les empêcher; les deux chevaliers ne purent s'empêcher de tomber; ils furent si étourdis de cette chûte; qu'ils ne pensoient plus au coups qu'ils s'étaient donnés, ils se relevèrent cependant avec courage, chacun son épée à la main, & approchèrent l'un de l'autre,

ils s'entre-regardèrent étant chacun vers son cheval, celui d'Huon vint contre le cheval d'Amaury, & l'étrangla aussi-tôt. Le Comte Amaury voyant que son cheval étoit mort, s'en vint furieusement vers le cheval de Huon pour le tuer, mais Huon s'en donna garde & se mit au-devant de son cheval, & levant son épée il en donna un si grand coup au Comte Amaury, qu'il se fit reculer & chanceler deux ou trois pas en arrière, & peut s'en fallut qu'il ne tombat à terre, dont tous ceux qui étoient là furent fort étonnés de ce que Huon de Bordeaux avoit tant de courage, vu la grande force du Comte Amaury, même l'Empereur Charlemagne en fut surpris.

Quand le Comte Amaury eut senti le grand coup que Huon lui avoit donné, il embrassa son écu & l'épée à la main, vint sur Huon & lui donna un si grand coup sur le heaume, que s'il n'eût été dacier: il l'eut fendu jusqu'aux dents; mais Dieu le garantit de mort, & le coup fut si grand que Huon reculat trois ou quarre pas. & le Comte Amaury lui dit; Huon je vous ai touché de ce coup, alors le vaillant Chevalier Huon furieux, élevason épée dont il donna au Comte Amaury un si grand coup qu'il l'atteignit sur une des côtes en descendant que toutes les mailles de son haubert les détrancha, & lui fit tomber son épée sur la hanche, de façon qu'il lui fit une profonde blessure, de laquelle le sang sortit en abondance & tomba pamé sur le champ de bataille. Encore le dit Amaury se sentit fort angoisseux & navré, il commença a prononer le nom de Dieu & de la glorieuse Vierge Marie, toutefois il s'avança du mieux qu'il put vers Huon de Bordeaux en tenant l'épée en haut, de laquelle il donna un si grand coup sur le heaume de Huon, que toutes les fleurs & pierres précieuses tombèrent par terre, & le cercle qui étoit à l'entour de son heaume en fut tout détranché & brisé & le coup fut si grand que Huon en fut étourdi & fut contraint de mettre un genou en terre, & peu s'en fallut qu'il ne tombât tout afait.

A cette heure il y avoit en la place un serviteur du bon Abbé de Clugny, qui voyant le merveilleux coup que Huon de Bordeaux avoit reçu, partit vitement & vint à l'Eglise de Notre-Dame de Paris, où il trouva le bon Abbé de Clugny qui étoit en prières pour Huon de Bordeaux son neveu. Le serviteur lui dit: Ha! Sire, priez notre Seigneur de bon cœur, qu'il veuille secourir votre Neveu, car je lui ai vu mettre un genou à terre en grand danger de mort.

Alors le bon Abbé sans rien répondre à son serviteur, leva au Ciel ses yeux remplis de larmes, & pria Dieu qu'il voulut garantir & aider son neveu qui étoit sur le champ de bataille en un grand doute de sa vie. & sentant la grande force du Comte Amaury demandant humblement à notre Seigneur qu'il voulut lui garder son bon droit. Le Comte Amaury voyant que Huon de Bordeaux avoit reçu un si grand coup lui dit: Huon je crois que cela ne durera pas long-temps, il vaut mieux que vous avouez votre faute avant que je vous fasse mourir, car avant qu'il soit vêpres je vous verrai balayer au vent. Tais-toi dit Huon, faux & déloyal traître, ta méchanceté ne pourra t'aider; car je te mettrai au jourd'hui dans un tel état, que tes meilleurs amis auront honte de te voir. Huon avança alors auprès d'Amaury feignant de le frapper sur le heaume, Amaury croyant que Huon le vouloit frapper leva son écu haut pour parer le coup, mais Huon qui étoit expert le regarda & d'un coup de revers le frappa sous le bras

qu'il avoit levé, de manière que le bras & l'écu tombèrent par terre.

Quand le Comte Amaury vit & sentit le terrible coup dont son bras étoit tombé il sentit une grande douleur & s'avisa d'une trahison, il appella Huon & lui dit : Ha très-noble Sire, ayez pitié de moi; car à tort & sans sujet, je vous ai accusé d'avoir tué Charlot le fils du Roi, j'étois cependant sûr que vous n'en saviez rien, ainsi c'est par ma faute qu'il est mort ; car je le menai au bois pour tuer vous & votre frère, je suis prêt de reconeoître devant le Roi & tous les Barons, & vous disculper de ce dont je vous ai accusé, ainsi je vous prie de ne me pas faire mourir.

prenez mon épée, je vous la rends, alors Huon s'avança et tendit le bras pour la prendre ; mais le traître fixant le bras Huon avoit mis en avant ; & le frappant à revers il crut lui avoir abattu ; mais il manqua . il lui fit seulement une blessure dont le sang jaillit aussi tôt. Huon voyant la grande trahison qu'il vouloit lui faire, lui cria : O très-deloyal traître ! ta méchanceté ne te pourra garantir, tu ne feras pas davantage de trahison, alors il leva son épée & en donna au Comte Amaury un coup si terrible entre l'écu & heaume qu'il lui tranchât la tête qui tomba d'un côté & le corps de l'autre : depuis cette action, Huon eut tant de traverses de ne s'être pas souvenu des défenses faites par le Roi que personne, tant habile soit-il, ne pourroit avoir assez de mémoire pour l'écrire & le détailler. Si ce n'eût été l'aide de notre Seigneur Jésus-Christ & le secours de ses bons amis, il ne fut jamais échappé sans mourir, & ainsi périt le Comte Amaury le plus traître qui fut jamais sur terre.

Comme après que l'Empereur Charlemagne eut vu le comte Amaury mort, il commanda à Huon de Bordeau, de vuider le Royaume & qu'il le bannissoit de ses terres.

LE Duc Naimes qui étoit garde du champ voyant que Huon avoit tué Amaury sur la place, il en fut tres joyeux & vint vers Huon & lui demanda s'il étoit saint & sauf. Sire, dit Huon, Dieu merci je ne sens aucune douleur qui me greve. Il le fit monter sur son cheval & le mena au Palais de Charlemagne qui etoit déjà partit du champ & avoit vu le Comte Amaury mort dont il eu grand chagrin & ne le pouvoir oublier, il demanda à Huon de Bordeaux& au Duc Naimes de Baviere, s'ils avoient entendu confesser au Comte Amaury la trahison qu'il mettoit sur le compte de Huon au sujet de la mort de son fils Charlot.

Sire, dit le Duc Naimes, je n'ai point oui qu'Amaury l'ait confessé, parce que Huon l'avoit tant pressé qu'il n'eût pas le loisir de le faire, alors l'Empereur Charlemagne s'écria disant : je sais bien que le Comte Amaury n'étoit pas capable de trahison, & que c'est sans sujet qu'il a été mis à mort, car il fut plus loyal que jamais tu n'as été, & sais certainement que s'il l'eut fait, il l'eut confessé devant moi. Le Roi appella Huon & lui dit qu'il sortit de son Royaume, & qu'il le banissoit à jamais de Bordeaux & d'Aquittaine, par S. Denis, si je sais que tu y reste, je te ferai mourir de malle mort.

Alors Huon passa avant, quand il eut ainsi entendu parler charlemagne, il lui dit : Sire, comment donc, n'ai-je pas fait mon devoir, quand devant vous & vos Barons ai déconfit en champ de bataille celui qui vous a fait tant de douleur. Vous aves

certainement mal reconnu les grands services du Duc Sevin mon Père, & par ce moyen donnez exemple à tous vos nobles Barons & Chevaliers d'avoir avis & comment dorénavant ne voudront se fier à vous quand ils sont témoins que par votre seule idée vous agissez contre tous les Status Royaux & Impériaux. Certes, si un autre prince que vous me vouloit faire ce tort, avant d'y consentir, maints châteaux & bonnes Villes en seroient détruites & ruinées, & pauvre gens détruits & déshérités, & plusieurs Chevaliers mis à mort. Comme Huon parloit au Roi, le Duc Naimes de Baviere fort irrité se leva & dit : Ha ! Sire, qu'elle chose avez-vous en pensée de faire : sachez que Huon a fait son devoir quand il a tué son adversaire, vous pouvez penser que c'est œuvre divine, quand une enfant a déconfit un si puissant Chevalier que le Comte Amaury. Sire, si vous voulez faire ce que nous vous dirons, & tous tant loin que près, ceux qui de cette exhortation entendront parler quand vous viendrez à mourir. Alors Huon qui étoit là, se retourna vers les Barons en leur demandant de prier le Roi Charlemagne qu'il eut merci de lui, car ils y étoient tous tenus à cause qu'il étoit un des douze Pairs. Les Princes & Barons tenant Huon par les mains, vinrent se jetter à genoux devant le Roi. Huon parla & dit : Sire, puisque tant vous me haïssez, je vous prie qu'à la Requête de tous les Barons qui sont ici me vouliez octroyer que je puisse demeurer en mon pays, sous les conditions que vous voudrez m'imposer, même d'être privé de paroître davantage dans votre Cour, je vous prie très-humblement de ne pas m'en vouloir mal, car je ne savois pas réellement que c'étoit Charlot votre fils qui m'avoit assailli & contre qui je me suis défendu.

Comme le Roi charlemagne envoya Huon de Pordeaux pour faire un message à Babilone, vers l'Amiral Gaudisse.

QUand l'Empereur eut ainsi oui parler Huon, il lui dit : va, ôte-toi devant mes yeux, car quand je me souviens de la mort de mon fils charlot que tu as tué, je n'ai pas un membre dans tous mon corps qui ne tremble, à cause de la haine que je te porte.

Je défends à tous mes Barons de m'en jamais parler ; le Duc Naimes qui étoit présent ayant entendu le Roi qui étoit si indigné contre Huon, il parla tout haut & dit aux Barons : Seigneurs, qui êtes ici présens, avez-vous oui le grand tort que le Roi veut faire à l'un de nos Pairs c'est contre tout droit, comme vous savez, mais puisque très-certainement c'est notre droiturier Seigneur, il nous convient endurer ; mais dorénavant, puisqu'il veut agir contre droit & honneur, je ne veux plus rester avec lui, & m'en irai sans plus revenir, je ne puis demeurer devantage en un lieu où il se commet de pareilles injustices, je men retournerai en mon Pays de Baviere que le Roi fasse tout ce qu'il lui plaira.

Alors tous les Princes Barons & Chevailiers qui étoit là, s'en allèrent avec ledit Duc Naimes, sans dire un seul mot au Roi, & il demeura seul en son Palais.

Quand le Roi vit que le Duc Naimes & les autres Seigneurs & Barons étoient partis, il en fut bien fâché & dit aux jeunes Chevaliers qui étoient demeurés avec lui, qu'il sennuyoit beaucoup de ce que son fils avoit été tué si indignement, Et d'ailleurs, ils se voyoit abandonné de tous ses Barons, il dit tout haut, il m'est bien force de faire leur volonté, il se mit à verser des larmes, il rappella le Duc Naimes &

les autres Barons, leur disant que tel serment qu'il eut fait, il leur accorderoit leurs demandes,

Le Duc Naimes & ses Barons retournèrent avec lui au Palais, le Roi s'assit sur un banc d'or fin, & ses Barons autour de lui. Il ordonna qu'on lui amenât Huon qui vint & se mit à genoux devant le Roi en le priant de vouloir bien avoir pitié de lui. Alors le Roi voyant Huon en sa présence, lui dit : puisque vers moi tu veux être accordé, il convient que tu fasse ce que je t'ordonnerai. Sir, dit Huon, pour vous obéir il n'est rien que je n'ose entreprendre, malgré la mort je ne laisserai rien à faire, fallut-il aller jusqu'à l'arbre sec, voir jusqu'aux portes d'enfer, combattre les esprits infernaux, comme fit le fort Hercule, afin de m'aquérir vos bonnes graces, je le ferois. Le Roi dit à Huon je vous envairrai dans un mauvais endroit car de quinze messagers que j'y ai envoyé, il n'en est pas revenu un seul. Je te dirai où tu iras, puisque tu veux que j'ai merci de toi, ma volonté est que tu aille en Babilone auprès de l'Amiral Gaudisse, pour lui dire ce que je te dirai, prends garde à ta vie; quand tu seras arrivé, tu monteras au Palais, tu attendras l'heure du dîner & que tu le voie assis à table, il faut que tu sois bien armé, l'épée nue à la main, afin que tu tranches sa tête au premier Baron, que tu verras manger à table tel qui soit, Roi ou Amiral.

Après cela tu fianceras avec la belle Esclarmonde fille de l'Amiral Gaudisse, & la baiseras trois fois en la présence de son Père & de tous ceux qui seront là présens, aprends que c'est la plus belle pucelle qui soit au monde, tu diras ensuite de ma part à l'Amiral Gaudisse, qu'il ait soin de m'envoyer mille éperviers, mille ours, mille Vautours enchaînés ! & mille jeunes valets, aussi mille des plus belles pucelles de son Royaume, & avec ce je te convie que tu me rapportes une poignée de sa barbe & quatre de ses dents machelieres. Ha Sire, dirent les barons, vous desirez sa mort en le chargeant d'un tel message ; vous dites la vérité, dit le Roi. car s'il ne fait que j'aie la barbe & les dents macheliere, sans aucune tromperie ni mensonge qu'il ne revienne jamais en France se montrer devant moi, car je le fera pendre. Sire, dit Huon, m'avez-vous dit toutes vos volontés.

Oui, dit le Roi ma volonté est telle si vers moi veux avoir paix. Sire, répondit Huon, au plaisir de notre Seigneur, je ferai votre message, je ne cains pas la mort. Si Dieu vous fait la grace de revenir en France, n'allez pas a Bordeaux ni dans vos terres, que vous ne m'ayez parlé, car si j'apprends le contraire, sachez que je vous ferai mourir. Je veux que vous me donniez de bons ôtages. Sire, ce dit Huon, voici dix de mes chevaux que je vous donne pour sureté, afin que vous soyez satisfait de moi, je vous prie de m'accorder que jemmene les Chevaliers que j'ai amené de Bordeaux jusqu'au Saint Sépulcre, je vous l'acorde dit le Roi, jusqu'à la mer rouge, je vous remercie, dit Huon, & il se prépara pour faire son voyage,

Comme Huon de Bordeanx prit congé du Roi charlemagne & des Barons de France & s'en allèrent avec le bon Abbé son oncle, jusqu'à clugny.

APrès que le Roi Charlemagne eut chargé Huon de faire son message, il fit venir devant lui Girard le frère de Huon, auquel il donna la terre & seigneurie de son frère, jusqu'à ce qu'il fut revenu de son voyage, & Huon vint pren-

dre congé du Roi & des Barons, qui lui firent la conduite pendant deux jours, & quand ce vint au sortir de Troyes, le Duc Naimes prit congé de son Cousin Huon de Bordeaux, il lui donna un sommier chargé d'or, & le baisa avant que de partir, Girard vint ensuite embrasser Huon & prendre congé de lui, mais son baiser étoit un baiser de Judas; car il lui fit bien payer comme on véra dans la suite, ainsi le Duc Naimes & Girard reprirent le chemin de Paris.

Huon & l'Abbé son oncle avec leur compagnie n'arrêtèrent de marcher qu'ils ne fussent arrivés en l'Abbaye de Clugny, où ils furent bien reçus & fêtés. Et quand ce vint le lendemain, Huon prit congé de son oncle, il ne put s'empêcher de pleurer, & pria son oncle d'avoir soin de recommander sa mère & son frère Girard, ce que l'Abbé lui promit de faire, il donna à son neveu un mulet chargé de la monnoie qui avoit alors cours en France. Ils le quittèrent, & Huon prit le chemin de Rome. Nous laisserons à parler de Huon & nous traiterons du Duc Naimes de Baviere & de Girard qui s'en retournèrent à Paris. Quand ils furent venus, Girard se mit devant le Roi Charlemagne, en le suppliant qu'il lui plût de recevoir son hommage, faisant relever la terre de Bordeaux & ses dépendances, afin qu'il fût en état & avancement de l'un des Pairs. Le Duc Naimes n'y voulut pas consentir & dit au Roi qu'il ne souffriroit pas que Huon fut déshérité, dont Girard fut trèsfâché, mais le Duc Naimes de Baviere s'en inquiétoit peu, car il aimoit Huon. La Requête de Girard touchant l'hommage de la terre de Bordelois. & de ses appartenances ne lui fut point accordée, il prit congé du Roi & s'en retourna à Bordeaux, où il fut reçu en grande joie, mais quand la Duchesse ne vit point Huon, elle en eut, un grand chagrin & demanda à Girard, pourquoi son frère n'étoit pas revenu avec lui.

Girard lui raconta alors de point en point toutes les sinistres avantures qu'ils avoient éprouvées, du départ de Huon & du sujet de son voyage, dont la Duchesse eut tel dèplaisir, qu'elle en tombât malade & restât vingt-neuf jours au lit, au bout duquel temps elle rendit l'âme à dieu dont on fit grand d'euil dans tout le Pays, & Girard la fit très-Richement ensevelir & enterrer à S. Severin, avec le Duc son mari. Il se maria ensuite avec la fille du Duc Gibouard de Sicile qui étoit un cruel Tyran; Girard son Gendre, eut bientôt saisi le caractère féroce & barbare de son beau-père, car il maltraita si fort la Ville de Bordeaux que c'étoit pitié d'entendre le peuple témoigner par ses larmes le regrêt qu'il avoit de la perte du Duc Sevin & de la Duchesse sa femme. Il prioit le Seigneur que Huon revint sain & sauf. Je laisserai à parler de Girad & son beau père, & nous traiterons de Huon.

comme Huon de Bordeaux vint à Rome & se confessa au Saint Père qui étoit son oncle, & comme il vint à Brandis où il trouva son oncle Garin de Saint Omer, qui por amitié pour Huon pa[illegible] la mer avec lui.

APrès vous avoir raconté comme Huon quitta son oncle, vous saurez qu'il marcha tant avec ses Chevaliers qu'ils arrivèrent à la Ville de Rome, & se logèrent dans un très-bel Hôtel, puis Huon se leva bien matin, accompagné de Guichard son plus familier ami, & des autres Chevaliers qui étoient venus avec lui, ils allèrent entendre la messe à l'Eglise de

Saint Pierre & quand elle fut finie, le Saint Père sortit de son oratoire : Huon vint au-devant de lui & le salua très-humblement, le Saint père lui demanda qui il étoit & d'où il étoit né ! Saint Pere dit Huon, le Duc Sevin de Bordeaux qui est mort étoit mon père. Alors le S. Père, embrassa Huon & lui dit : Neveu, soyez le bien venu, dites-moi je vous prie, que fait ma sœur la Duchesse votre mère, & quel sujet vous amène ici ? Saint Père, dit Huon, je vous prie de vouloir bien m'entendre en confession, car j'en ai grand besoin. Je veux bien vous entendre, alors le Saint Père prit Huon par la main & le mena dans son oratoire où Huon lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis le jour qu'il étoit parti de Bordeaux, tant de ses avantures que du Voyage qu'il alloit faire vers l'Amiral Gaudisse de la part du Roi Charlemagne. Quand il se fut confessé il demanda au Saint Père, pénitence pour ses péchés, il lui répondit qu'il ne lui en doneroit pas d'autre que celle que Charles lui avoit donnée & qu'elle étoit assez grande. Il lui donna ensuite l'absolution de tous ses péchés, puis il le fit monter en son Palais où il fut reçu honorablement & avec grande satisfaction. Et quand ils eurent dîné & causé assez longtems, le Pape dit à Huon, mon Neveu votre vrai chemin est d'aller au Port de Brandis, où vous trouverez mon frère Garin de S. Omer, votre Oncle, je vous donnerai une lettre pour vous faire connoître de lui, car je sais que très-certainement il vous recevra d'un bon cœur ; il a la garde de la mer orientale, il vous procurera neuf où dix galères, telles qu'elles vous seront nécessaires, pour vous transporter par-tout où bon vous semblera. Saint Père dit Huon, je vous remecie humblement. Beau neveu dit le Saint Père demeurez cette nuit avec moi, Saint Père, je vous prie de me laisser partir, car j'ai une grande envie de voir mon oncle Garin. Le Saint Père voyant que son neveu avoit un grand desir de partir, lui donna ses lettres lui disant : neveu, vous me recommanderez à mon frère votre oncle, Huon lui promit qu'il s'en acquiteroit.

Le Saint Père donna à Huon & à ceux qui l'accompagnoient, de riches présens & embrassa son neveu, il ne put s'empêcher de pleurer, en prenant congé de lui. il s'embarqua sur le Tibre, & monta sur un riche vaisseau que le Saint Père lui avoit fait appareiller & étoit bien garni de ce qui étoit nécessaire. Il eut le vent favorable & fut bientôt arrivé à Brandis, dès qu'il fut arrivé, il pleura, & regretta son pays, mais ses gens le consoloient. Sire dit Guichard, cessez votre chagrin, car cela ne vous avancera pas, il faut mettre tout entre les mains du Seigneur ; il ne délaisse jamais ceux qu'il l'aiment ; montrez vous homme & non enfant, afin que nous qui sommes venus avec vous, ne soyons pas découragés, car la douleur que vous avez nous est sensible à tous. Seigneurs, dit Huon, puisque c'est ainsi, je me conformerai à vos desirs, ils arrivèrent enfin à Brandis, dès qu'ils furent là, Huon & ses gens sortirent du vaisseau puis en firent sortir leurs chevaux. Ils trouvèrent Garin qui étoit sur le port, assis dans un rocher qui étoit tendu de belles tapisseries. Quand Huon le vit, il le salua, croyant que c'étoit le Roi du Pays, Garin le regarda fixement, il ne put retenir ses larmes & dit à Huon : Sire il ne m'appartient pas un si grand honneur que vous me rendez, la ressemblance que je vois en vous m'est sensible, car vous ressemblez à un Prince du Royaume de France nommé

Sevin

Sevin, qui fut Duc en son tems & Sire de la Ville de Bordeaux, le grand amour que j'ai toujours eu pour lui a donné cours à mes larmes. Je vous prie de vouloir me dire de quel lieu vous êtes, & qui sont vos parans & vos amis, car le Duc Sevin avoit épousé jadis ma sœur la Duchesse. Sire, dit Huon, puisque vous voulez savoir qui je suis, je puis vous le dire, car le Duc Sevin fut mon Père, & la Duchesse Alis fut ma mère, & nous sommes deux frères, je suis l'aîné & le puîné est resté à Bordeaux, pour garder les terres & le Pays.

Quand Garin sçut que Huon étoit fils du Duc Sevin de Bordeaux, la joie qu'il en eut fût inexprimable, il embrassa Huon de Bordeux en pleurant & lui dit: Mon cher neveu, votre venue m'est plus sensible que l'on ne sauroit croire, il se jetta aux pieds de Huon qui le releva aussi-tôt.

Leur joie étoit si grande que tous ceux qui étoient là, s'en émerveillèrent tous. Alors Garin demanda à Huon quelle avanture l'avoit amené? Huon lui raconta son histoire & le sujet de son voyage.

Quand Garin eut entendu Huon, il lui dit: Neveux, c'est où sont les grands honneurs qu'il y a de plus grands dangers. Dieu vous aidera dans vos entreprises, tout lui est possible; il ne faut rien craindre avec son aide, alors Huon donna ses lettres à son oncle Garin qu'il les reçut & les lut avec plaisir, après qu'il eût lu, il dit à Huon, vous n'avez pas besoin de recommandation, la lettre du Saint Père est suffisante pour vous bien recevoir, sachez que malgré le grand amour que j'ai pour ma femme & mes enfans, l'amitié que j'ai pour vous, par rapport au Duc Sevin votre Père & la Duchesse votre Mère, j'abandonnerois tout pour vous servir & accompagner, apprenez que j'ai trois gros Vaisseaux de guerre bien fournis de tout ce qu'il est nécessaire, je vous les offre & mon secours personnel dans toutes vos entreprises. Mon cher oncle, dit Huon, je vous remercie de toutes vos offres. Garin le mena alors en son Château où il fut reçu très richement, l'Epouse de Garin & quatre de ses enfans vinrent au-devant de lui, comme il étoit poli, il l'embrassa ainsi que ses cousins, ils témoignèrent tous la joie qu'ils voient, on se mit ensuite à table pour souper. Garin dit à son Epouse, apprenez que ce jeune homme est mon propre neveu & cousin germain de vos enfans, il est venu ici pour me demander conseil d'un voyage qu'il a entrepris, & dans lequel je dois l'accompagner moyennant la grâce de Dieu, je vous prie d'avoir soin de nos affaires & de vos enfans pendant mon absance. Sire, dit la Dame en pleurant, puisque c'est votre plaisir, j'y souscris, mais j'aimerois mieux que vous fussiez de retour. Le lendemain, dès qu'ils furent levés, Garin fit apprêter un Vaisseau & le fit charger de biscuit, de vin & de viande & autres vivres. Il le chargea d'artillerie comme il le falloit, ils mirent dedans leurs chevaux & armures, or & argent & autres richesses nécessaires. Ils prirent ensuite congé de la Dame qui pleuroit tendrement en les embrassant. Garin & Huon montèrent avec leurs gens sur le Vaisseau, & menèrent avec eux treize Chevailiers & deux valets pour les servir.

Comme Huon partit de Brandis avec son oncle Garin, comme il arriva à Jérusalem, vint aux déserts où il trouva Gerasme & quel fut leur entretien.

HUon & Garin étant entrés dans le Vaisseau, firent lever ancres & voiles & naviguèrent nuit & jour, jusqu'à ce

qu'ils furent arrivés au Port de Saffe ils sortirent du vaisseau, firent sortir leurs chevaux, montèrent dessus & marchèrent tant qu'ils vinrent coucher à Rames, le lendemain matin ils se mirent en marche pour aller à Jérusalem, où ils arrivèrent & passèrent la nuit. Le lendemain ils firent leur pélerinage à l'Eglise du S. Sépulchre, ils entendirent la messe bien dévôtement, & firent des offrandes selon leur dévotion. Quand Huon se vit devant le S. Sépulchre, il se mit à genoux priant notre Seigneur qu'il voulut par sa grace & pitie, l'aider dans son voyage, le faire retourner en France après, & rentrer en grâce auprès du Roi Charlemague.

Quand Huon, Garin & tous les autres eurent fait leurs oraisons & leurs offrandes, Huon & Garin se retirèrent en une petite Chapelle qui est dessous le mont de Calvaire, où gissent maintenant Godefroi de Bulion & Baudoin son frère. Quand ils furent entrés, Huon appella tous ceux qu'il avoit amené de France, & leur dit: entre vous Seigneurs qui pour l'amour de moi avez quitté pères & mères, femmes & enfans, & laissé vos terres & Seigneuries pour me suivre, je vous en fais mes humbles remercіemens, vous pouvez à présent vous en aller & retourner en France, recommandez-moi, je vous prie, à la bonne grace du Roi & des Barons, & quand vous serez retournés à Bordeux, vous me recommanderez à la Duchesse ma mère, à mon frère & aux Barons du pays. Lors Guichard & les autres Chevaliers répondirent tous à Huon qu'ils ne le délaisseroient ni à la mort ni à la vie, jusqu'à la mer rouge, Seigneurs, leur dit-il, je vous remercie du grand service que vous m'offrez. Garin qui étoit présent, appella deux de ses serviteurs, & leur commanda de retourner vers sa femme, ce qu'ils firent aussi-tôt, quand Huon vit que son oncle se disposoit à demeurer avec lui, il lui dit: Mon oncle, il n'est pas nécessaire de vous tant inquéter, je vous prie de retourner vers votre femme & vos enfans. Site, dit Garin à Dieu ne plaise que je vous abandonne que vous ne soyez retourné.

Mon oncle, dit Huon, je vous remercie de votre complaisance, ils sortirent de la Chappelle & vinrent à Jérusalem, puis ils marchèrent tant par montagnes & vallons que s'il falloit raconter toutes les avantures qu'ils ont eu, je serois trop long à les détailler, mais ce qui est vrai, c'est qu'ils eurent beaucoup à souffrir, car ils passèrent les déserts & trouvèrent peu à manger, dont Huon fut tres-fâché par rapport à ceux qui étoient avec lui. Les larmes lui vinrent aux yeux, il commença à regretter son pays, en disant; noble Roi de France, qu'elle tort vous ai-je fait pour me chasser ainsi & m'envoyer en des pays étrangers, afin d'abréger mes jours! Je prie Dieu qu'il vous le pardonne. Alors Garin & les autres Barons qui étoient là lui dirent: Ha Sire, ne soyez pas surpris, Dieu est tout-puissant, il peut nous aider & secourir, jamais il ne délaisse ceux qui l'aiment. Ils entrèrent dans le bois & apperçurent dans un lieu retiré, un vieillard qui avoit une grande barbe blanche qui lui descendoit sur l'estomac, & des grands cheveux éparts sur ses épaules. Dès que Huon l'apperçut, il fut le trouver & le salua au nom de Dieu & de la Ste. Vierge Marie. Le vieillard leva alors les yeux au Ciel & regarda Huon avec étonnement, car il y avoit long-tems qu'il n'avoit oui un homme parler de Dieu, il regarda plus attentivement Huon & ne pu retenir ses larmes, alors il s'avança & embrassa Huon & lui dit: Ami, je vous prie de me dire

pourquoi vous êtes si triste. Sire, dit le vieillard, il y a trente ans passés que je demeure ici, & je n'avois pas vu un seul homme craignant Dieu, mais quand je vous eus bien envisagé, je me suis ressouvenu d'un Prince que je vis jadis en France & qui avoit nom le Duc Sevin de Bordeaux, je vous prie de me dire si vous l'avez connu, ne me le cachez pas, dites-moi, reprit Huon qui vous êtes, & de quel pays vous êtes né: Sire, répondit le vieillard, vous me questionnez en vain, car premièrement vous me direz qui vous êtes & pourquoi vous êtes ici! Huon lui dit: Ami, puisqu'il vous plaît je vous le dirai, Huon & ses gens descendirent de leurs chevaux qu'ils attachèrent aux arbres, alors Huon se vint asseoir auprès du vieillard & lui dit: Ami, apprenez que je suis né à Bordeaux & fils du Duc Sevin. Alors il lui raconta comment il vint en France, de la mort de Charlot fils de l'Empereur Charlemagne, & comme il mit à mort le traître Amaury, il lui raconta ensuite comme l'Empereur Charlemagne l'avoit banni du noble Royaume de France, & du message qu'il avoit chargé de faire à l'Amiral Gaudisse, tout ce que je viens de vous raconter, lui dit-il, est l'exacte vérité. Dès que le vieillard l'eut entendu parler, il ne put retenir ses larmes; Huon lui dit ensuite, puisque mon histoire vous touche tant, Le Duc Sevin mon Père n'est plus, pour ma Mère, je la crois encore vivante ainsi qu'un frère qui est très beau & que j'ai laissé avec elle; puisque vous savez maintenant toutes mes affaires, daignez m'aider de vos bons conseils. Je vous prie de me dire à votre tour qui vous êtes, d'où vous êtes né, & quel est le sujet pour lequel vous êtes venu ici? Sire, dit le vieillard, je suis né à Gironovil, & je suis frère du bon Prévot nommé Guire, dans le tems que je partis de mon pays, j'étois un jeune Chevalier qui alloit dans les joûtes & tournois de manière qu'étant un jour en un tournois qui se fit dans la Villes de Poitiers, j'eus le malheur de tuer un Chevalier de très noble extraction, pourquoi je fus banni & chassé de France, mais mon frère le Prévôt présenta une Requête au Duc Sevin votre Père, en le priant de faire ma paix avec Charlemagne. Le Duc Sevin alla à sa Requête & prière & de plusieurs autres Barons, parler au Roi & firent tant que ma paix fut faite & ma terre me fut rendue parce que je promis de venir adorer le Saint Sépulchre pour prier Dieu d'avoir pitié du Chevalier mort, & qu'il voulût me pardonner mes péchés, & par cette manière, je partis du pays, & quand j'eus accompli mon voyage, je me mis en chemin pour m'en retourner. Mais comme je partois de Jerusalem & que je pris le chemin d'Acre, en passant par un bois qui est en Jerusalem Naplouse, dix Sarrasins me sautèrent sur le corps me prirent & me menèrent en la Ville de Babylone où je fus en prison pendant deux ans entiers, où j'ai souffert une grande pauvreté & misère, mais notre Seigneur qui n'abandonne jamais ceux qui le servent & qui ont confiance en lui, me fit la grace, par le moyen d'une noble & sage pucelle qui par une nuit me fit sortir de prison, je m'en vins en ce bois où j'ai été déjà depuis trente ans & depuis que j'y suis entré, n'ai vu ni entendu aucun homme qui crut en Jésus-Christ, ainsi je vous ai dit est conté toute mes avantures. Quand Huon eut entendu parler le Chevalier, il eut grande joie, il l'embrassa & lui dit qu'il avoit vu plusieurs fois Guire le Prévôt le regretter. Je vous prie, en conséquence, cher ami, de me dire votre nom, je m'appelle Gerasme, & vous, lui

dit Gerasme, qui est votre nom? J'ai nom Huon & mon frère puîné Girard. Or, dites-moi, dequoi vous nourissez-vous depuis tant de tems? Sire, dit le vieux Gerasme, je n'ai mangé autre chose que des racines & des fruits que j'ai trouvé dans ce bois. Huon demanda à Gerasme s'il savoit le langage Sarasin, oui, dit-il, aussi-bien qu'aucun Sarasin, & je connois tous le Pays.

Quand Huon eut entendu parler Gerasme & qu'il l'eût bien questionné sur son être il lui demanda s'il savoit le chemin de Babylone, oui, dit Gerasme, il y a deux chemins, le plus grand est de quarante journées, l'autre de quinze, mais je ne vous conseille pas d'aller par le plus court, parce qu'il faudroit passer un bois qui a seize lieues de long & qui est plein de choses si étranges, que peu de gens y passent sans être arrêtés où perdus, parce qu'il y a dedans le Roi Oberon qui n'a que trois pieds de hauteur, il est tout bossu, mais il a un visage angélique, il n'y a personne sur la terre, qui le voyant ne prenne plaisir à le considérer, tant il est beau. Aussi-tôt que vous serez entrés dans le bois, si vous y voulez passer, il cherchera le moyen de vous parler, si vous le faites vous êtes perdu pour toujours, sans jamais revenir, soit que vous passiez le bois en long ou en travers vous ne pourrez vous empêcher de lui parler, car il se trouvera toujours devant vous. Ses paroles sont d'ailleurs si plaisantes à ouir, qu'il n'est personne qui puisse se défaire de lui, & s'il voit que vous évitiez de lui parler, il sera fort irrité contre vous, car avant que vous soyez sortit du bois, il fera pleuvoir, venter, grêler & faire un très-grand orage que vous croirez que tout le monde va finir, vous croirez voir une grande rivière noire & profonde, mais sachez que vous pouriez bien y passer sans vous mouiller les pieds car ce ne sont que fantôme & enchantemens que le Nain vous fera pour vous attirer avec lui, & si vous pouvez éviter de lui parler, vous pourrez échapper, mais pour mieux faire, je vous conseille de prendre le plus long chemin, car je pense bien que vous ne pourrez lui échapper & seriez perdu à jamais. Huon ayant entendu Gerasme lui raconter toutes ces choses, en fut fort étonné. Il eut alors grand desir de voir le Naim & les singulières avantures qui étoient dans le bois. Il dit à Gerasme que la crainte de la mort ne l'empêchetoit pas de passer par le bois, puisqu'en quinze jours ils pourroient être à Babylone, & qu'il valoit mieux laisser le chemin le plus long où ils pourroient trouver aussi des vantures, que d'ailleurs avant il falloit abrêger son voyage, il dit à Gerasme que telle chose qui dût lui arriver il passeroit par le bois. Sire, ce dit Gerasme, vous ferez à votre bon plaisir, car tel chemin que vous teniez je vous suiverai. Je vous menerai à Babylone vers l'Amiral Gaudisse que je connois. quand nous serons arrivés, vous verrez une Belle Demoiselle la plus douce & aimable Demoiselle qui fut jamais, elle est fille de l'Amiral Gaudisse.

Comme Gerasme partit du bois avec Huon, Garin & tous les autres arrivèrent au bois où ils trouvèrent le Roi Oberon qui les conjura de lui parler.

HUon voyant la bonne volonté de Gerasme en fut bien joyeux. il le remercia des bons services qu'il lui offroit, il lui fit donner un cheval. Puis ils semirent en chemin. & marchèrent tant qu'ils arrivèrent dans le bois du Roi Oberon Huon & sa compagnie étoient accablés

de lassitude, de faim & de chaleur, il y avoit trois jours qu'il n'avoient mangé de pain, Huon étoit si foible qu'il ne pouvoit aller plus avant, il commença à se plaindre du grand tort que lui faisoit l'Empereur Charlemagne, mais Garin & Gerasme eurent grand pitié de lui, car ils savoient bien qu'à cause de sa jeunesse la faim le pressoit plus que ceux qui étoient d'un âge avancé. Ils descendirent sons un chêne, pour chercher aux environs de quoi lui donner à manger ainsi qu'à eux.

Ils débridèrent leurs chevevaux pour les faire paître, comme ils étoient sous l'arbre à converser, le Nain vint à eux, il étoit vetu d'une robe très-riche, car les pierres étoient si précieuses qu'elles jettoient un éclat aussi brillant que celui du Soleil. Il portoit à la main un arc si riche, qu'on ne pouvoit en dire la valeur, la fleche étoit belle aussi. Il portoit au col un riche cor qui étoit suspendu par deux belles attaches d'or, ce cor étoit si riche & si beau qu'il n'y a personne qui en eut vu un pareil. les Fées de l'Isle chifalonnie l'avoient fait, elles furent quatre qui y travaillèrent, l'une d'elles donna au cor un son si singulier que tous ceux qui l'entendoient sonner, eussent-ils été malades, se sentoit gueris tout-à-coup, cette fée se nommoit Gloriande, l'autre fée qui se nommoit Goit Transeline, y donna encore unantre beau son, car celui qui auroit le cor, n'auroit qu'à le sonner eut-il la faim la plus grande du monde, il seroit rasasié comme s'il eut maugé d'excélens mets & bû de meilleurs vins du monde. L'autre fée qui se nommoit Maraphase y donna encore un plus beau son, car celui qui sonneroit le cor, tant de chagrin eut-il au cœur, qu'il danseroit & chanteroit.

La quatrième fée qui avoit nom Lempatrix, donna au cor un tel son qu'on pouvoit entendre sonner le corps de cent journées loin, selon la volonté de celui qui le sonnerai; alors le Roi Oberon qui avoit vu ces quatorze compagnons ensemble, mit le cor en sa bouche & lui fit rendre un son si mélodieux, que les quatorze compagnons qui étoient sous un arbre, eurent si parfaite liesse au cœur, qu'ils n'eurent plus ni faim ni soif, ils se mirent à chanter & dauser.

Ha Dieu! dit Huon, que nous est-il arrivé, il me semble que nous sommes à Patis, tout-à-l'heure je ne pouvois pas me soutenir par la faim & soif que j'avois mais je ne sais ce qui doit nous arriver. Sire, dit Gerasme, apprenez que c'est le Nain bossu que vous verrez passer tantôt. Ne lui parlez pas si vous ne voulez rester avec lui. N'ayez aucun doute, dit Huon comme ils parloient, le Nain bossu commença à crier & dit: mes qutorze hommes qui passés par mon bois, Dieu vous garde; je vous prie de me parler, je vous conjure de la part du Dieu tout-puissant, de me répondre.

Comme le Roi Oberon fut fâché de ce que Huon ne vouloit pas lui parler, & des peurs qu'ils fit à Huon & sa compagnie.

HUon & ses Compagnons entendirent parler le Nain ils montèrent à cheval très-précipitamment, & s'enfuirent tant qu'ils pûrent sans sonner mot. Le Nain voyant qu'ils s'en alloient sans lui rien vouloir répondre, en fut très-courroucé, il mit un de ses doigts sur le cor, alors il commença à sortir un vent & une tempête si horrible, qu'il n'y avoit aucun arbre audit bois qui ne fut brisé, il vint une pluie si grande qu'il sembloit que le Ciel & la terre se confondissent ensemble.

Les bêtes du bois commencerent à crier & braire, & les oiseaux tomboient morts par terre par la peur qu'ils avoient, il n'y a personne au monde qui n'en fut effrayé. Ils virent ensuite une grande rivière qui rouloit précipitamment & paroissoit noire & périlleuse & menoit un tel bruit que l'on pouvoit l'entendre à dix lieues à la ronde, Huon dit alors, je vois bien que nous sommes perdus & que nons ne pourrons échapper d'ici, si Dieu n'a pitié de nous, je me repens bien d'être entré dans ce bois, j'aimerois mieux m'être détourné d'un an de chemin plus long que d'être venu ici. Sire, dit Gerasme, ne vous troublez pas car c'est le Nain bossu qui fait tout cela, il faut tous descendre de nos chevaux, car je m'imagine que nous allons périr. La peur s'empara alors de Garin. & de ses compagnons. Ah! Gerasme, dit Huon vous m'aviez bien dit qne ce bois étoit dangereux, je me repens bien de ne vous avoir pas cru. Ils regadèrent de l'autre côté de la rivière & virent au Château très-riche & très-beau, qui étoit flanqué de quatorze grosses tours sur chacune desquelles il y avoit un clocher d'or, il regardèrent long-tems, mais ils n'eurent pas cotoyé la rivière d'un trait d'arc, qu'ils ne virent plus le Châteu & ne surent ce qu'il étoit devenu; car au lieu où ils l'avoient vu, il n'y avoit apparence aucune qu'il y eut un Château, dont Huon & ses compagnons furent ébalis.

Gerasme dit à Huon, ne soyez pas surpris de tous ce que vous voyez, car c'est pour nous attrapper que le Nain bossu fait tout cela: mais il sera bien surpris si nous ne lui parlons pas; & il nous poursuivera en couronx parce que nous ne voudrons pas lui répondre, mais je vous prie de ne pas vous effrayer, ainsi marchons en sûreté, & ne lui répondez pas un seul mot. Sire, dit Huon, j'aimerai mieux le voir périr que de lui répondre un seul mot. Ils se mirent en devoir de traverser la rivière, mais il ne trouvèrent point d'eau qui les empêchat de passer; ils marchèrent bien pendant cinq lieues. Seigneur, dit Huon à Gerasme nous devons bien remercier notre Seigneur Jésus-Christ, d'être échappés aux poursuites de ce Nain bossu, car il nous a fait une grand peur, que Dieu le confonde, ainsi s'en alloient nos gens parlant de la terreur que leur avoit fait le Roi Oberon.

Comme le Roi Oberon poursuivit tant Huon, qu'il le força de lui parler.

Gerasme voyant que ses Barons se croyoient échappés; il leur dit: Ne croyez pas que vous soyez hors de danger, car nous pourrons bientôt le voir, à peine eut-il parlé; qu'ils virent devant eux un petit pont sur lequel ils devoient passer, & virent le Nain qui étoit d'autre part: Huon le vit le premier & dit: Je vois devant moi ce diable qui nous a fait tant de maux. Oberon l'entendit & lui dit: Vassal, tu m'injurie sans cause, car je n'ai jamais eu aucune envie de faire du mal à qui que ce soit, je suis un homme comme un autre: Mais je vous conjure de me parler. Lors Gerasme s'écria & dit: Seigneurs, laissons le partir sans lui rien répondre, car par ses belles paroles il pourroit bien nous perdre, il en a bien perdu d'autres. Ils piquèrent alors leurs chevaux & marchèrent tant qu'ils pûrent & laissèrent le Nain tout seul très-courroucé contre eux de ce qu'ils n'avoient pas voulu lui parler. Il prit son cor & commença à sonner, quand Huon & ceux de sa compagnie l'entendirent, ils ne purent aller plus avant & commencèrent tous à chanter: Oberon

dit alors, ces gens qui s'envont, sont très-fous, parce qu'ils n'ont pas voulu me répondre, mais je fais serment qu'il me le paieront cher, il reprit son cor & frappa trois coups sur son arc, puis il s'écria fort haut : tous mes hommes, je vous commande de venir me parler, aussitôt arrivèrent plus de quatre cens hommes armés qui demandèrent à Oberon ce qu'il desiroit & qui pouvoit être celui qui l'avoit troublé. Seigneurs, dit Oberon, je vous le dirai : mais je suis bien fâché d'être obligé de vous le dire. il y a quatorze Chevaliers qui passent parmi ce bois, qui n'ont pas daigné me parler, mais afin de les punir je leur ferai payer bien cher le refus qu'ils m'ont fait, allez après eux & les faites mourir sans en épargner un. Alors un des Chevaliers s'avança & dit : Sire, ayez pitié d'eux, certes dit Oberon, je ne le puis faire il y va de mon honneur puisqu'ils ont refusés de me parler. Sire, dit Gloriant, ne faites pas ce que vous dites, mais croyez mon conseil & vous ferez bien, puis vous ferez à votre volonté, allez encore une fois après eux, & s'ils ne veulent vous parler, alors vous aurez raison de faire à votre volonté, & je ne vous en prierai pas davantage, & s'ils ne le font pas, nous irons tous incontinent les faire mourir & quand ils vous verront, ils auront grand peur. Ami, dit Oberon, je ferai ce que vous m'avez dit : Huon & ses compagnons marchèrent à grandes journées. Gerasme, dit Huon, nous sommes déjà bien éloignées de cinq lieues. Je ne crois pas avoir jamais vu un plus beau visage, car plus on le regarde & plus on le trouve beau. Il parle bien de Dieu, si c'étoit un ennemi d'enfer, je ne peu m'imaginer qu'une créature ainsi formée ait la volonté & le pouvoir de nous faire du mal, car il ne paroît pas avoir plus de cinq ans, Sire, lui dit Gerasme, tout petit qu'il est & quoiqu'il ne paroisse qu'un enfant, il est né plus de quarante ans avant Jésus-Christ. Peu m'importe, dit Huon, son âge m'est indifférent mais s'il revient encore, ne me sachez pas mauvais gré si je lui parle. Ils avoient fait déjà quinze lieues en conversant, lorsquils virent Oberon devant eux qui leur demanda pourquoi ils n'avoient pas voulu lui répondre, mais dit-il, je viens encore une fois de la part de Dieu qui nous forma vous conjurer de me vouloir parler, si vous ne le faites, je vous regarderai comme fous. Vous ne pourrez m'échapper à moins que je ne le veuille bien. Ah! Huon, dit-il, je vois bien où tu veux aller & ce que tu vas chercher, car je sais que tu as tué Charlot & Amaury, & je sais le message que Charlemagne t'a chargé de faire à l'Amiral Gaudisse, tu ne peux absolument le faire sans mon secours, si tu veux me parler, je te ferai réussir dans ton entreprise ; quand tu auras fait ton message je te remenerai en France en sûreté. Je sais bien que c'est le vieillard Gerasme qui ta empêché de me parler, mais garde-toi d'aller plus avant, car je sais qu'il y a trois jours passés que tu n'as rien mangé qui put te profiter, si tu me veux croire, tu en auras bientôt & seras libre de t'en aller. Sire, dit Huon, ne me veuillez pas de mal, non, dit Oberon, apprends que tu viens de faire une bonne action, tu dois en rendre grace à Dieu.

Des grandes merveilles que le Roi Oberon raconta à Huon de Bordeaux, & des choses qu'il fit.

Lorsque Huon eut entendu Oberon, il fut bien surpris & lui demanda si ce qu'il lui disoit étoit vrai ; oui, dit Ober

ron n'en faites aucun doute. Sire, dit Huon, je m'étonne fort pourquoi vous nous avez toujours poursuivis, c'est, dit Oberon parce que je t'aime & cheris à cause de ta loyauté, & si tu veux savoir qui je suis je te le dirai : Je suis fils de Jules Cesar & de la Dame de l'Isle Celez, qui fut Jadis fort aimée de Florimon d'Albanie, mais parce que Florimon qui étoit jeune alors avoit une mère qui fit tant qu'elle vit ma mère & Florimont ensemble dans un lieu écarté sur la marine ; quand ma mère vit que la mère de Florimont les avoit vu, elle se sauva & laissa à grand regret son ami Florimont, & elle ne le vit depuis ce tems, elle s'en retourna dans l'Isle de celez, que l'on nomme à présent Chisaloni, où elle se maria depuis & eut un fils qui dans son tems fut Roi, d'Egypte, on l'appella Neptanebus, & l'on dit que ce fut lui qui engendra Alexandre le grand, qui depuis le fit mourir. Sept ans après ou environ, Cesar passa la mer & alla en thessalie, où il combattit le grand Pompée, il passa ensuite par Chisalonie, où ma mère lui fit beaucoup d'accueil. Il devint amoureux d'elle, parce qu'elle lui dit qu'il falloit se défaire de Pompée, ce qu'il fit. Ainsi je t'ai dit qui fut mon père, apprends à présent qu'à ma naissance ont assisté des Princes & plusieurs noibles Fées qui vinrent voir ma mère en ses couhes dont entre les autres il y en eut une qui se fâcha de ce qu'elle n'avoit pas été appellée comme les autres quand je vins au monde, pourquoi elle me fit un don qui fut tel que passé l'âge de trois ans je ne grandirois plus, ainsi tu le peux voir, mais elle s'en repentit aussitôt & voulut me recompenser d'une autre manière : elle me doua que je serois le plus beau que jamais la nature forma comme tu peux le voir aussi. Un autre Fée nommée Transeline me traita mieux, car elle me fit le don que tout ce qu'un homme pourroit penser, soit en bien ou en mal, je le saurois aussitôt. La troisième Fée pour plaire encore plus à ma mère, me donna que tant loin que je souhaitasse me trouver, y serois au même instant & que j'aurois à mon service autant de gens que je voudrois en avoir. Si je veux qu'un Palais soit bâti, il va paroître & disparoître au même instant. Si je veux des viandes & des vins exquis, je les ai aussitôt ; aprends que je suis Roi de Mommur quoiqu'il y ait quatre cens lieues d'ici j'y suis aussitôt que je desire d'y être. Apprends que tu es arrivé ici à bon port, je sais bien que tu as grand besoin de manger, car il y a trois jours que tu n'as mangé de nourriture solide, mais je vais t'en faire avoir, dis-moi, veux-tu que ce soit dans cette prairie, ou dans la salle d'un Palais, ce sera comme tu voudras & il y aura assez pour toi & tes gens. Sire, dit HUON DE BORDEAUX, je suivrai votre volonté en toutes choses, sans aller au contraire. je ne t'ai pas encore conté le don que fit à ma naissance la quatrième Fée, c'est qu'il n'y a ni oiseau ni bêtes si cruelles, que je ne puisse avoir à la main. Elle me fit encore le don de ne paroître jamais plus vieux que tu me vois, & lorsque je mourrai, ma sépulture est à Paris, car je sais bien que toutes choses créées doivent finir. Sire, lui dit Huon, qui a un tel don doit le garder. tu as bien fait de me parler, jamais tu ne pourras avoir une si belle aventure. Or dis-moi naturellement de quelle viande tu veux manger & de quel vin tu veux boire ; Huon lui répondit, pourvu que je mange & que mes gens soient rassasiés, peu m'importe que ce soit des viandes recherchées. Quand Oberon l'entendit, il se prit à rire & leur dit : assayez-vous tous dans la prairie, car

ce que je fais, est par la permission du Seigneur, n'en doutez point. Il commença aussitôt à souhaiter, il dit à Huon & à ses gens de se lever, ce qu'ils firent incontinent, & virent devant eux un riche palais composé de chambres & de salles tendues de riches étoffes de soye brochées d'or. Dans une des salles étoient des tables chargées de différents mets. Quand Huon de Bordeaux & ses gens virent ce beau palais devant eux, ils furent tous étonnés.

Oberon prit alors Huon par la main, & quand ils furent tous venus au palais, ils y trouvèrent des domestiques qui vinrent au-devant d'eux, portant des bassins ornés de pierres précieuses, ils donnèrent à laver les mains à Huon le premier & à ses gens, on se mit ensuite à table où il y avoit plus de vivres que l'on n'en pouvoit desirer. Oberon s'assit le premier comme chef de la table, sur un riche banc d'ivoire garni d'or & de pierres précieuses, il avoit une telle vertu, que tous ceux qui auroient voulu prendre quelqu'un qui fût assis dessus pour le mettre en prison, mouroient aussi-tôt qu'ils l'auroient touché. Oberon orné de ses riches atours, étoit assis dessus. Huon qui étoit assis auprès de lui, commença à manger d'un fort bon apétit, mais Gérasme qui étoit là, ne pouvoit manger, tant il craignoit d'être contraint de demeurer là. Oberon s'en apperçut & lui dit tout fâché, Gérasme, buvez & mangez, & sitôt que vous serez rassasié, vous pourrez aller où bon vous semblera. Quand Gerasme entendit ces paroles, il en fut bien aise & commença à boire & manger, car il se fioit à la parole qui lui avoit été donnée. Tous les Barons burent & mangèrent beaucoup, car il y avoit tant de sortes de mets, qu'on ne pouvoit en faire le détail. Quand ils eurent bien dîné, ils dirent au Roi Oberon qui leur avoit promis qu'ils pourroient prendre congé de lui, Oberon leur répondit : ce sera quand bon vous semblera, mais j'aimerois mieux que vous voulussiez rester. Huon lui dit qu'il en seroit assez content, mais s'il vouloit auparavant lui montrer ses bijoux. Alors Oberon appella le Chevalier Gloriant, puis lui commanda d'aller chercher son hanap, ce que le Chevalier fit aussi-tôt; & dès qu'il l'eut apporté, Oberon le prit, & dit à Huon : tu vois bien que ce hanap est vuide & qu'il n'y a rien dedans, Sire, dit Huon, cela est vrai, alors le Roi posa son hanap sur la table, & dit à Huon qu'il vît le grand pouvoir que Dieu lui avoit donné, & comme dans la Féérie on peut faire ce que l'on veut, il fit alors le signe de la croix par trois fois sur le hanap, & il fut incontinent rempli d'excellent vin. Oberon lui dit alors, vous avez bien vu que cette chose vient de la grace de Dieu, mais encore, je te veux dire la grande vertu de mon hanap, car si tout le monde qui est sur la terre étoit ici assemblé, & que le hanap fût dans la main d'un homme exempt de péché mortel, il y auroit assez de quoi les rassasier, mais s'il étoit en péché mortel, le hanap perdroit aussi-tôt sa vertu, & s'il est vrai que tu puisses y boire, je te le permets, prends le hanap. Sire, dit Huon, de ce don je vous remercie, car je ne me crois pas digne d'y toucher ni d'y boire, car jamais de ma vie je n'ai vu un hanap si rempli de vertus; sachez que je me suis confessé de mon mieux de tous mes péchés dont je suis bien repentant d'en avoir tant fait, je n'en veux à personne, quelque soit l'injure que l'on puisse m'avoir fait. Huon prit alors le hanap à deux mains, le porta à sa bouche, but du vin à sa satisfaction, ce qui fit l'admiration de ses gens qui étoient là présens.

Des présens que le Roi Oberon fit à Huon, savoir, du beau cor d'ivoire, & du bon hanap qui avoit de grandes vertus, que Huon voulut éprouver, & dont il fut en grand doute de mort.

QUand Oberon vit cette, chose il fut très-joyeux, & vint auprès d'Huon qu'il embrassa en lui disant qu'il étoit loyal & prud'homme. Je te donne le hanap tel qu'il est, mais fais attention à ce que je te dirai, si tu veux conserver ton hanap, sois loyal & prud'homme, car si tu veux suivre mon conseil, je t'aiderai & te secourerai dans toutes tes entreprises, mais tu n'auras pas plutôt fait ou dit un mensonge, que la vertu du hanap sera évanouie, & tu perdras mon amitié & mon secours. Sire, dit Huon, je m'en garderai bien, je vous prie maintenant de vouloir bien me laisser partir. Oberon lui dit, attends encore un peu, j'ai un joyau à te donner à cause de ta prudence, je te donnerai un riche cor d'ivoire qui a bien de la vertu, & tu l'emporteras avec toi, & il est d'une telle valeur, que tant loin que tu puisses être de moi, tu n'auras qu'à sonner ledit cor, & aussitôt je serai vers toi avec cent mille hommes armés pour te secourir s'il en est besoin, mais je te recommande encore une chose, si tu ne veux perdre mon amitié. Je te défends, sur peine de la vie, que tu fasses sonner ce cor sans en avoir besoin, & si cela t'arrive, je fais serment que tu te trouveras dans la plus grande misère où jamais homme ne se soit trouvé, de manière qu'on ne pourra te voir sans avoir compassion de toi. Sire, dit Huon, je m'en garderai bien, je vous prie maintenant de me laisser aller d'ici. Ami, dit Oberon, je veux bien que vous partiez d'ici, je prie Dieu qu'il vous veuille garder; alors il fit appareiller & trousser ses équipages, il n'oublia pas son hanap, il prit aussi son cor qu'il passa en forme de carquois, ensuite, lui & ses gens prirent congé du Roi Oberon, & le remercièrent humblement des beaux présents qu'il leur avoit fait.

Alors oberon embrassa Huon en pleurant. Quand Huon vit cela, il en fut surpris, & lui demanda pourquoi & à quel sujet il pleuroit; Oberon lui répondit qu'il devoit bien le savoir, puisqu'il emportoit deux choses qu'il aimoit bien.

Dieu vous conduise, je ne puis plus vous parler. Lors les quatorze Chevaliers se mirent en chemin; & quand ils eurent fait quinze lieues ou environ, ils virent une grosse rivière qui étoit très-profonde, ils ne virent aucun gué par où ils puissent traverser, dont ils furent bien surpris, & ne savoient quoi faire; comme ils étoient à s'aviser, ils apperçurent un serviteur du Roi Oberon qui passa devant eux, portant une verge d'or à la main, & sans leur dire un seul mot, il prit sa verge & en frappa trois coups sur la rivière: aussi-tot l'eau se retira des deux côtés, de manière qu'on pouvoit la passer à pied sec, sans rien risquer. Après qu'il eut fini, il se retira sans rien dire; alors Huon & ses gens passèrent la rivière, ils regardèrent derrière eux, & virent que l'eau de la grande rivière étoit rentrée dans son lit comme auparavant. Par ma foi, dit Huon, je crois que nous sommes enchantés par le Roi Oberon, & puisque nous sommes échappés de ce péril, nous n'aurons désormais aucun doute; ainsi les quatorze Chevaliers marchoient en chantant par le bois qui étoit très-long, ils conversoient ensemble des choses merveilleuses qu'ils avoient vu faire au Roi Oberon, & ainsi s'avançoient en s'entretenant de lui. Huon regarda à droite & vit un beau pré couvert d'herbes & de fleurs, au milieu duquel étoit une claire fontaine.

Ils débridèrent leurs chevaux en cet endroit pour les faire paître, puis ils étendirent une nappe sur l'herbe, & mirent dessus les vivres dont Oberon leur avoit fait présent; ils mangèrent & burent du vin, tel qu'ils le trouvèrent au hanap. Huon dit alors, nous avons eu un grand bonheur de rencontrer Oberon & de lui avoir parlé; il m'a bien fait connoître son amitié en me donnant ce hanap, car si je puis retourner en France sain & sauf, je le donnerai à Charlemagne qui en sera bien joyeux, & s'il y peut boire, les Barons en seront aussi bien réjouis. Il se repentit à l'instant d'avoir formé ce dessein, & dit en lui-même, je suis bien fou d'y penser, je ne sais pas encore quelle fin m'est réservée, mais mon hanap vaut mieux que deux villes. Je ne puis m'imaginer que ce qu'il m'a dit de la vertu du cor soit bien vrai; il n'est guères possible que l'on puisse l'entendre de si loin, mais, m'arrive ce qu'il pourra, je veux l'aissayer afin de m'en convaincre. Sire, dit Gérasme, prenez garde à ce que vous ferez, souvenez-vous de la défence qu'Oberon vous a faite lorsque nous partîmes; vous nous feriez pendre tous, si vous passiez ses commandemens. Sire, dit Huon, cela m'est égal, je veux l'essayer; alors il prit le cor, & le portant à sa bouche, il fit sonner si haut que sa voix en retentit. Gérasme & les autres l'ayant entendu en furent joyeux; alors Garin s'écria & dit: sonnez, beau neveu, ne feignez point, ce qu'il fit avec tant de force, qu'Oberon qui étoit à quinze lieues de-là, l'entendit très-clairement, & dit: Grand Dieu! j'ai entendu sonner du cor par mon meilleur ami, qui peut être si hardi pour lui faire du mal? je me souhaite auprès de lui avec cent mille hommes armés pour le secourir; il n'eut pas plutôt dit qu'il se trouva auprès de Huon avec cent mille hommes. Quand Huon & ses gens virent venir la puissante armée à la tête de laquelle marchoit Oberon; la frayeur s'empara d'eux; on n'en doit pas être surpris, Huon avoit manqué aux ordres qui lui avoient été donnés; alors il s'écria: Seigneurs, que j'ai mal fait de sonner le cor, car je vois bien que nous ne pourrons échapper, & qu'il ne nous reste plus qu'à mourir. Gérasme lui dit, vous l'avez bien deservi; laissez-moi faire, dit Huon, ne vous embarassez de rien, laissez-moi lui parler; aussi-tôt vint Oberon qui s'écria & dit tout haut; Dieu puisse-t-il te maudire, ou ceux qui veulent te mal faire. Sire, dit Huon, je vais vous dire la vérité; comme nous étions assis en cette prairie, où nous buvions & mangions des biens que vous nous donnâtes lors de notre départ; comme j'avois essayé la vertu du hanap que vous m'aviez donné, je pensois que je pourrois pareillement essayer le riche cor, afin que je puisse être assuré, si je me trouvois dans quelques affaires; je suis persuadé de la vérité. Sire, je vous conjure au nom de Dieu, de me pardonner cette faute. Prenez mon épée & tranchez-moi la tête, car je sais certainement que sans vous & votre secours, je ne puis venir à bout de mes entreprises.

Huon lui dit Oberon, la bonté & la grande loyauté que j'ai toujours reconnu en toi, m'engagent à te pardonner, mais garde-toi bien dorénavant d'être assez hardi pour passer davantage mes commandemens. Sire, dit Huon, je vous remercie du pardon que vous m'avez fait. Huon, je sais véritablement que tu auras beaucoup à souffrir, car il faudra passer par une ville appellée Tourmont, en laquelle est un Tyran nommé Macaire, & son oncle est frère de ton père le Duc Sevin, du tems qu'il étoit en France, il avoit formé le

dessein d'étrangler le Roi Charlemagne, mais son intention fut sue, & il eût été pendu, si ce n'eût été pour l'amour de ton père, le Roi l'envoya au Saint Sépulcre, pour y faire pénitence du mal qu'il avoit fait; il renia depuis notre Seigneur, & prit la loi des Payens à laquelle il s'est si fort attaché, que quand il entend quelqu'un qui parle de Jésus-Christ, il le fait mourir incontinent, & ne tient jamais les promesses qu'il donne. Aye de lui une grande méfiance, car certainement il te fera mourir s'il est en son pouvoir, tu ne pourras pas lui échapper, si tu prends ton chemin par la ville où il demeure, ainsi je te conseille de n'y pas passer, & de prendre par un autre chemin si tu veux être sage. Sire, dit Huon, je vous remercie de votre attachement & de vos bons avis, mais quoiqu'il m'en puisse arriver, j'irai vers mon oncle, & s'il est tel que vous me l'avez dit, soyez certain que je le ferai mourir de mort violente, si je puis me souvenir, je sonnerai de mon cor, car je suis persuadé que vous me viendrez secourir. Oberon lui répondit, sois certain de cela, mais je te défends une chose expressément, c'est que tu ne sois jamais assez hardi pour sonner le cor que je t'ai donné, à moins que tu ne reçoive la première blessure, car si autrement tu passois ou faisois le contraire de mes commandemens, je te ferai tant de martyre que ton corps ne le pourra supporter. Sire, répondit Huon, soyez persuadé que je ne voudrois jamais passer vos commandemens pour toutes choses au monde. Lors Huon prit congé du Roi Oberon qui fut bien fâché de le voir partir. Sire, dit Huon, je suis surpris de vous voir verser des larmes.

Je vous prie de vouloir bien me dire quel est le sujet de vos pleurs. Oberon lui répondit; c'est le grand amour que j'ai pour toi qui me donne tant de chagrin, car je prévois que tu endureras tant de peines, de maux & de tourmens, qu'il n'y a personne qui puisse dire ni raconter ce qui t'arrivera. Sire, dit Huon vous me dites des choses qui ne me serviront de rien, certes, dit Oberon, tu en aura encore plus que je ne t'ai dit, le tout par ta faute.

Comment Huon de Bordeaux arriva à Tourmont, & trouva un Seigent à la porte, qui le mena loger à l'Hôtel du Prévôt de la ville.

APrès qu'Oberon eût parlé & dit à Huon ce qu'il avoit à lui dire, il partit d'un côté & Huon de l'autre; lui & ses gens montèrent sur leurs chevaux, & marchèrent à si grandes journées, qu'ils arrivèrent enfin dans la ville de Tourmont. Gérasme qui autrefois avoit été envoyé à Tourmont, dit à Huon: Sire, nous sommes bien mal arrivés, car nous sommes près de Tourmont. Nous sommes en danger d'avoir beaucoup à souffrir: ne vous étonnez de rien, lui répondit Huon, car à la volonté de Dieu, nous lui échapperons, car personne ne peut nuir à celui à qui Dieu tend une main secourable; ils entrèrent ensuite dans la ville; & comme ils passoient sous la porte, ils rencontrèrent un Sergent qui portoit un arc à la main, avec lequel il venoit de s'amuser à la campagne. Huon qui marchoit devant, le salua au nom de Dieu & de la Vierge Marie sa mére, & lui dit: Ami, comment nommez-vous cette ville; alors le Sergent s'arrêta tout court & parut fort surpris de les entendre parler de Dieu. Il leur dit ensuite: Seigneurs, que le Dieu de la part de qui vous m'avez salué, vous veuille préserver de malheur, je vous prie, si vous

aimez la vie, de parler si bas, que l'on ne puisse pas vous entendre, car si le Seigneur de cette ville le savoit, & qu'il fût averti que vous êtes Chrétiens, il vous feroit périr dans de cruels tourmens. Vous pouvez bien avoir confiance en moi, car je suis Chrétien, & je n'ose me montrer par la peur que j'ai du Duc. Ami, lui dit Huon, je vous prie que vous me vouliez dire qui est le Prince de cette ville, & comment il s'appelle. Sire, lui répondit le Sergent, c'est un traître abominable qui dans le tems qu'il étoit Chrétien, avoit nom Macaire, lequel a renoncé à Dieu, & est si fier & outrageux, qu'il n'est aujourd'hui personne qu'il déteste plus que ceux qui croyent en Jésus-Christ. Mais, Sire, je vous prie de me dire où vous voulez aller. Huon lui répondit qu'il vouloit aller vers la mer rouge, de là en Babilonne; je voudrois bien séjourner en cette ville, car mes gens & moi sommes fort fatigués. Sire, dit le Sergent, si vous voulez me croire, vous n'entrerez jamais dans cette ville, car si le Duc apprenoit que vous y fussiez logé, il n'y a personne qui fût assez puissant pour vous garantir de mort. Sire, si c'est votre plaisir, il y a un chemin qui peut vous empêcher de passer par la ville. Sire, dit Gérasme, écoutez les bons avis que cet homme vous donne; Huon lui répondit: non, je ne les suivrai pas, il est déjà tard, car le soleil commence à baisser, ainsi, je me logerai cette nuit dans la ville, quoiqu'il m'en puisse arriver, car on ne doit pas éviter un bon endroit. Sire, dit le Sergent, puisque votre volonté est telle, pour l'amour que je dois à Dieu, je vous menerai à l'Hôtel d'un bon prud-homme qui croit en Dieu, lequel on appelle Gondre; il est Prévôt de cette ville, & bien aimé du Duc. Ami, dit Huon, que Dieu vous récompense; alors le Sergent marcha devant eux: & ils marchèrent par la ville, jusqu'à ce qu'ils fussent enfin arrivés à l'Hôtel du Prévôt, lequel ils trouvèrent sur sa porte. Huon qui savoit bien s'exprimer, le salua au nom de Dieu & de la Vierge Marie. Alors le Prévôt se leva & regarda Huon avec un air d'étonnement, pensant en lui-même, qui pouvoient être ceux qui l'avoient salué au nom de Dieu, & leur dit: Seigneurs, soyez les bien venus, mais pour Dieu, je vous prie de parler bas, de peur d'être entendus, car si le Duc de cette ville le savoit, vous seriez perdus à jamais; mais si en mon Hôtel vous voulez demeurer, pour l'honneur de celui par qui vous m'avez salué, tous les biens de mon Hôtel, autant qu'il y en a, seront les vôtres, & vous en disposerez comme bon vous semblera, car tout est à votre service. Sire, sachez que dans mon Hôtel, j'ai tant de biens grace à Dieu, que si vous étiez deux ans ici, il ne seroit pas besoin que vous en allassiez acheter ailleurs. Sire, dit Huon, je vous remercie de la belle offre que vous me faites. Huon & ses gens descendirent de cheval, & il se trouva aussitôt des serviteurs qui prirent & menèrent loger leurs chevaux. L'Hôte mena ensuite Huon, Garin & les autres dans sa chambre, pour qu'ils changeassent d'habillemens, puis ils vinrent dans la salle où ils trouvèrent les tables mises & apprêtées; alors ils s'assirent tous & furent très-richement servis de toutes les sortes de mets que l'on avoit pu trouver ce jour-là. Lorsqu'ils furent suffisamment rassasiés, ils se levèrent de table, & Huon appella Gérasme & lui dit de se hâter d'aller par la ville, pour trouver un Héraut qui criât de carrefour en carrefour, que tous ceux qui voudroient venir souper à l'Hôtel du Prévôt Gondre, tant nobles, que non nobles, hommes, femmes,

enfans, riches ou pauvres, & avec ce, qu'il leur soit dit qu'ils pouvoient venir, & qu'ils ne payeroient rien, qu'ils auroient à boire & à manger de toutes sortes de viandes & de vins qu'ils pourroient desirer. Il recommanda à Gérasme d'acheter des vivres autant qu'il en pourroit trouver dans la ville. Sire, dit Gérasme, vos ordres vont être exécutés ; l'Hôte dit à Huon : vous savez bien que tout ce qu'il y a dans mon Hôtel est à votre disposition, ainsi il est inutile que vous en alliez chercher ailleurs, je vous prie de vouloir profiter des offres que je vous fais de bon cœur. Sire, dit Huon, je vous en remercie, nous avons assez d'argent pour fournir à tout ce que nous voulons acheter, & de plus, j'ai un hanap d'une excellente vertu, car si tous ceux qui sont en cette ville, étoient ici, ils pourroient contenter leur soif. Quand l'Hôte entendit Huon, il sourit, croyant que c'étoit par badinage. Alors Huon tira son cor comme un mal avisé, il le donna ensuite à garder à son hôte, en lui disant, le cor que je vous donne à garder est rare, ainsi je vous prie de me le rendre quand je vous le demanderai. Sire, dit l'hôte, je vous le garderai, & vous le rendrai quand vous le demanderez. Alors il prit le cor & le mit en son écrin, mais depuis, il eut tout sujet de s'en repentir, comme vous pouvez l'entendre.

Comme Huon donna à souper aux pauvres de la ville, comme le Duc de Tourmont etoit oncle de Huon, qui l'emmena dans son château.

GErasme aussitôt qu'il eût le commandement de Huon, d'aller par la ville, il monta à cheval, & trouva un garçon par lequel il fit crier ce que Huon lui avoit ordonné. Quand le cri fut fait, il ne demeura pautonnière ni tribot, romèlen jong sûr, ni vieux ménetrier qui ne se trouvassent en foule à l'Hôtel du Prévôt, & ils le disoient à tous ceux qu'ils rencontroient dans leur chemin Il y en vint ainsi plus de quatre cent qui se trouvèrent au souper de Huon, & il ne resta point de pain chez les boulangers, ni de viande à l'étal des bouchers, car tout fut acheté & emporté à l'Hôtel de Huon. Le souper fut bientôt préparé, & ils se mirent tous à table, Huon les servoit, tenant son hanap à la main, duquel il versoit de table en table, dans les pots qui y étoient, & le hanap demeuroit toujours plein ; quand la tête des convives commença à s'échauffer par l'abondante boisson & nourriture qu'ils avoient pris, les uns commencèrent à chanter, les autres dormoient sur la table, & d'autres se battoient à coup de poing, de sorte que c'étoit merveille, de les entendre mener une telle vie. Huon étoit bien joyeux de les entendre. Pendant que toutes ces réjouissances se faisoient, le Maître d'Hôtel du Duc étoit allé dans la ville, pensant qu'il trouveroit des vivres pour ledit Duc, mais quand il fut arrivé, il ne trouva ni pain ni viande, pas même d'autres vivres, dont il fut très courroucé ; il s'informa d'où cela provenoit, & à quel sujet on ne pouvoit trouver à cette heure des vivres comme on avoit coutume. Sire, lui dit le boucher, il y a dans l'Hôtel du Prévôt Gondre, un homme qui a fait crier par la ville, que tous truans, ribauts, & lourdiers, vinssent souper à son Hôtel, en conséquence, il a fait acheter tout ce qu'il a pu trouver dans la ville. Le Payen fort irrité de cela, sortit précipitamment, de son palais ; & fut à celui du Duc ; il lui dit que l'on n'avoit rien trouvé dans la ville en fait de vivres, à cause qu'il y avoit un Vassal qui étoit chez

le Prévôt, & qui avoit fait acheter tout ce qu'il y avoit pour donner à souper à tous les truans, ribauts, estrumules qu'il a pu trouver dans la ville, & ils sont logés dans l'Hôtel du Prévôt. Quand le Duc l'entendit, il en fut bien fâché & jura par Mahomet qu'il les iroit voir, il commanda que l'on se tînt prêts & armés pour l'accompagner. Il sarma lui-même, & prit son épée; comme ils étoient prêts à partir du palais, il vint un traître qui étoit sorti de l'Hôtel du Prévôt, où il avoit soupé avec les autres, & dit au Duc: Sire, apprenez que dans l'Hôtel de votre Prévôt, il y a un Chevalier qui donne à souper à tous les gens qu'il a pu voir & rencontrer en certe ville, & il n'y a truant ni paillard, ni autres qui eût desiré avoir à souper, qui n'y soit accouru; apprenez aussi que ledit Vassal dont je vous parle, a avec lui un hanap qui vaut mieux que toute cette ville, car si tous ceux qui sont en Orient étoient venus, & qu'ils eussent bien soif, ils pourroient tous se désaltérer, quand il y auroit même ceux d'Occident. Quand le Duc entendit le Payen, il se donna grande merveille & dit qu'un tel hanap lui seroit bien utile, & il jura par Mahomet, qu'il l'auroit de façon ou d'autre. Or partons d'ici, car j'ai une grande envie d'avoir le hanap, ainsi que les chevaux & les bagues des Chevaliers, car je ne leur demanderois pas des choses dont ils pourroient avoir besoin. Alors il partit & emmena avec lui trente Chevaliers, & ne s'arrêtèrent point qu'ils ne fussent arrivés à l'Hôtel de Gondre, où il trouva le pont ouvert; ils entrèrent aussitôt dans l'Hôtel. Dès que le Prévôt les eût apperçu, il vint auprès de Huon & lui dit: Ha! Sire, nous avons bien mal fait, et voici le Duc qui vient ici très-courroucé, si Dieu n'a pitié de vous, je ne vois point que vous puissiez échapper à la mort. Sire, dit Huon, ne vous ébaissez pas, car je parlerai si bien, qu'il sera content de moi. Alors Huon vint au-devant du Duc & lui dit: Sire, soyez le bien venu; Vassal, dit le Duc, prenez garde de m'approcher, car aucun Chrétien ne peut rester dans la ville sans ma permission. Je veux que vous sachiez que je vous ferai trancher la tête à tous, & il ne vous restera pas ni cheval, ni bagues que vous avez apporté ici. Sire, dit Huon, quand vous nous auriez tous mis à mort, vous n'y gagneriez rien, vous avez grand tort de vouloir faire cela; Vassal, dit le Duc, je vous dirai pourquoi je vous faire cela. Sachez que je le fais, parce que vous êtes Chrétiens, & à cause de cela, vous serez le premier à qui je ferai trancher la tête.

Or, dis-moi, quel est le motif qui t'a engagé à rassembler tant de gens à souper. Sire, dit Huon, je l'ai fait parce que j'ai espérance que tous ces pauvres gens qui sont ici, prieront Dieu pour moi, afin que je puisse retourner en santé. Sire, c'est la seule cause pour laquelle je les ai fait venir souper avec moi, Vassal, lui dit le Duc, vous dites une grande sotise, car vous ne verrez d'autre jour que celui-ci, car je vous ferai à tous trancher les membres. Sire, dit Huon, ne pensez point à cela, mais, vous & vos gens, asseyez-vous ici, buvez & mangez à votre plaisir des nourritures qui sont ici, & je vous servirai du mieux qu'il me sera possible, puis si j'ai tort, vous ferez selon que vous le jugerez à propos, mais, si vous me faites du mal, il vous en coûtera plus cher que vous ne pensez; je pense que vous ne devez pas me vouloir du mal, puisque vous avez été autrefois Chrétien; le Duc répondit à Huon qu'il avoit bien dit, & que lui

& ses gens acceptoient le souper qui leur étoit offert, car aussi bien il n'y auroit rien de prêt pour souper à son Hôtel. Alors le Duc commanda à tous ses gens de se désarmer, ce qu'ils firent, & se mirent ensuite à table. Le Duc s'assit ainsi que ceux qui étoient avec lui. Gérasme & Huon les servirent bien richement à ce souper. Alors Huon prit son hanap & vint vers le Duc & lui dit : Sire, voyez-vous que ce hanap est vuide maintenant : oui, dit le Duc, je vois bien qu'il n'y a rien dedans. Huon fit alors le signe de la croix dessus le hanap qui fut aussi-tôt rempli de bon vin, puis le donna au Duc qui s'en étonna fort. Quand il eut pris le hanap, il se trouva aussi-tôt vuide, & il n'y resta pas une goute de vin. Vassal, dit le Duc, vous m'avez enchanté. Sire, répondit Huon, je ne suis pas un enchanteur, mais ce sont vos péchés & votre méchanceté qui en sont cause. Laissez ce hanap, car vous n'êtes pas digne de le tenir, car il vous en arriveroit du malheur. Vassal, dit le Duc, comment êtes-vous assez hardi de de me parler de cette maniere. Je vous regarde maintenant pour un fou. Apprenez que j'ai le pouvoir de vous détruire, & qu'il n'y a personne qui puisse s'y opposer. Dites moi, je vous prie, où êtes-vous né, où allez-vous, & de quelle famille êtes-vous ? Sire, dit Huon, pour telle chose qui puisse m'en arriver, je ne vous cacherai ni mon nom ni ma naissance. Sire, sachez que je suis natif de Bordeaux sur la Garonne, & suis fils du Duc Sévin qui est mort il y a environ sept ans. Le Duc entendant alors que Huon étoit son neveu, s'écria : Ha ! le fils de mon frère, mon très-cher neveu, pourquoi avez-vous choisi un autre Hôtel que le mien, où voulez-vous aller, craignez-vous d'être mal ici ? Alors Huon raconta au Duc son oncle toutes ses aventures, sans en oublier la moindre circonstance ; je vais en Babylone faire un message de la part du Roi Charlemagne, parce que je lui ai occis son fils, auprès de l'Amiral Gaudisse ; il lui raconta ensuite comment le Roi lui avoit ôté sa terre & ne la lui rendroit qu'après qu'il auroit accompli son message vers l'Amiral Gaudisse. Beau neveu, dit le Duc, je suis aussi sans cause chassé & banni du Royaume de France ; depuis ce tems, je partis, & reniai la Loi de Jésus-Christ, ensuite, je me suis marié avec une très-riche Dame de qui je tiens plusieurs terres en gouvernement, & dont je suis Seigneur. Ainsi, mon cher neveu, je veux que vous veniez aujourd'hui loger dans mon Hôtel. Demain matin, je vous donnerai quelques uns de mes Barons pour vous conduire & garder, jusqu'à ce que vous soyez vers l'Amiral Gaudisse. Sire, dit Huon, je vous remercie ; puisqu'il vous vient à plaisir, j'irai dans votre Palais. Sire, dit Gérasme, si vous y allez, vous pourrez bien vous en repentir, cela pourroit bien être, lui dit Gondre, le Prévôt ; alors Huon commanda à ses gens de trousser les bagages, & d'amener les chevaux au Palais ; il n'oublia pas le bon hanap, mais le cor d'ivoire demeura à l'Hôtel du Prévôt. Huon s'en alla avec son oncle au Château où il coucha cette nuit. Quand ce vint au lendemain matin, Huon se leva & vint avec ses gens pour saluer le Duc son oncle, & prendre congé de lui. Beau neveu, lui dit le Duc, je vous prie de vouloir bien attendre que j'aye mandé mes Barons, par lesquels je vous ferai conduire. Sire, dit Huon, puisque cela vous fait plaisir j'attendrai volontiers, & quand ce vint à l'heure du dîner, que les tables furent mises, ils se placèrent tous, & furenn très-richement & très-abondamment servis.

Comme

Comme le Duc vouloit faire tuer Huon son neveu qui étoit à table avec lui.

LE traître & déloyal Duc voyant son neveu à table, appella un sien chevalier, lequel étoit natif de France & avoit nom Geoffroi qu'il ammena de France avec lui, & lui avoit fait renoncer à la foi de Jésus-Christ; il l'appella en secret & lui dit : Sire Geoffroi, allez & me faites venir cent payens dans ce Palais, vous ferez ensuite mourir mon neveu & tous ceux qui sont venu avec lui, car s'il en échappe un seul vous perdrez mon amitié à jamais. Sire, dit Geoffroi, votre commandement sera accompli. Alors Geoffroi partit & vint dans une chambre dans laquelle il y avoit vingt hauberts pendus, puis quand il fut là, il dit : vrai Dieu! plus on fait de mal & plus on a de compte à rendre à Dieu. Ce traître-ci veut faire tuer le fils de son frère qui me fit beaucoup de politesses quand je fus en France, car j'aurois été tué si le Duc Sevin ne m'eût porté secours, ainsi il est juste que je rende service à ceux qui sont ici; que je sois maudit de Dieu, si je leur fais jamais aucun mal, mais je le ferai payer cher au méchant Duc. Il est vrai qu'en ce tems il y avoit dans la prison du Château cent quarante Français que le Duc avoit pris sur mer, il les tenoit en prison pour les faire mourir : mais Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui ont recours à lui, leur rendit de grands services en cette occasion. Geoffroi vint en la prison & dit aux prisonniers qui étoient enfermés : Seigneurs, si vous voulez avoir votre vie sauve, sortez incontinent & venez avec moi. Alors les prisonniers sortirent de la prison & vinrent avec Geoffroi, qui les amena tous dans la chambre dans laquelle étoient suspendus les hauberts, il les fit tous armer & leur dit : Seigneurs, si vous avez bonne volonté de sortir de cet endroit, il est tems que vous fassiez voir votre courage. Sire, lui dirent-ils, jusqu'à la mort nous suivrons votre commandement pour sortir d'esclavage & être en liberté, & quand Geoffroi les entendit, il fut très-joyeux, & leur dit : Seigneurs, sachez qu'en ce Palais étoit assi au dîner le fils du Duc Sevin & qui est neveu du Duc notre maître lequel m'avois commandé de lui amener cent quarante payens pour faire mourir son neveu, mais la chose ira autrement, car si vous voulez être delivrés & vengés des maux qu'il vous a fait souffrir, c'est que lui & tous ses payens qui sont là-dedans, seront mis à mort sans en rien épargner. Alors ils s'armèrent tous de hauberts & de heaumes & se mirent chacun l'épée au côté, & s'en vinrent après Geoffroi au Palais dans lequel ils entrèrent. Alors Huon appella son oncle & lui dit : Sire, ces gens armés qui entrent ici sont-ils ceux que vous avez mandé pour me conduire? Huon lui dit le Duc, il faut que vous pensiez à mourir, car jamais vous ne verrez luire un plus beau jour que celui-ci. le Duc croyant que les gens armés qui étoient devant le Palais, étoient ceux qu'il avoit commandé à Geoffroi d'amener, il leur dit à haute voix : Barons, prenez garde qu'il n'échappe aucun Chrétien.

Comme par l'aide d'un Chevalier & des prisonniers qui étoient là, Huon fut secouru & tua tous les payens; fuite du Duc & siége du Château.

QUand Huon entendit & vit la noire méchanceté du Duc son oncle, & la trahison dont il étoit capable, il en resta bien étonné, il se leva alors avec empor-

tement & mit le heaume sur sa tête, il s'arma ensuite de son épée & prit son écu. Geoffroi vint alors transporté de joie, & leur dit : Nobles Français ayez bien attention qu'aucun payen ne reste en vie, il les faut faire périr sans en excepter un seul. Alors dans le même moment ils tirèrent tous leurs épées & commencèrent à frapper à droite & à gauche, mirent les payens dans un état si sanglant, qu'ils faisoient horreur, ils furent en peu de tems les uns mis en pièces & d'autres à mort. Quand le Duc vit que l'on détruisoit les payens il commença à craindre pour sa vie, car il se sauva incontinent dans une chambre voisine, mais Huon qui savoit déjà bien que c'étoit des Français que lui venoit un secours aussi prompt, se mit à poursuivre le Duc l'épée à la main encore teinte du sang des payens qu'il avoit mis à mort ; mais le traître Duc voyant que son neveu venoit après, courut à une fenêtre qui donnoit sur le Jardin, où il vint & par laquelle il sauta dans les fossés, dont Huon fut bien fâché de ce qu'il lui étoit échappé de cette manière, & Geoffroi & les autres Français qui avoient tués les Sarasins, allerent fermer & lever les ponts & planches du Palais, pour ne pas être surpris, puis ils vinrent dans la Salle où tous ensemble se reconnurent, dont ils furent tous bien contens ; mais si Dieu ne les eut secourus, leur joie eut été bientôt changée en de grandes douleurs, car le Duc qui s'étoit échappé, vint dans la Ville fit publier par tout, que tout ceux qui pourroient porter les armes, vinssent avec lui, ce qui fut exécuté aussitôt, car il n'y demeura aucun homme qui ne fût en état de rendre service, & ils vinrent tout devant le Palais avec le Duc : ils se trouvèrent plus de dix mille qui jurèrent tous la mort des Chrétiens qui étoient dans le Palais. Le Duc transporté de joie de se voir secouru par tant de gens, commanda aussitôt que l'on dressa des machines & des échelles contre les murailles, & fit élever les piques en haut, & à grands coups de béliers fit abattre une grosse tour qui étoit travaillée à cornes : nos gens qui étoient dans la tour se défendoient très courageusement. Mais leur défense eut été de bien peu de valeur, si notre Seigneur Jésus-Christ ne leur portent secour. Quand Huon connut le danger oú ils étoient, il commença à être bien triste & à dire : Grand Dieu ! que je souffre d'être ici enfermé, car si mon oncle vient à se rendre maître de nous, nous ne pouvons espérer de revoir jamais la lumière. Alors Gerasme s'écria & dit : Sire Huon, pour l'amour de Dieu notre Seigneur, sonnez votre cor, Gerasme lui dit Huon, il ne m'est pas possible de le faire, car j'ai donné mon cor en garde au bon Prevôt Gondre. Ha ! Huon, dit Gerasme, nous sommes bien malheureux, car par ta folie & ton faux raisonnement, nous sommes à la veille d'être détruits. Comme ils parloient ensemble, Gondre le Prévôt vint auprès du Duc & lui dit : Sire, je suis bien surpris de ce que vous voulez détruire votre Palais, vous faites certainement une grande folie, je voudrois bien vous prier de faire cesser l'assaut & de faire la paix avec votre neveu, & de le laisser partir sans lui faire aucun mal ni même à ceux qui sont venus dans sa compagnie. Prévôt, lui répondit le Duc, je vous prie de vouloir aller jusqu'à l'endroit où ils sont, je ferai tout ce que vous me conseillerez de faire. Mais il dit tout bas & de manière à ne povoir être entendu, certes ; si je les puis tous tenir je les ferai mourir dans des tourmens affreux. Alors

le Prévôt vint auprès du Palais & sécria très-haut à Huon : Sire au nom de Dieu, daignez me répondre : Huon qui à cette heure étoit appuyé sur un des crenaux du Palais, demanda : Qui est celui qui est là-bas qui me veut parler. Sire, je suis votre haute le Prévot ; Hôte, ce it Huon, qu'elle chose me voulez-vous di e ? Sire, si vous voulez sauver la vie à vous & à ceux qui sont avec vous, je vous prie de ne pas sortir du Palais où vous êtes, sous telle promesse que vous fasse le Duc votre oncle, n'ayez aucune confiance en ses paroles, car il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'il pourra vous dire. Sire, lui dit Huon je vous remercie de votre bon avertissement, mais je vous prie au nom de l'amitié que vous me témoignez, & puisque vous desirez me sauver la vie, de vouloir bien me rendre le cor d'ivoire que je vous avois donné en garde, car sans cela je ne puis échapper à la mort. Sire, dit le Prévôt, il n'est pas loin de moi, alors il le tira de sa gibecière dans laquelle il étoit le donna à Huon de Bordeaux qui regardoit du côté du Jardin.

Comme le Roi Oberon vint secourir Huon & tua tous les Payens à l'exception de ceux qui reçurent le Saint Baptême, & comment Huon mit à mort le Duc son oncle.

QUand Huon vit que son cor divoire lui étoit rendu il en sentit une joie inconcevable, ce qui n'est pas surprenant puisque la sûreté de sa vie en dépendoit. Il le prit alors & le mit à sa bouche pour le sonner, mais Gerasme lui dit : Ah ! Sire, ne soyez jamais si imprudent de dire ni de découvrir vos secrets, car si le Prévôt eut été notre ennemi il auroit pu le rapporter au Duc son Seigneur, & nous eussions peut-être été tous mis à mort, qu'il ne vous arrive jamais de découvrir vos secrets, je vous prie encore de ne pas sonner si vîte votre cor, puisque vous ne vous sentez point encore blessé. Ressouvenez-vous du commendement qu'Oberon vous a fait avant de nous quitter, Huon lui répondit : voulez-vous donc que j'attende que je sois mis à mort, certes, je vais sonner sans attendre d'avantage. il prit alors son cor, le mit à sa bouche & le fit retentir d'une force extraordinaire, de manière que ceux qui étoient dans le Palais, commencèrent à chanter & danser. Le Roi Oberon qui étoit alors dans la Ville de Montmur, s'écria & dit : j'ai entendu sonner le cor de mon ami Huon, le Chevalier le plus vaillant dont jamais j'aie entendu parler ; je connois par le son du cor. qu'il a bien besoin de mon secours, ainsi, je me souhaite au lieu où le cor a été sonné, accompagné de cent mille hommes des mieux armés que l'on puisse voir ; il n'eut pas plutôt souhaité qu'il fut aussitôt arrivé dans la Ville de Tourmont, en laquelle ils commencèrent à tailler en pièces tous les payens qu'ils trouvèrent, ils firent un si grand carnage que les ruisseaux qui couloient par la Ville, étoient entiérement teints de sang. Le Roi Oberon fit publier par toute la Ville qu'on laissat la vie sauve a tous ceux qui voudroient recevoir le Saint Baptême, il s'y en trouva plusieurs qui se rendirent Chrétiens, le Roi Obero monta ensuite au Palais, & quand Huon l'apperçut, il vint au-devant de lui pour le remercier du gra d secours qu'il lui avoit donné dans un besoin si urgent ; ami, lui dit Oberon, tant que vous voudrez croire & observer mes commandemens, je vous secourerai dans toutes vos affaires ainsi que ceux qui avec

moi sont venus pour vous défendre. On se saisit ensuite du Duc, on le conduisit au Palais, & on le présenta devant Huon, qui fut bien réjoui de voir son oncle qui étoit pris, le Duc lui dit : cher neveu, ayez pitié de moi. Ah ! traître, jamais de ta vie tu ne m'appartiendras en aucune chose car tu ne sortiras pas d'ici. Il prit alors son épée dont il trancha la tête au Duc, il fit ensuite prendre le corps qui fut attaché aux crenaux de la Ville, afin que l'on eût mémoire de sa mauvaise vie & pour servir d'exemple aux autres ; ce fut ainsi que le pays fut délivré du plus abominable des hommes.

Comme le Roi Oberon défendit à Huon d'aller à la Cour du Géant, ce que Huon ne voulut pas lui promettre, & y alla, dont il fut en grand risque de périr. Comme la Demoiselle qui étoit à la Cour du Géant se trouva être la cousine de Huon de Bordeaux.

QUand Oberon eut secouru Huon, il appella Huon & lui dit : Mon cher ami, je prend congé de toi & de toute ta compagnie, car je ne te verrai jamais de mes jours & tu auras à supporter tant de misère, de maux & de tourmens par ta faute, qu'il n'est homme vivant qui puisse raconter tout ce que tu auras à souffrir. quand Huon entendit ces paroles, il lui dit d'un air effrayé :

Sire, je pense que vous avez un grand tort, car je veux vous obéir de tout mon pouvoir & suivre en tout vos commandemens. Ami, lui dit Oberon, puisque tu veux les suivre, gardes-en bien en ta mémoire ce que tu viens de me compter. Je te défends sur peine de perdre la vie & mon amitié, d'être assez hardi d'aller par un cheimn qui conduit à une grande tour qui est bâtie sur la mer. Ce fut Jules César qui la fit bâtir, il m'y fit nourrir un long espace de temps, jamais tu n'as vu de plus belles tours ni entendu parler de choses si merveilleuses. Cette tour est garni de fenêtres & tendus en dedans de très-riches tapisseries, à l'entrée de la porte il y a deux hommes de cuivre, tenant en leur mains un grand fleau de fer dont ils battent sans cesse nuit & jour d'un tel accord que quand l'un bat à terre, l'autre bat en haut, ils font cela si légèrement & si vîte, qu'à peine une allouette pourroit-elle y passer sans être tuée, & tout cela est fait par enchantement. Il y a dedans cette tour un Géant d'une grandeur prodigieuse on le nomme Angoulafre, il m'a usurpé cette tour, il m'a pris aussi un haubert blanc qui étoit fin & léger & doné d'une telle vertu que l'ayant endossé, un homme ne peut jamais être ni blessé ni enfoncer dans les eaux, & il n'y a aucun feu si ardent qu'il puisse être, qui puisse lui nuire. Ainsi mon ami Huon, je te défends d'y aller, sans quoi tu attireras ma colère, car jamais tu ne pourras résister à ce Géant. Sire, dit Huon, sachez qu'à l'heur de mon départ de France, je me décidai que quelqu'avanture que je pusse avoir tant dangereuse fut-elle, je ne l'éviterois pas. Apprenez que j'aimerois mieux mourir que de ne pas combattre le grand Géant. il n'y a personne qui soit en état de m'empêcher de faire ce voyage, ainsi je vous avertis qu'avant mon retour, j'aurai le bon haubert, car il pourra bien me servir dans quelques tems, ainsi il ne faut pas que je le laisse ; au surplus, je pense que si j'ai besoin de votre secours, vous voudrez bien me secouir. Oberon lui répondit : je te jure que si tu me trompes au son du cor, tu n'auras jamais de secours de ma part. Vous ferez à votre

plaisir & j'en ferai au mien. Oberon partit alors sans rien dire, & Huon demeura dans la Ville qu'il abandonna à Oberon, ainsi que la Prévôté à son Hôte & toutes les terres qui appartenoient à son oncle. Il s'apprêta à partir & prit or & argent à foison, il fit ensuite ses adieux à son Hote, à Geoffroi & à tous ceux qui demeurèrent là; il se mit en chemin accompagné de ses gens, ils marchèrent tant de nuit & de jour, sans trouver quelque aventure qui fut digne de mémoire, qu'ils arrivèrent au bord de la mer, à une lieue de la Tour où etoit le Géant. quand Huon apperçut cette tour, il appella ses gens & leur dit: Seigueurs je vois la tour dans laquelle Oberon m'a défendu d'entrer, mais si notre Seigneur me veut aider, je verrai ce qu'il y a dedans avant la uuit, quoiqu'il m'en puisse arriver. Gerasme regarda la tour & commença à pleurer, disant à Huon que c'etoit folie de suivre le conseil d'un enfant. Sire, prenez garde d'en freindre les ordres d'Oberon, car il pourroit vous en arriver du malheur, Sire, Gerasme, lui dit le noble Huon, quand tous les hommes qui existent me le défendroient, encore n'en ferois-je rien, car vous savez bien que ce n'étoit que pour chercher des aventures que je suis partis de France, ainsi il est inutile de m'emparler d'avantage, & avant qu'il soit nuit je veux combattre le géant, car s'il n'est plus dure que fer, je le tuerai ou il me tuera. Pour vous, Gerasme & ceux qui sont ici présens, demeurez en cette prairie où vous m'attendrez jusqu'à ce que je sois de retour. Sire, dit Gerasme en pleurant, je suis bien fâché que cela ne puisse être autrement; que Dieu veuille bien vous garder. Huon partit alors, laissant ses gens en pleurs après les avoir tous embrassés; il s'arma de pied en cap & n'oublia pas son beau cor d'ivoire & le bon hanap, il s'en fut tout seul & à pied, puis il vint à la porte du Château, sitôt qu'il y fut arrivé, il vit les deux hommes de cuivre qui sans cesse battoient de leurs fléaux; qu'il regarda avec attention, il vit bien qu'il étoit impossible d'y entrer sans l'aide de Dieu. Il se mit alors en prières, regardant de tous côté s'il pourroit entrer, il vit un bassin d'or attaché à un pillier de marbre, il tira alors son épée dont il frappa trois coups sur le bassin qui retentit d'une façon si éclatante qu'on pouvoit l'entendre dans tout le Château. Il y avoit dedans une demoiselle nommée Sebille, qui surprise d'entendre sonner le bassin, vint à une des fenêtre par laquelle elle vit Huon qui vouloit entrer, mais elle ne put point le connoître & s'en retournant elle disoit: Quel est ce Chevalier qui desir d'entrer: Si le Géant s'éveille, il l'aura bientôt mis à mort, car quand il y auroit six mille Chevaliers encore ne lui résisteroient-ils pas? j'ai un grand desir de savoir qui il est & d'où il peut être né, il me semble bien que c'est un Français, mais pour le mieux savoir, je vais retourner à la fenêtre pour voir si je le reconnoîtrai. elle vint alors à la fenêtre, considérant Huon qui attendoit à la porte, puis elle regarda son blason sur lequel il y avoit trois croix superbes elle connut alors par ce signe que le Chevalier étoit Français. Hélas! dit la Demoiselle, je suis perdue si le géant me trouve ici, elle s'en retourna précipitamment, & vint écouter à la porte de la chambre, pour savoir si le géant dormoit ou non.

Quand elle y fut parvenue, elle entendit qu'il dormoit, car il ronfloit extrêmement fort, La Demoiselle étant bien sûre qu'il dormoit, vint jusqu'à la porte qu'elle ouvrit dont & il sortit un vent

qui tout-à-coup fit cesser les deux hommes de cuivre, quand la Demoiselle eut ouvert le guichet, elle s'en retourna très vîte en sa chambre. Quand Huon vit le guichet ouvert, il entra dedans parce que les deux hommes ne battoient plus, il fit tous ses efforts pour trouver la personne qui lui avoit ouvert la porte, mais il fut bien surpris de ne trouver personne, car il y auroit tant de chambres qu'il ne savoit à laquelle aller pour trouver ce qu'il cherchoit, & il alloit dans le Palais cherchant d'un côté & d'un autre, il se trouva auprès d'un pilier où il vit quatorze hommes qui étoient morts. Quand Huon vit cela, il en fut éffrayé & recula de frayeur, partit de la Salle & vint vers la porte pensant la trouver ouverte; mais il s'étoit enfermé lui même & les deux hommes battoient comme au Paravant. Je vois bien, dit alors Huon que je ne puis échapper & il rentra au Château & se mit à écouter s'il ne pourroit rien entendre. Comme il parcouroit le Château, il entendit une demoiselle qui pleuroit, il vint du côté où elle étoit & la salua humblement en lui disant: Noble Demoiselle, je ne sais si vous entendez mon langage, je voudrois bien savoir pour quel sujet vous versez des larmes, Sire, dit la Demoiselle, je pleure parce que j'ai grand pitié de vous, car si le géant qui est ici s'éveille, il vous fera pendre soudain. Belle demoiselle, lui dit Huon, je vous prie de me dire qui vous êtes est d'où vous êtes née. Sire, je vous dirai que je suis fille d'Ovinemer, qui en son tems fut Comte de Saint Omer, je suis niéce du Duc Sevin; quand Huon entendit la Demoiselle, il la salua très-humblement & l'embrassa en lui disant: sachez que vous êtes ma proche parente, car je suis fils du Duc Sevin, mais je vous prie de me dire quelle aventure vous a conduit jusqu'ici. Mon cher Cousin, dit la demoiselle, il prit dévotion à mon Père de venir adorer le Saint Sépulchre, mon père m'aimoit tant qu'il voulut m'emmemener avec lui, il arriva qu'étant sur mer, assez près de la Ville d'Esclavonie en Surie, il s'éleva une grande tempête qui nous jetta sur ces côtes.

Le géant qui étoit au haut de sa tour nous voyant arriver à son port, descendit & mit à mort mon Père & tous ceux qui étoient avec lui, excepté moi qu'il amena ici où j'ai été l'espace de sept ans, sans avoir pu entendre une Messe, je vous prie encore une fois de me dire quelle aventure vous a amené en ce pays ma chère cousine, puisque vous voulez le savoir, je vais vous le raconter.

Il est véritable que le Roi Charlemagne m'envoye faire un message de bouche & de lettres auprès de l'Amiral Gaudisse qui est en Babilonne, & comme je passois par ici je regardai cette tour & demandai à un payen à qui elle appartenoit, il me répondit que dans la tour étoit un terrible géant qui tant fait de maux à ceux qui passent par ici, je me suis imaginé que je pourrois le combattre & en délivrer la contrée, j'ai laissé mes gens à Aval en ces prairies qui m'attendent. Mon cousin, dit la demoiselle, je suis surprise que vous soyez assez imprudent de vouloir entreprendre une pareille action, car quand vous seriez cinq cens hommes ensemble tous armés, vous ne pourriez lui faire de mal s'il étoit couvert de ses armes, il n'y a personne qui puisse long-tems tenir contre sa force, ainsi je vous conseille de vous en retourner avant qu'il s'éveille, si vous le voulez, je vous ouvrirai le guichet sans aucun danger.

Comment la demoiselle cousine de Huon monta à la chambre où le géant dormoit & fut l'éveiller, & du bon haubert que le géant donna à Huon qui le vêtit aussi-tôt.

QUand Huon eut entendu le discours que lui tenoit la demoiselle, il lui dit : ma cousine apprenez qu'avant que je sorte d'ici, je verrai quel homme il est, je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir manqué de courage, j'aimerois mieux mourir que d'éssuyer un seul reproche. Ah ! mon cousin, je vois bien que vous voulez votre perte & la mienne, mais puisque votre volonté est telle, je vous montrerai dans quelle chambre il dort, & quand vous l'aurez bien vu, vous vous retirerez sûrement. Vous irez dans une chambre que vous trouverez dans laquelle il y a du pain & du vin, & dans celle d'après vous trouverez des étoffes de soie & de très-riches joyaux, & dans la troisième chambre il y a quatre Dieux qui sont tous d'or fin & massif, & en la quatrième est le géant sur un lit très-riche. Ainsi si vous voulez me croire, vous lui couperez la tête pendant qu'il dort, car s'il s'éveille vous ne pourrez lui échapper. Ma cousine, dit le noble Huon de Bordeaux, à Dieu ne plaise que jamais l'on me reproche de l'avoir tué sans que je l'ai défié. Huon laissa sa cousine & marcha l'épée à la main, le heaume sur la tête, son écu au col. Il entra dans la première chambre, puis vint dans celle où étoit les quatre Dieux, quand il les eut bien considéré, il leur donna à chacun un grand coup d'épée, puis entra dans la chambre où dormoit le géant & le regarda bien attentivement, le lit sur lequel il dormoit étoit d'un prix inestimable, les couvertures & oreillers étoient d'une richesse & d'une beauté incomparables ainsi que les tapisseries dont la chambre étoit tendue.

Quand Huon eut tout considéré & principalement le géant qui avoit un corps monstrueux, mais jamais on en avoit vu de plus affreux, car il avoit une très-grosse tête, de grandes oreilles, le nez rafuselé, & les yeux enfoncés plus ardens qu'un charbon allumé & qui avoit dix-sept pieds de long. Ah ! Dieu, dit Huon, que Charlemagne n'est-il ici pour nous voir tous les deux ici, il feroit bientôt sa paix avec moi, Sainte Vierge Marie, je vous supplie très-humblement de vouloir bien prier votre cher fils de venir à mon secours, car sans lui je ne pourrai résister contre cet ennemi. Alors Huon s'avança fièrement en faisant le signe de la Croix, & pensant en lui-même comment & de quelle manière il s'y prendroit, car il faisoit r-flexion que s'il le tuoit pendant son sommeil, il auroit toujours devant les yeux le reproche d'avoir mis à mort un homme endormi, que Dieu me maudisse, disoit-il si je le touche avant de l'avoir défié. Alors il s'écria fort haut au géant & lui dit : Lève-toi où je te tranche la tête. Le géant s'éveilla au bruit que Huon venoit de faire & lança sur lui un regard terrible, puis il se leva si précipitamment qu'il manqua de rompre le lit superbe sur lequel il étoit couché, il dit ensuite à Huon : Vassal, celui qui t'a mis ici ne t'aimoit pas ni ne me connoissoit guerre. Quand Huon entendit que le géant parloit bon français il en fut bien surpris & lui dit : aprends que je suis venus pour te voir, peut-être pourrois-je avoir fait une folie. Le géant lui répondit ; tu ne dis que trop vrai, & si j'étois armé & habillé & qu'il yeut cens hommes armés & pareils à toi, je ne les craindrois pas, je les mettrois tous à mort, tu vois bien que je suis nud & sans

aucunes armes dont je puisse m'aider, je ne te redoute cependant pas.

Alors Huon pensa que ce ne seroit pas bien de l'attaquer auparavant qu'il ne fut armé, il lui dit: va chercher tes armes, ou je te mets à mort. Vassal, lui dit le géant, ce que tu m'as dit démontre que tu as du courage & de la valeur; alors il alla s'armer de pied en cap & prit une faux à la main; Huon attendoit le grand géant dans le Palais, il vint & s'écria d'une voix terrible: Huon, où es-tu? Je suis prêt à te détruire si tu ne te défends, je te prie de me dire qui tu es, afin que je puisse dire quand je t'aurai détruit, j'ai mis à mort un tel qui par son courage m'est venu assaillir dans mon Palais, tu as trop d'orgueil de ne m'avoir pas voulu toucher devant que je fusse armé qui que tu sois, tu es fils de quelque prud'homme, dis-moi je te prie, où tu veux aller & ce qui t'a engagé a venir ici? Je veux savoir la vérité, afin que je puisse me vanter d'avoir mis à mort un homme qui n'a pas voulu me toucher que je ne fusse armé. Payen lui dit Huon tu es bien fol de me tenir pour mort, mais puisque de moi tu veux savoir la vérité, saches que je suis un pauvre Chevalier à qui le Roi Charlemagne a ôté ses terres & la banni de son Royaume de France, il m'envoie faire un message auprès de l'Amiral Gaudisse, la vérité est que je m'appelle Huon, fils du Duc Sevin. tu sais maintenant toute la vérité, dis-moi de même qui tu es & de qui tu es né, afin que si je te mets à mort, je puisse me flatter à la Cour du Roi Charlemagne d'avoir détruit un géant effroyable. Alors le géant dit à Huon: Vassal, s'il arrive que tu réussisses, tu te pourras vanter d'avoir détruit le grand géant Angoulaffre qui a dix-sept frères, dont il est le plus petit, & avec ce, tu pourras dire que jusqu'au moindre arbre qui soit sur le bord de la mer rouge, il n'y a personne qui ne me soit tributaire. J'ai chassé l'Amiral Gaudisse où tu dois aller, je lui ôtai par ma puissance plusieurs de ses Villes, & il me doit l'ommage d'un anneau d'or par chaque année, pour racheter sa tête, j'ai ôté aussi au Roi Oberon cette puissante tour, depuis ce tems il n'a aucun pouvoir sur moi par ses enchantemens, je lui ai pris aussi un haubert nompareil, car il a une si grande vertu que tel homme qui le pourroit garder sur son corps, ne peut périr en aucune manière, car il faut que celui qui voudra l'endosser, soit exempt de péché mortel, & que la mère qui le porta n'ait vu personne que son mari, mais je pense qu'on trouveroit peu d'hommes qui pûssent s'en revêtir, il a encore la vertu de faire que celui qui le mettra, n'aura à craindre ni le feu, ni le faire, n'i l'eau, ni même les précipices, car je l'ai éprouvé plusieurs fois mais puisque tu montres de la valeur & que tu m'as laissé armer, je te permets de l'aissayer si tu le peux il ouvrit aussitôt un coffre & en tira le bon haubert, puis dit à Huon: Vassal voici le bon haubert que je te donne à essayer pour voir si tu le pourras mettre. Huon prit alors le haubert & se retirant, il quitta ses armes pour l'endosser, incontinent il mit son heaume sur sa tête, l'écu au col & l'épée à la main, puis remercia Dieu de la grace qui lui faisoit. Le géant s'écria alors & dit à Huon: par Mahomet, je ne croyois pas que tu fusses tel homme, car le haubert te sied très-bien, je t'ai rendu ce que je devois à ta valeur, mais il faut te désarmer & me rendre le haubert que je t'ai laissé essayer. Que Dieu puisse te confondre, car tu n'as pas besoin d'armes dont tu ne te pourras pas aider.

Apprends

Apprends que je ne te le rendrois pas pour quatorze des meilleures villes qui soient d'ici à Paris. Vassal, dit le géant, si tu me veux remettre mon haubert, je te laisserai la vie sauve & te donnerai mon bel anneau d'or que j'ai eu de l'Amiral Gaudisse; tu as bien du danger à encourir si tu veux accomplir ton message, car quand tu seras arrivé là-bas, & que tu seras arrivé à la porte du palais de l'Amiral Gaudisse, & que tu te diras messager du Roi Charlemagne, tu trouveras quatre portes & à chacune un portier; si l'on sait que tu es Français, à la première, tu auras le poing coupé, à la seconde on te coupera l'autre, & quand tu viendras à la troisiéme, tu perdras un pied, & quand ce sera à la quatrième, on te menera vers l'Amiral Gaudisse, & tu ne seras pas en état de lui échapper, il te fera trancher la tête; ainsi, si tu veux éviter ce malheur & t'en retourner en sûreté, rends-moi mon haubert, je te donnerai mon anneau d'or, en le montrant tu seras bien reçu & pourras aller sûrement par tout le palais, sans que personne te détourne, & quand tu aurois tué cinq cens hommes, il n'y auroit personne assez hardi pour te faire aucun mal, pourvu que tu ayes sur toi mon anneau, car quand j'ai besoin d'hommes ou d'argent, je n'ai que d'envoyer mon anneau, mais je te prie de me rendre mon haubert.

Comme Huon défit le grand Géant, & appella Gérasme & ses autres compagnons, & de la joie qu'ils eurent de la mort du Géant.

HUon après avoir entendu les paroles du géant, lui dit, traître, apprends que quand tous les prédicateurs qui sont dans l'univers me prêcheroient une année entière, & que tu me donnerois ton bien & ton anneau, encore ne te rendrois-je pas le bon haubert que j'ai endossé, que je ne t'aye premièrement mis à mort, je m'emparerai ensuite de ton anneau. Quand le géant eut entendu Huon, & qu'il vît qu'il ne pouvoit avoir son haubert, il entra dans une si grande fureur, que ses yeux ressembloient à deux volcans, tant ils étoient enflammés, & rappella Huon & lui demanda s'il étoit encore dans la même intention. Non, lui répondit Huon, si tu es grand & fort, défens-toi, je ne te redoute point, puisque j'ai endossé ton haubert, mais crains Dieu & sa puissance divine, & toi, défie-toi de moi, lui dit le géant, car quoique tu ayes le bon haubert, cela ne m'empêchera point de te détruire. Alors il s'approcha de Huon & leva sa faux, croyant le frapper, comme Huon étoit certainement leste, il évita le coup, & la faux vint tomber d'une force si grande, contre un pilier, qu'elle entrât de presque deux pieds. Huon profita de cette circonstance & s'avança l'épée à la main contre le géant dont la faux étoit tombée, il le frappa d'un coup si terrible, qu'il lui coupa les deux poignets qui tombèrent à terre ainsi que la faux. Le géant se sentant ainsi blessé, jetta un cri si affreux, que quand le palais seroit écroulé jusques dans ses fondemens, cela n'auroit pu produire un bruit plus considérable. La demoiselle appellée *Sebille*, qui pour lors étoit dans sa chambre, en fut épouvantée. Elle sortit précipitamment de sa chambre, ramassa un gros bâton qu'elle trouva & vint au palais où elle avoit entendu le bruit, elle rencontra le géant qui se sauvoit, & lui lançà le bâton dans les jambes avec une telle force qu'il tomba. Huon qui venoit après lui, le frappa de plusieurs coups d'épée, dont le géant jetta des cris horribles,

mais Huon qui ne desiroit que la mort du géant, lui donna un coup si rude qu'il lui coupa la tête; il essuya son épée & la remit dans le foureau; il voulut prendre la tête pour la mettre au haut de la tour, mais il n'eut pas la force de la lever de terre, tant elle etoit pesante, il s'en falloit de beaucoup qu'il pût remuer le corps, il se mit à rire & remercier Dieu du pouvoir qu'il lui avoit donné d'avoir vaincu un tel adversaire. Plût à Dieu que la tête & le corps fussent à Paris au palais du Roi de France, pour qu'il sût que c'est moi qui l'ai mis à mort.

Huon vint alors à une des fenêtres du palais, & regarda sur la poterne, il vit ses gens & leur cria le plus haut qu'il lui fut possible, Seigneurs, venez à moi en toute sûreté, car le palais est gagné, il est à nous, j'en ai tué le maître. Quand Gérasme, Garin & les autres eurent entendu Huon parler ainsi, ils en furent bien joyeux & en rendirent graces à Dieu; ils vinrent aussitôt vers la porte que la demoiselle Sebille vint leur ouvrir. Parquoi ils entrèrent & suivirent la demoiselle qui les mena au palais vers Huon; quand ils le virent ils commencèrent à pleurer de joie, ils l'embrassèrent & ne savoient quelle chère lui faire. Ils lui demandèrent s'il n'étoit pas blessé; il leur répondit qu'il n'avoit aucun mal. Il mena ensuite Gérasme & ses compagnons où le géant étoit étendu par terre. Quand ils le virent, ils furent surpris que Huon eut pu le détruire, car malgré qu'il fût mort, il leur faisoit frayeur à voir. Gérasme demanda ensuite à Huon qu'elle étoit cette demoiselle qu'il avoit vu là? alors Huon lui raconta mot pour mot comment elle s'étoit trouvée en cet endroit, ils l'embrassèrent tous, & lui firent beaucoup de politesses; il s se désarmèrent, préparèrent le souper, se mirent à table, burent & mangèrent à leur loisir; ils se divertirent beaucoup, mais leur joie ne fut pas de longue durée, comme on pourra le voir par la suite.

Comme Huon partit de la Cour du Géant & dit adieu à ses gens; comme il vint seul & à pied au bord de la mer, où il trouva Malebron le Faé, sur lequel il monta pour passer la mer.

L'On a pu voir ci-dessus, comme Huon conquit la tour & tua le grand géant qui en étoit le maître, ainsi que la grande joie que mena Huon & ses compagnons jusqu'au lendemain à leur lever. Et quand ils eurent tous déjeuné, Huon appella Gérasme & tous ceux qui étoient là, & leur dit: Seigneurs, vous savez que j'ai entrepris un voyage jusques vers l'Amiral Gaudisse, ainsi il faut que je m'acquitte au plutôt du message qui m'a été ordonné par l'Empereur Charlemagne, pour cela je voue prie de tenir compagnie à cette noble demoiselle, & si dans quinze jours, je ne suis pas de retour en ce palais, vous pourrez vous en retourner en France, vous emmenerez cette noble demoiselle avec vous, vous présenterez mes respects au Roi Charlemagne & à tous ses Barons, vous lui raconterez toutes les aventures qui me sont arrivées, je vais partir pour accomplir mon message. Les Barons ayant entendu qu'il alloit les quitter, lui répondirent: Sire, vous nous demandez que nous vous attendions quinze jours ici nous vous attendrons un an entier s'il est nécessaire.

Seigneurs, je vous remercie; alors il s'apprêta pour partir, il s'arma de pied en cap, il prit son hanap & l'anneau d'or du géant, il n'oublia pas non plus son cor d'yvoire, il fut ensuite prendre congé de

ſa couſine qu'il embraſſa ; il fut après embraſſer tous les autres Barons qui le regrettoient beaucoup. Ils montèrent tous au palais pour le regarder encore, & ils verſoient des larmes. Huon arriva enfin au bord de la mer qui étoit aſſez près du Château, & il y avoit un petit port où l'on trouvoit preſque toujours quelques bateaux de tranſport; mais quand Huon y fut arrivé, il fut bien ſurpris & dit : Grand Dieu! que vais-je devenir, s'il ne ſe trouve ni bateau ni galère ſur quoi je puiſſe m'embarquer ? que j'ai eu de malheur de tuer Charlot, je ſuis en grand danger, ce n'étoit pourtant qu'à mon corps défendant, mais le Roi Charlemagne a eu grand tort de m'avoir ſi cruellement banni de ſon Royaume. Huon ſe voyant ſeul & abandonné de toutes parts, ſe mit à pleurer, & jettant les yeux à droite ſur la ſurface de la mer, il vit une grande bête qui venoit à la nage de ſon côté ; elle avoit la forme d'un luiton. Quand la bête fut venue à lui, il la regarda & fit le ſigne de la croix, puis il prit ſon épée pour ſe défendre, croyant que cette bête alloit l'attaquer, mais au contraire elle ſe retira derrière Huon un peu ſur la droite, & ſe ſecoua d'une telle manière que la peau qui la couvroit tomba d'elle-même & devint le plus bel homme qu'on eût pu voir; Huon en fut bien effrayé. Quand il eut vu cette merveille, & que la bête étoit devenue homme, il s'approcha de lui & lui demanda qui il étoit, & s'il étoit envoyé de la part de Dieu, ou s'il étoit quelque mauvais eſprit qui vînt le tenter, car je viens de te voir traverſer la mer, au nom de Dieu, ne me fais aucun mal, dis-moi qui tu es, je crois que tu es des gens du Roi Oberon ; il lui répondit doucement : Ne ſois pas ſurpris ſi je te connois, je ſais que tu es fils du Duc Sevin de Bordeaux, le Roi Oberon m'envoie auprès de toi ; il y a quelques tems que je paſſai ſes ordres, à cauſe de cela, il m'a ordonné d'être pendant trente ans luiton en mer.

Ami, lui dit Huon de Bordeaux, ſur la foi que tu dois à celui qui te forma, pourois-je me fier à toi pour me paſſer la mer rouge, car j'en ai grand beſoin. Malebron lui répondit : Apprends que je ſuis venu ici pour cette raiſon, & que je te porterai où tu voudras, ne crains rien, recommande-toi à notre Seigneur, & me laiſſe faire. Alors Malbron le luiton ſe remit dans ſa peau & dit à Huon de Bordeaux de monter ſur ſa croupe.

Comment Huon paſſa la mer ſur Malebron le Faé qui le porta devant Babylone, & comment Huon vint à la première porte enſuite à la ſeconde.

DEs que Huon vit ce noble luiton en ſa peau, & qu'il l'attendoit au bord de la mer, il fit le ſigne de la croix, priant Dieu de vouloir le faire arriver à bon port, enſuite il s'approcha de lui & monta ſur la croupe du luiton qui ſauta dans la mer ; il commença à nager d'une telle force, qu'il ſembloit qu'il volât ; il eut bientôt traverſé la mer & la grande rivière du Nil qui vient du paradis terreſtre ; c'eſt une rivière très-dangéreuſe par la quantité de ſerpens & crocodiles qui s'y trouvent ; mais il n'y eut ſerpent ni crocodile qui leur fît aucun mal. Quand ils furent arrivés à bord, Huon fut bien joyeux ; alors Malebron lui dit : Mon cher comparerai-je l'heure où tu fus né, à celle où je t'ai connu, car pour te faire plaiſir, il faut que je ſois luiton, en mer, pendant l'eſpace de dix ans, & trente ans que j'y ai déjà été, feront bien quarante ans ; j'ai grande pitié de toi, car il n'y a perſonne qui puiſſe

dire les maux que tu aura à supporter, & moi-même il faut que je souffre pour l'amour que j'ai pour toi; toutefois j'aurai patience, tu vois la ville où tu dois aller, de plus, tu sais ce qui t'es recommandé, telle chose qui puisse t'arriver; prends bien garde de passer les ordres du Roi Oberon, ne ments jamais, & sois loyal & discret, car si cela t'arrive, tu perdras entièrement son amitié; je te recommande à Dieu. Je ne puis demeurer plus long-tems; alors le luiton sauta dans la mer, & Huon demeura seul. Il se recommanda à Dieu, il marcha ensuite vers la ville dont il étoit assez proche, en entrant il ne trouva pas un seul homme qui l'arrêtât, puis quand il fut bien avancé dans la ville, il rencontra mille payens qui alloient voler, mille autres qui en revenoient, mille chevaux qui étoient aux travaux pour être ferrés, & mille autres que l'on en retiroit, puis mille hommes qui jouoient aux échets, puis mille autres qui causoient avec des filles, mille autres qui buvoient du vin de l'Amiral, & mille autres qui alloient au palais. Quand Huon eut vu tout cela, il fut surpris de rencontrer tant de gens, & il étoit si attaché à les regarder, qu'il ne pensoit plus à l'anneau qu'il avoit dans son bras; il vit d'autre part mille autres hommes qui revenoient du palais & qui le regardoient avec étonnement de ce qu'il alloit tout armé & à pied par les rues, mais il passa son chemin & ne voulut pas s'arrêter; mais le malheureux, pourquoi ne se souvenoit-il pas de son anneau, car il eut tant à souffrir, qu'il est impossible de pouvoir le raconter. Quand il eut traversé une grande partie de la ville, il arriva sur la place devant le palais, dans laquelle il y avoit un édifice, sur cinquante colonnes très-riches & ornées de diverses peintures; c'étoit là où l'Amiral Gaudisse venoit un certain jour de la semaine donner audience à ceux qui lui demandoient. Et lorsque Huon eut bien considéré tout, il passa & vint à la première porte du palais; quand il fut là, il cria au portier: Ami, je te prie de vouloir m'ouvrir la porte; très-volontiers, lui répondit le portier; mais il faut me dire qui vous êtes, & que s'il étoit Sarrasin, il entreroit sans aucune résistance. Huon de Bordeaux, comme mal avisé, & sans se ressouvenir du commandement que le Roi Oberon lui avoit fait, ni de l'anneau qu'il portoit avec lui, que s'il l'eût fait voir aux payens, il n'auroit pas eu besoin de mentir, mais il répondit au portier qu'il étoit Sarrasin; le portier lui répondit: puisque cela est ainsi, vous pouvez passer, il vint ensuite à la seconde porte, pensant en lui même qu'il avoit enfreint le commandement du Roi Oberon, il en eut un grand chagrin & fit serment qu'il ne mentiroit jamais; il prit alors son anneau à sa main & vint à l'autre porte, criant à haute voix: fils de putain, que celui qui mourut sur la croix te confonde, dépêche-toi de m'ouvrir, car je veux entrer; quand le portier entendit Huon lui parler si hardiment, il lui dit: Vassal, comment le portier de la première porte a-t-il pu être si imprudent de te laisser passer. Je te le dirai, lui répondit Huon, regarde cet anneau que je porte, ce sont les marques avec lesquelles je puis passer pour aller où bon me semblera. Quand le payen entendit Huon, & qu'il vit l'anneau qu'il portoit, il le reconnut très-bien, & dit à Huon: Vassal, soyez le bien venu, comment va mon Seigneur, de la part de qui vous venez ici? Huon qui ne voulut pas mentir, passa le pont & la porte sans rien répondre, puis vint à l'autre porte. Le portier qui le vit venir, se mit au-devant de lui, & quand

Huon l'apperçut, il lui montra l'anneau ; le portier vint aussitôt lui ouvrir la porte, il salua Huon respectueusement & le laissa passer. Quand Huon fut passé la troisième porte, il se souvint comme il avoit menti en passant à la premiere porte, hélas ! dit-il, que vais-je devenir ! j'ai menti & faussé trop légèrement ma foi à celui qui m'a fait tant de bien, je ne pensois point que j'avois un anneau d'or, j'espère que le Roi Oberon ne m'en voudra pas de mal, vu que je ne m'en suis pas souvenu, je crois qu'il me passera cette faute, comme il a bien voulu me la passer quand il m'arriva de corner, ainsi Huon passa les trois premiers ponts, en venant au palais.

Comment Huon passa la quatrième porte, & comme il vint au jardin où étoit la Fontaine & ce qu'il fit.

QUand Huon vit que les trois ponts étoient passés, il passa la quatrième porte, & il avoit son anneau au poing, il ne trouva personne qui l'arrêtât dans son chemin, qui ne lui fît honneur ; & puis il vint au quatrième, & dit au portier : ouvre la porte, payen maudit de Dieu.

Le portier qui étoit extrêmement orgueilleux, s'entendant outrager, répondit très-fièrement à Huon : Toi, qui portes des armes & qui m'a parlé avec tant de fièreté, mets bas tes armes actuellement, dis-moi qui tu es, & où tu veux aller, car tant que tu seras armé, tu ne seras pas assez hardi de passer, ou dis-moi de quelle manière tu as passé les trois ponts.

Quand Huon eut entendu le payen, il lui dit : Tais-toi, payen, apprens que je suis Messager de l'Empereur Charlemague, que tu veuilles ou non, je passerai par la quatrième porte, puis j'irai au palais vers l'Amiral Gaudisse, & toi ni d'autres ne pourront m'empêcher de passer ; regardes cette enseigne que je te montre. Alors il prit l'anneau & le montra au portier qui le reconnut : il fut abaisser le pont, & ouvrit la porte, puis se mit à deux genoux & le pria de lui pardonner de ce qu'il l'avoit tant fait attendre. Payen, lui dit Huon, je te souhaite le bon jour. Sire, lui dit le payen, allez vers l'Amiral qui vous fera grand honneur & bonne chère, & il n'y a aujourd'hui chose si grande que vous lui demandiez qu'il ne vous l'accorde. Il n'a qu'une seule fille, & je suis persuadé que si vous la desiriez, vous n'auriez qu'à la lui demander, & il vous l'accorderoit par rapport au Seigneur de la part de qui vous venez. Sire, dit le payen, dites-moi, je vous prie, quand mon Seigneur Angouaffre viendra ici : s'il y vient, répondit Huon, il faudroit que tous les diables d'enfer l'y apportassent, il s'en fut ensuite, & ne lui dit rien de plus, mais il dit en lui-même, Grand Dieu secourez-moi, je vous prie, car il falloit bien que je fusse tenté du Diable, quand j'ai menti à la première porte, ce n'est que par imprudence & faute de mémoire, mais je m'en repens bien, & n'y puis remédier. Huon étoit accablé par l'idée du mensonge qu'il avoit fait, occupé de sa triste pensée, il entra au palais & vint dans un très-beau verger qui étoit d'une rareté infinie, c'étoit où l'Amiral Gaudisse venoit se promener ; il y avoit dans ce verger tout ce que dans le monde on auroit pu desirer, tant en arbres fruitiers qu'en différentes fleurs, & dans telle saison que ce fût. Au millieu de ce verger, il y avoit une très-belle fontaine qui venoit de la rivière du Nil ; cette rivière vient du Paradis terrestre. Dans ce tems, ladite fontaine avoit une telle vertu, que si un homme malade en buvoit ou s'en lavoit les mains, il étoit bientôt

guéri, quelqu'infirmité qu'il eût, & quand un homme auroit atteint l'âge décrépit, il se seroit trouvé aussi jeune que s'il n'eût eu que trente ans ; & que si ç'eût été une femme, elle seroit devenue aussi fraîche & aussi jeune qu'une pucelle ; cette fontaine dont je vous parle eut cette vertu pendant soixante ans, mais dix ans après que Huon y eut resté, elle fut gâtée par les Egyptiens qui faisoient la guerre contre l'Amiral qui pour lors étoit en Babylonne. Quand Huon se fut lavé les mains & le visage à la fontaine, & après qu'il eut bu, il regarda le palais, il le trouva très-beau, & quand il l'eut bien considéré, il apperçut un grand & énorme serpent qui gardoit la fontaine, de manière qu'il n'y avoit personne tant hardi fût-il, qui osât en approcher pour y boire ni s'y laver les mains, car si un homme qui auroit faussé la Loi, y fût venu pour y toucher, il n'en seroit pas sorti sain & sauf. Mais quand le serpent vit Huon, il se baissa sans lui faire aucun mal. Lorsque Huon eut bu l'eau de la fontaine, & qu'il eût lavé ses mains & son visage, il se mit auprès pour se reposer, & se prit à pleurer, disant : Grand Dieu, en qui je crois, si vous ne me secourez, je vois bien que je ne pourrai partir d'ici, ni me trouver au Royaume de France ; ô vous, noble Oberon, ne m'abandonnez pas en mon besoin, & pardonnez-moi la faute que j'ai faite, vu que je l'ai fait par oubli, j'espère que vous ne me délaisserez point pour cela, & quoi qu'il m'en dusse arriver, j'en veux savoir la vérité. Huon prit alors son cor, le mit en sa bouche, & le sonna si mélodieusement & avec tant de force, que le Roi Oberon qui ce jour-là étoit dans la forêt, l'entendit. Ah ! Dieu, dit-il, je viens d'entendre Huon qui a tenu si peu de compte de mes commandemens ; quant au premier pont, il a faussé sa foi, mais je jure que quand il devroit se rompre les veines à force de corner, encore ne le secourerois-je point, quelque malheur qui doive lui arriver. Huon qui étoit à cette heure au logis de l'Amiral Gaudisse qui étoit assis au dîner, se leva de table, lui & tous ses Barons ensemble, même celui qui le servoit de vin, & tous ceux qui étoient là, Dames, Demoiselles, Ecuyers, cuisiniers, & Aides de cuisine, vinrent au palais où étoit l'Amiral ; ils commencèrent tous à danser & à chanter par si grande joie, que si on les eût vus, on n'eût pu s'empêcher de rire, car plus Huon cornoit, plus les autres dansoient & chantoient, & alors qu'il eût laissé son cor, l'Amiral Gaudisse commanda à tous ses Barons d'aller s'armer, & d'aller au jardin dans lequel il leur dit qu'il y avoit un enchanteur ; gardez-vous bien de le laisser échapper, & l'amenez tout vif, car je voudrois savoir de lui à quel sujet il a fait cela, car s'il vous échappe, il fera bien du mal. Huon après avoir longtems corné, fut bien surpris de ne voir venir personne pour le reconforter ; il se désespéroit & disoit : Dieu ! je vois bien que ma fin approche, puisque le Roi Oberon me délaisse, lui en qui j'avois mis toute mon espérance à la mort ou à la vie. Ah ma très-chère mère, & vous, mon frère Girard, je ne vous verrai jamais. O vous, Roi Charlemagne, vous avez eu grand tort de me chasser sans que je vous eusse déservi, car ce que j'ai fait n'étoit qu'à mon corps défendant. Que Dieu veuille bien vous le pardonner. Et vous, Roi Oberon, on doit bien tenir pour incertaines les promesses que vous faites, puisque vous me refusez votre secours pour une légère faute. Certes, si vous êtes prud'homme, j'espère

que vous me pardonnerez, je me recommande à Dieu & à la glorieuse Vierge Marie, mais quoiqu'il m'en doive arriver? j'irai au Palais accomplir mon message tel que le Roi Charlemagne me l'a ordonné. Alors il se prépara très-diligemment & quitta la fontaine, car il pensoit bien que l'Amiral Gaudisse seroit assis au diner.

Comment Huon vint au Palais où il il trouva l'Amiral Gaudisse auquel il fit son message de la part du noble Empereur Charlemagne, & mit à mort beaucoup de payens, comme il fut pris & ensuite conduit en prison.

QUand Huon eut été bien du temps à la fontaine, il en partit tout armé & vint monter au Palais, & à cette heure l'Amiral avoit fait apporter deux de ses demi-Dieux au milieu du Palais, & les avoit fait poser là très-richement, devant eux brûloient deux grandes torches de cire, devant lesquels il ne passoit nul Sarrasin qui ne s'inclinât devant les Idoles & ne fit la révérence comme cela se pratiquoit. Huon passa devant & ne daigna pas les regarder ni parler à ceux qu'il rencontra & qui étoient commis pour l'aller chercher au Jardin près de la fontaine, dont ils furent très-étonnés & se disoient les uns aux autres, de façon que Huon pouvoit l'entendre, je crois que celui qui vient armé dans ce Palais, est messager de quelque Prince, & qu'il est envoyé vers l'Amiral pour lui apporter quelques nouvelles. Comme Huon étoit au Palais, il vit un Roi payen qui parloit avec l'Amiral & qui étoit venu pour que l'Amiral Gaudisse lui donnât sa fille Esclarmonde en mariage. Huon vit bien que par l'attention que chacun avoit sur ce Payen, qu'il falloit que ce fut le plus grand après l'Amiral, & il commença à dire : Vrai Dieu! si je veux vraiment m'acquitter envers Charlemagne de faire ce que je lui ai promis, il faut que je mette à mort ce Roi payen que je vois-là qui parle avec l'Amiral; car c'est lui que je demande puisqu'il est si près de l'Amiral, Dieu me confonde si je ne lui abats la tête de dessus les épaules, que notre Seigneur Jésus-Christ fasse de moi ce qu'il lui plaira. Alors Huon s'avança vers la table & tira son épée dont il frappa un si grand coup qu'il fit sauter la tête du Roi payen toute sanglante sur la table & il s'écria à haute voix, Dieu quelle bonne étreine à ce commencement, que Dieu me veuille aider à parfaire, car jusqu'à cette heure j'ai bien réussi. Alors l'Amiral s'écria très-haut & dit à ses Barons : Saisissez-vous de cet homme qui vient de faire mourir sous mes yeux ce noble Roi, car s'il vous échappe, ne soyez jamais si hardi de reparoître devant moi. Les payens assaillirent Huon de toutes parts & lui lançoient des dards & plusieurs coups d'épée pour le faire mourir, mais la vertu du bon haubert dont il étoit revêtu le garantissoit ainsi que la bonne épée dont il abbattoit les payens, de manière qu'il n'y en avoit pas un qui osât l'approcher. Quand il se vit si pressé, il tira l'anneau de son bras, & le jetta sur la table devant l'Amiral, & lui dit : Sire Amiral, prends garde sur ta vie de souffrir qu'on me fasse aucun mal. regarde bien cet anneau. Quand l'Amiral vit l'anneau, il l'eut bientôt reconnu, il commença à crier à haute voix que sous peine de mort personne ne fût assez hardi de toucher celui qui avoit fait mourir le Roi payen. A cet ordre tous les payens laissèrent Huon qui fut bien joyeux de se voir tranquille; il appella ensuite l'Amiral & lui dit : Je veux

que dorénavant tu fasses tout ce que je te dirai. Vassal dit l'Amiral, tu peux faire dans mon Palais tout ce que tu voudras, car tes ordres seront exécutés avec beaucoup de soin, & personne ne sera assez hardi pour te contredir. Alors Huon regarda le belle Esclarmonde qui auprès de son père étoit, il s'approcha d'elle & l'embrassa trois fois devant lui, dont la demoiselle fut bien surprise, mais elle le trouva si beau & trouva sa bouche si fraîche, qu'elle desirat en faire son amant & que si cela ne se faisoit pas, elle mourreroit de douleur, le plaisir qu'elle resensentit dans ces embrassemens, lui rendit les couleurs plus vermeilles que des roses. Huon vint ensuite vers l'Amiral & lui dit Sire Amiral; apprenez que je suis messager du Roi Charlemagne, il m'envoie vous faire savoir qu'il n'y a aucun Prince Chrétien ni Sarrasin; qui ne soit sous sa domination excepté vous. Sachez que depuis le jour qu'il eut perdu la bataille de Roncevaux où périrent ses deux neveux Roland & Olivier, il a rassemblé autant de gens qu'il fera cette fois, il viendra contre vous sur terre & sur mer pour vous détruire & s'il peut s'emparer de vous il vous engagera à embrasser la Religion Catholique, & si vous voulez me croire, vous vous ferez baptiser avant qu'il vous arrive aucun mal. Vassal dit l'Amiral, ne m'en parle plus: car j'aimerois mieux être mis en morceaux que de laisser ma loi pour croire à celle de ton Dieu. Huon lui dit: le Roi t'ordonne de rechef de lui envoyer mille éperviers, mille vautours mille ours & mille lions, tous enchaînés, il veut avoir aussi mille valets tous jeunes & mille belles filles, & avec ce te mande de lui envoyer une poignée de ta barbe & quatre de tes dents machelières. Vassal, dit l'Amiral, tu es bien outrageux de me demander ce que tu m'as dit, mais encore je suis surpris que ton maître soit assez fol pour te demander que je lui envoye ma barbe & mes dents machelières. Il m'a mandé autrefois par quinze messagers, une partie de ce que tu m'as dit, mais je les ai fait tous pendre, & toi par ta folie est venu tu seras le seizieme. Mais par l'annean que tu portes, nous n'osons te toucher, je te prie sur ta foi & sur ta loi, puisque tu es né en France, qui est-ce qui a pu te procurer cet anneau, alors Huon bien surpris lui dit: Telle crainte que j'aie de vous & de tous ceux qui sont ici, je vous dirai néanmoins la vérité, apprenez qu'avec cette épée dont je suis armé, j'ai mis à mort le géant Angoulaffre Quand l'Amiral eut entendu Huon, il s'écria très-haut, & dit à ses Barons: prenez garde sur vos vies que cet homme vous échappe, car, par les Dieux auxquels je crois ne serai point satisfait tant que je le verrai vivant. Les payens & les Sarasins tombèrent de tous côtés sur Huon, quand il se vit asaillir ainsi, il se recommanda à notre Seigneur, il crut que ce jour étoit le dernier de sa vie, il prit alors son épée & se défendoit avec beaucoup d'intrépidité, coupant les jambes & les bras à plusieurs & faisant sauter la cervelle à d'autres, c'étoit horreur de le voir, car par la vertu du bon haubert qu'il avoit endossé, aucun payen ne lui pouvoit faire de mal, ils n'osoient presque plus l'approcher; Huon qui étoit irrité en se combattant, regarda, à un des côtés du Palais. Il vit un arche contre laquelle il se mit en combattant toujours crainte d'être assalli. Il étoit là comme un sanglier qui se met au bois, il se défendit si vivement, que celui à qui il donnoit un coup n'avoit pas en vie de rire, ainsi pendant long-tems Huon ne ressentit pas de

de dommage, mais il ne put longtems soutenir l'assaut, à cause du grand nombre de Payens qui l'environnoient. Il étoit si fatigué, que les coups qu'il donnoit n'étoient plus si forts, il se recommandoit à Dieu & à la Vierge Marie, & d'autre part, l'Amiral commença à crier : Lâches, il est surprenant que vous soyez tant de tems contre un homme sans pouvoir le mettre à mort. Les Sarrasins voyant bien le mépris que leur témoignoit l'Amiral, vinrent à grands cris assaillir Huon qui étoit seul dessous l'arche où il se deffendoit très-courageusement; alors il vint un Payen qui étoit neveu de l'Amiral Gaudisse, qui vint vers Huon pour le vouloir frapper, mais à peine fut-il auprès de lui, que Huon qui l'avoit guetté, leva aussitôt son épée & en frappa le Roi Payen sur son heaume, d'une telle force, que le cercle & la coiffe d'acier, ne purent le garantir de mort, car le coup fut donné avec une telle force, qu'il le fendit jusqu'à la ceinture, & son épée lui tomba des mains, aussitôt il vint un Sarrasin qui la prit & l'emporta. Les Payens coururent aussitôt sur Huon, ils se saisirent de lui par force, & lui prirent son riche cor d'ivoire & le hanap qu'il avoit sur lui, ils lui ôtèrent la bonne cotte de mailles qu'il avoit sur lui, puis quand ils l'eurent désarmé, les Sarrasins, pour le voir, venoient de tous côtés, & il y en eut beaucoup qui dirent qu'ils n'avoient jamais vu un plus bel homme, & que si tous les Français étoient aussi beaux que lui, il n'y auroit pas de Roi qui osât les attaquer.

Comme Huon se plaignoit dans la prison, & comme la fille de l'Amiral vint le consoler, & s'en fut mécontente.

HUon étant désarmé, les payens le saisirent & l'amenèrent vers l'Amiral qui fut bien satisfait de le voir pris & désarmé, il appella ses Barons & leur demanda de quelle mort il feroit mourir celui qui lui avoit fait tant de dommage, comme de lui avoir tué le plus puissant de ses Rois, & son neveu qu'il aimoit beaucoup, sans une infinité d'autres qu'il avoit mis à mort. Tous les Barons répondirent qu'il falloit l'écorcher vif; alors un très-puissant & très-vieux Amiral, car il avoit cent vingt ans, prit la parole & dit : Amiral, jamais vous ne ferez une action pareille, par rapport au jour présent; songez donc que c'est aujourd'hui la Fête de Saint Jean, ainsi, selon notre loi, il n'y a personne que l'on doive faire mourir ce jour-là, mais il faut lui laisser la vie pendant un an entier, au bout duquel arrivera la Fête de vos Dieux, car, à tel jour, vous devez livrer deux champions pour les sacrifier devant vos Dieux, car, ainsi, vous avez promis de le faire le premier jour que vous vintes à la Seigneurie de Babylone, & si ce n'est que parce que celui-ci vous a occi un Roi, votre neveu vous ne devriez pas le faire mourir. Il a détruit l'homme du monde, que vous deviez le plus détester; par sa mort, vous êtes hors de servitude, & mis en franchise. Quand l'Amiral Gaudisse eut entendu le Payen, il lui dit : puisque vous me conseillez d'en agir de cette façon, & que mes ancêtres avoient coutume de faire cela, je ne veux point aller au contraire. Alors, Huon fut enmené par quatre Payens, & mis dans une prison très-obscure, & on recommanda à celui qui avoit la garde de la prison, qu'on lui donnât à manger autant qu'il le faudroit. Quand Huon se vit emprisonné, il en fut bien fâché; il commença à regretter la noble Duchesse sa mère, & Girard son frère, & dit : Ha! vrai Dieu, Roi Oberon, comment as tu été si méchant de me laisser souffrir tant de maux pour

une si petite faute, car tu sais bien en quoi j'ai enfreint tes commandemens, ce n'a été que par oubli. Parlons maintenant de la belle Esclarmonde, fille de l'Amiral Gaudisse, qui lorsque la nuit fut venue, & qu'elle fut couchée, se souvint du bon Chevalier Français qui l'avoit baisée trois fois devant son père, dont elle fut bien chagrine qu'il fut mis en prison, & elle se disoit, puisqu'il a tant de valeur d'avoir combattu en tant d'occasions, il mérite bien d'être aimé & secouru. Elle se leva aussitôt & s'habilla promptement; elle prit ensuite une torche de cire qu'elle alluma, & sortit de sa chambre sans faire de bruit; il étoit environ minuit, & tout dormoit dans le Palais. Elle dirigea ses pas vers la prison où elle trouva le géolier qui dormoit; elle prit les clefs, ouvrit la porte de la prison; & quand Huon vit la clareté, & la porte de la prison ouverte, il fut saisi de frayeur, parce qu'on n'avoit pas coutume de le venir visiter à cette heure: il pensa qu'on le venoit retirer pour le faire mourir, ou pour lui faire souffrir quelques tourmens; il s'abandonna à la douleur; la noble demoiselle qui savoit bien parler français, entendit les regrets du noble Huon: comme elle l'avoit entendu nommer la veille, elle lui dit: Huon, ne t'étonne point, je suis la belle Esclarmonde, fille de l'Amiral, que tu as embrassée aujourd'hui par trois fois, si tu veux faire ma volonté, je me charge de te tirer hors de prison, car je suis si amoureuse de toi depuis que tu m'as embrassée, que tu es toujours présent à ma pensée, je chercherai tous les moyens de te délivrer. Dame, lui répondit Huon, que Dieu vous récompense des bontés que vous me témoignez, mais observez que vous êtes Sarrasine, & que je suis Chrétien. Il est vrai que je vous ai embrassé, mais c'étoit pour exécuter les ordres que le Roi Charlemagne m'avoit donnés, car il il m'avoit envoyé ici, & j'aimerois mieux y rester toujours, que de jamais vous toucher, tant que vous serez Sarrasine. Elle lui répondit: Puisque vous avez volonté de finir misérablement vos jours en ce lieu, n'ayez plus en moi d'espérance, car si je puis, je vous le ferai payer bien cher.

Esclarmonde sortit alors de la prison, elle fut éveiller le géolier, & lui dit: Ami, je te défends, sous peine de perdre la vie, de donner à manger pendant trois jours & trois nuits à ce Français qui est ici enfermé. Votre volonté sera accomplie. La Princesse irritée & pensive, fut se remettre en son lit. Huon de Bordeaux resta trois jours & trois nuits sans manger, mais le quatrième jour, il dit en versant des larmes: Grand Dieu! je vais donc mourir de faim, daignez me secourir, & me faites la grace de ne rien faire contre votre volonté & votre loi, malgré tels maux qui puissent m'arriver. Telles étoient les prières que Huon de Bordeaux adressoit au Ciel, & si l'homme du monde le plus barbare l'eût entendu, il n'eût pu retenir ses larmes.

Comme Huon se plaignoit de la grande faim qu'il souffroit, & comme la belle Esclarmonde vint le consoler, parce que Huon lui promit d'agir selon sa volonté.

DAns le Chapitre précédent, vous avez entendu les plaintes que Huon faisoit de ce qu'il étoit resté trois jours & trois nuits sans boire ni manger, & comme la belle Esclarmonde le voyant en cette triste situation, venoit tous les matins écouter ce que disoit Huon; quand elle fut auprès de lui, elle lui demanda s'il s'étoit avisé sur la demande qu'elle lui avoit faite, s'il la vouloit mener en France, & l'épouser

quand ils y seroient arrivés ; si tu veux faire toutes ces choses, je te ferai délivrer à boire & à manger tant que tu voudras. Dame, lui répondit Huon, je ferai votre volonté, m'en arrive tout ce qu'il pourra. Pour l'amour de toi, lui dit Esclarmonde, je me ferai baptiser, & croirai en la loi de Jésus-Christ, dès que nous serons dans un lieu où cela pourra se faire. Esclarmonde ordonna alors que l'on donnât à boire & à manger à Huon ; elle dit ensuite au Géolier : allez dire à l'Amiral, que le Chevalier Français qui étoit en prison, est mort de faim il y a trois jours. J'obéis à vos ordres. Il vint au Palais où il trouva l'Amiral & lui dit : Sire, sachez que le Chevalier Français que vous aviez confié à ma garde, est mort de faim & de pauvreté il y a trois jours. Payen, dit l'Amiral, j'en suis fâché, car j'aimerois mieux qu'il fût encore vivant ; ainsi, pour cette fois, Huon fut sauf ; & quand le Géolier eut dit à l'Amiral ce qui lui avoit été ordonné, il retourna à la prison, vers la belle Esclarmonde qui y étoit restée, & lui dit comme il avoit parlé à l'Amiral : ainsi, dit Esclarmonde, si vous voulez être discret & m'obliger en tout ce qui dépendra de vous, je vous donnerai beaucoup de biens. Je ferai tout ce que vous voudrez. Nous laisserons à parler de Huon, & nous parlerons de Gérasme & de ceux qui étoient avec lui.

Comme Gérasme & ses compagons partirent de la tour avec la Demoiselle, & vinrent à Babylone, & de ce que fit Gérasme pour avoir des nouvelles d'Huon.

HUon partit de la tour du Géant, & laissa Gérasme & ses compagnons avec sa cousine qu'il leur laissa en garde jusqu'à son retour. Il leur dit de l'attendre l'espace de quatre mois sans en entendre parler, dont ils furent bien fâchés, il vint un jour que Gérasme & ses compagnons s'armèrent, ensuite, ils sortirent de la place, & vinrent au bord de la mer pour savoir des nouvelles de Huon ; ils jettèrent les yeux sur l'étendue de la mer & virent venir un vaisseau chargé de trente Payens qui avoient de grands biens avec eux. Gérasme voyant que le vaisseau venoit vers le port, il dit à ses gens qu'il seroit bon d'aller au-devant pour apprendre des nouvelles au-plutôt ; ils suivirent son avis, & vinrent au port. Dès qu'ils y furent arrivés, les matelots mirent à l'ancre. Et quand Gérasme fut arrivé au port, il leur demanda d'où ils venoient, & où ils vouloient aller. Sire, dirent les Payens, nous allons à la Mecqe pour nous acquitter vers Angoulafre, le grand Géant, du tribut que nous lui devons tous les ans, ainsi, nous vous supplions de nous enséigner où nous pourrons le trouver ; Gérasme qui vit qu'ils étoient tous débarqués, leur dit : Méchans, vous ne partirez pas d'ici, car celui que vous demandez est mort, & vous lui tiendrez compagnie.

Gérasme s'écria & dit à ses gens qu'il falloit mettre à mort tous les Payens qui étoient arrivés. Quand les Barons l'eurent entendus, ils se jettèrent sur les Sarrasins, & les mirent tous à mort, sans qu'il en échappât un seul, car tous nos Barons étoient armés de tous points, mais les Payens ne l'étoient pas, car ils n'auroient pas osé descendre armés, pour payer le tribut, au Géant Angoulafre. Gérasme & les Barons montèrent tous sur le vaisseau, ils prirent ce qui étoit dedans & l'emportèrent dans la tour ; ils se mirent ensuite à table pour dîner, & se réjouirent de l'heureuse aventure qu'ils avoient eu, & quand ils eurent dîné, Gérasme dit à ses

Barons, Messeigneurs, s'il arrivoit que nous fussions en France, & que Charlemagne nous demandât ce que nous avons fait de Huon de Bordeaux, il n'y en a pas un de nous qui pût donner au vrai des nouvelles de Huon, savoir s'il est mort ou vif, car si nous lui disions qu'il est mort, & qu'il revînt, ou pourroit nous soupçonner de trahison, nous & nos enfans, car un homme peut rester en prison pendant quatorze ans, & revenir ensuite sain & sauf en son pays; mais, si vous voulez m'en croire, nous ferons comme doivent faire d'honnêtes gens. Nous avons dans le port un très-beau vaisseau qui est bien garni de tout ce qui lui est nécessaire; nous avons en outre beaucoup d'or, d'argent & de vivres, nous porterons nos richesses sur le vaisseau, & monterons dessus, nous naviguerons jusqu'à ce que nous sachions des nouvelles de Huon, & nous ferons ce que nous devons faire; je vous prie de vouloir me dire chacun votre sentiment: alors ils lui répondirent d'un commun accord, qu'ils étoient prêts de faire ce qu'il leur avoit proposé.

Ils prirent alors toutes leurs richesses & les emportèrent sur le vaisseau, puis, ils y portèrent du vin & du biscuit, de la viande salée & de l'artillerie: quand le vaisseau fut chargé, ils firent entrer leurs chevaux, leurs armes, & généralement tout ce qui leur appartenoit dans le vaisseau.

Ils montèrent tous les treize avec la Demoiselle, ils levèrent les voiles, & laissèrent la tour du Géant inhabitée, & voguèrent en haute mer; ils singlèrent tant, qu'ils arrivèrent à Damiette, où ils entrèrent sur la rivière du Nil, sur laquelle ils voguèrent jusqu'à Babylone où ils descendirent au port, & firent sortir leurs chevaux. Gérasme, qui savoit bien le langage & la manière de l'entrée des quatre portes, dit à ses compagnons de monter à cheval, qu'il falloit aller tous dans la ville pour s'informer s'ils pourroient avoir quelques nouvelles de Huon; ils se mirent en chemin pour entrer dans la ville; quand ils y furent, Gérasme leur dit: Seigneurs, il faut aller droit au Palais, & quand nous serons devant l'Amiral, vous garderez le silence, me laisserez parler, il faut que vous accordiez à tout ce que je dirai, sans me dédire en aucune chose; ils répondirent qu'ils le feroient, & marchèrent ensemble par la ville. Ah! grand Dieu, dit Gérasme, fais-nous la grace d'avoir des nouvelles de Huon de Bordeaux pour qui nous exposons notre vie. ils passèrent les quatre ponts sans aucun danger, parce que Gérasme les conduisoit & leur donnoit des raisons dont ils étoient contens; ils arrivèrent devant la grande salle du Palais, ils descendirent de leurs chevaux, montèrent les degrés avec la Demoiselle. Et quand ils furent au Palais, ils virent l'Amiral Gaudisse qui étoit assis sur un très-riche siége orné d'or & de pierres précieuses. Gérasme qui savoit bien parler la langue Sarrasine, vint auprès de l'Amiral & lui dit: Que Mahon qui fait croître le vin & le bled, veuille sauver & garder l'Amiral Gaudisse que je vois assis entre ses Barons. Ami, dit l'Amiral, sois le bien venu; dis-moi, je te prie, ce que tu cherches, & où tu vas? Sire Amiral, lui dit Gérasme, je vous dis pour vrai que je viens de la ville de Montbrant, & suis fils du Roi Yvoirin. Quand l'Amiral eut entendu que Gérasme se disoit fils d'Yvoirin de Montbrant, il lui dit: soyez le bien venu, mon neveu, je vous prie de me dire comment se porte mon frère.

Sire, dit Gérasme, comme je partis de

Montbrant, je le laissai en bonne santé, il m'a chargé de vous saluer de sa part, il vous envoie douze Français que j'ai amené avec moi, il les a pris sur la mer, comme ils alloient adorer le Saint Sépulcre de Jésus-Christ, il vous mande que vous les fassiez tous mettre en prison, jusqu'à ce que le jour de Saint Jean-Baptiste soit venu, jour auquel vous devez faire la Fête de vos Dieux, puis les ferez mener dans la prairie, vous les ferez attacher, & ferez tirer vos Archers, & vous verrez lequel est le plus adroit.

Quant à cette Demoiselle qui est avec moi, vous pouvez la mettre avec Mademoiselle votre fille, elle lui apprendra à parler la langue Française.

Neveu, dit l'Amiral, je vous permets de faire ici tout ce qui vous plaira, je vous prie de me dire votre nom : Cher oncle, lui dit-il, mon nom est Gérasme. Neveu, je vous fais mon premier Chambellan, & je vous donne en garde les clefs de ma prison dans laquelle vous ferez mettre ces Français pour en disposer à votre volonté, car je sais bien que vous ne les aimez pas, mais ayez bien soin de leur faire donner à boire & à manger, afin qu'ils ne périssent pas de faim comme il est arrivé depuis peu à un Français que l'Empereur Charlemagne m'envoya ; il se nommoit Huon, & étoit très-beau Chevalier.

Quand Gérasme eut entendu l'Amiral, il fut bien saisi, il ne s'en fallut guères que dans la colère qu'il ressentoit en lui-même, il ne courût sur l'Amiral ; mais il étoit si irrité, qu'il prit un bâton dont il en frappa un si grand coup sur chaque Français, que le sang leur découloit de la tête, mais ils n'osoient s'en plaindre par l'appréhension qu'ils avoient de l'Amiral Gaudisse, mais ils maudissoient Gérasme du mal qu'il leur avoit fait.

Quand l'Amiral vit que Gérasme avoit battu les prisonniers Français, il lui dit : Neveux, vous faites bien voir que vous n'aimez pas les Chrétiens. Sire, répondit Gérasme, je haïs plus les Chrétiens que qui que ce soit au monde, car sachez qu'en les amenant, ils ont été battus trois fois par jour en l'honneur de mon Dieu Mahomet, & au mépris de la loi de leur Dieu Jésus-Christ qu'ils professent

Gérasme quitta l'Amiral, & il emmena avec lui les douze Français en prison, & les battoit pendant le chemin, il n'y en eut pas un assez hardi pour proférer une seule parole, mais ils le maudissoient. Il rencontra la demoiselle Esclarmonde sur le chemin de la prison ; elle lui dit : Cher cousin, je suis bien joyeuse de votre arrivée, mais si j'osois me fier à vous, je vous dirois volontiers un secret, mais il faut me promettre que vous ne me découvrirez pas ; Cousine, dit Gérasme, par la foi que je dois à mon Dieu Mahomet, vous pouvez me découvrir votre secret je ne le découvrirai jamais. Quand Esclarmonde entendit la promesse que Gérasme lui avoit faite, elle lui dit : Cousin, il y a cinq mois, qu'un Chevalier Français vint auprès de mon père, l'Amiral Gaudisse, faire un message de la part de l'Empereur Charlemagne ; il se nomme Huon de Bordeaux : quand il eut fait son message, il mit à mort un Roi Payen qui étoit à la table de mon père l'Amiral, puis il me baisa tendrement par trois fois. Il défit ensuite beaucoup de Sarrasins, pourquoi mon père le fit prendre & mettre en prison dans laquelle il est encore, mais j'ai fait entendre à l'Amiral Gaudisse mon père qu'il est mort de famine, mais il est vivant, & ne manque ni de boire ni de manger.

Quand Gérasme eut entendu la demoiselle Esclarmonde, il fut bien irrité,

car il pensoit que la demoiselle le faisoit pour le décevoir & l'attirer par ses paroles insinuantes, afin qu'il voulût dire son secret il s'en alla sans lui répondre, & vint à la prison dans laquelle il mena fort rudement les prisonniers. La demoiselle s'en retourna très-triste & bien fâchée de ce que son secret étoit découvert à Gérasme qu'elle croyoit son cousin; quand il eut mis les douze Français dans la prison, il s'en retourna bien fâché. Huon qui étoit dans la prison, s'inquiétoit beaucoup qui pouvoient être ceux que l'on avoit mis dans la prison avec lui, car il y faisoit si obscur qu'il ne pouvoit distinguer les objets. Il se tint sans parler, afin d'entendre quel langage ils parloient. Un d'entre eux commença à se plaindre & à dire, grand Dieu! daignez nous secourir, car vous savez bien que ce n'est pas par notre faute que nous souffrons tous ces maux, mais par amitié pour notre jeune Seigneur. Ah! Huon de Bordeaux, nous vous avons tant aimé que nous sommes prêts à périr; que notre Seigneur Jésus-Christ daigne avoir pitié de nos ames.

Et quand Huon eut entendu ce qu'ils disoient, il vit bien qu'ils étoient Chrétiens & Français, il eût bien voulu savoir qui ils étoient, il s'approcha d'eux en leur disant: Nobles Seigneurs, qui êtes ici, je vous prie de me dire qui vous êtes, & comment vous êtes venus ici? Sire, dit un d'entr'eux, il est vrai qu'il y a environ cinq mois qu'un jeune Chevalier est parti du Royaume de France, & nous partîmes avec lui il est fils du noble Duc de Bordeaux qui se nommoit Sevin, ce jeune Chevalier a mis à mort Charlot fils du Roi Charlemagne par un malheur, pourquoi il fut banni du Royaume de France, & envoyé de la part du Roi Charlemagne faire un message vers l'Amiral Gaudisse, qui l'a fait mourir en prison, comme on nous l'a dit; nous étions parti pour l'aller chercher, mais nous avons été trahis par nos compagnons.

Quand Huon eut entendu celui qui lui parloit, il le reconnut, & tous les autres aussi, puis il leur dit: Seigneurs, rassurez-vous, car vous voyez Huon en bonne santé, grâces au Seigneur & à la fille de l'Amiral Gaudisse, qui est si amoureuse de moi, qu'il y a longtems que je serois mort si elle ne m'eût secouru, vous verrez que dans peu de tems elle viendra nous rendre visite. Mais je vous prie de me dire ce qu'est devenu le vieux Gérasme, & s'il est demeuré pour garder la tour avec la Demoiselle ma cousine que je vous avois confié en garde. Sire, lui dirent les Barons, vous n'avez jamais entendu parler de plus grand traître que lui, car il nous a trahis, battus, outragés, mis en cette affreuse prison; & quant à la Demoiselle qui étoit venue avec nous, il l'a donnée en garde à l'Amiral Gaudisse.

Quand Huon vit & reconnut vraiment que c'étoit à ses hommes qu'il parloit, il les vint embrasser l'un après l'autre & leur dit: Chers amis, apprenez que tous les maux que le vieux Gérasme vous a faits, & les manières qu'il a tenues, ne tendent qu'à votre délivrance, car je connois bien les sentimens & la valeur de Gérasme. Seigneur, réjouissez-vous, car la nuit ne sera pas plutôt venue, qu'à grande joie vous serez visités; certainement, lui dirent les Barons, nous avons pensé que le vieux Gérasme avoit renié notre Seigneur Jésus-Christ, & pris la loi Sarrasine, car il a fait entendre à l'Amiral Gaudisse, qu'il est fils de son frère Yvoirin de Montbran: quand Huon les entendit, il en fut bien joyeux & dit: vrai Dieu, la loyauté de Gérasme nous sera toujours profitable &

en dépit du nain bossu qui m'a délaissé pour une seule faute que j'ai commise, nous serons délivrés par Gérasme des misères où nous sommes. Nous laisserons maintenant à parler de Huon, & nous ferons mention du vieux Gérasme.

Comme Gérasme & la belle Esclarmonde vinrent dans la prison consoler & visiter Huon de Bordeaux & les autres qui étoient avec lui.

OR, dit le Comte, quand Gérasme fut retourné vers l'Amiral, il lui dit que par son ordre on avoit mis en prison les Chrétiens qui étoient venus avec lui, & qu'il les avoit maltraités à l'entrée de la prison. Beau neveu, dit l'Amiral Gaudisse, ils ont en vous un mauvais voisin; l'Amiral ensuite se retira, & Gérasme entra dans la chambre lui étoit préparée. Il pensa aux moyens de fournir des vivres aux prisonniers; il vint à bout d'en trouver suffisamment. Quand ce vint vers le soir, & qu'il vit l'instant favorable pour accomplir son dessein, il vit qu'il y avoit assez de pain, de vin & de viande. Il sortit de sa chambre qui n'étoit pas loin de la prison, il fit apporter des vivres tels qu'il les falloit, car dans le palais, tout le monde étoit prêt à lui rendre service en tout ce qu'il pouvoit desirer; quand ils furent venus à la porte de la prison, il renvoya tous ceux qui avoient apporté les vivres, & resta seul, mais il n'y fut pas plutôt entré, que la fille de l'Amiral vint auprès de lui. Et quand Gérasme la vit, il ne fut que penser, & lui dit: ma cousine, je vous prie de me dire en cette heure qui vous amène ici? Mon cousin, lui dit la Demoiselle, la très-grande confianée que j'ai en vous, m'y a fait venir, parce qu'aujourd'hui, je vous ai découvert tout mon secret, & ce que j'ai eu volonté de faire; si je savois que vous voulussiez laisser la loi de Mahomet, & recevoir le baptême, vous & moi nous en irions en France avec les Français dont je vous ai parlé aujourd'hui, nous trouverons bien la manière de partir & de faire sortir de prison ceux que vous y avez mis. Quand Gérasme eut entendu la demoiselle, il fut très satisfait, & vit bien cette fois qu'elle ne cherchoit point à le surprendre, & que ce qu'elle lui disoit, venoit du courage; & le desir qu'il avoit de savoir ce qu'elle lui diroit de la volonté d'Huon, fut la cause qui l'obligea de la croire: cependant il ne voulut pas aussitôt se découvrir à elle, jusqu'à ce que Huon sût la vérité; il répondit très-fièrement à la demoiselle, & lui dit: Ha! mauvaise fille, comment êtes-vous si hardie d'oser penser ni dire ce que vous m'avez dit; sachez que l'Amiral votre père le saura, je ne serai pas plutôt sorti de la chambre, que tous les Français seront pendus: Ah! Sire, je vous prie de me mener avec vous, afin qu'avant que je meure, je puisse voir le Chevalier pour l'amour duquel je suis contente de mourir, car s'il meurt, je ne pourrai pas lui survivre. Gérasme lui dit alors: je veux bien que vous veniez avec moi. Alors Gérasme entra, un flambeau à la main dans la prison; dès qu'il y fut, Huon le reconnut & vint l'embrasser en lui disant: mon très-cher ami, que l'heure où je vous ai trouvé soit benie; alors ils s'embrassèrent de nouveau l'un & l'autre. Quant la demoiselle vit l'amitié & la reconnoissance que les Barons firent ensemble, elle en fut jalouse, car elle vit bien que son fait en seroit plus sûr à conduire; elle vint vers Huon, & elle lui demanda si c'étoit ses gens avec qui il faisoit si grande reconnoissance. Huon lui répondit: Sachez que

tous ceux qui sont ici avec moi sont mes gens, vous pouvez m'en croire, car il n'y en a pas un d'entr'eux qui ne vous obéisse en tout ce que vous desirerez. Huon, lui dit la belle Esclarmonde, je suis charmée de leur arrivée ; alors il dit à ses gens, Seigneurs, je vous remercie de vos embrassemens, rendez vos hommages à cette noble Demoiselle par qui nous serons tous délivrés, car c'est elle qui m'a sauvé la vie. Ils remercièrent tous la noble Esclarmonde. Seigneurs, si vous voulez croire mon conseil, je vous dirai comment & de quelle manière il faudra faire quand vous serez sortis de prison. Sachez tous, que je crois fermement à la loi de notre Seigneur Jésus-Christ, & qu'aujourd'hui il n'y a personne au monde que je déteste plus que l'Amiral Gaudisse mon père, parce qu'il ne veut pas croire à la loi Catholique, & parce qu'il déteste tant les Chrétiens, qu'il n'en veut entendre parler en aucune manière, car il croit seulement au Dieu Mahomet & à ses Idoles, pourquoi le cœur ne peut me mettre à l'aimer, s'il fut jamais autre, pour rien du monde, je lui voudrois ôter ses sentimens, mais je vous dirai comment il faudra faire. Et quand ce viendra à l'heure de minuit, je vous menerai dans ma chambre où vous prendrez les armes qui vous conviendront, & quand vous serez armés de tous points, je vous menerai dans la chambre de mon père l'Amiral, vous le trouverez endormi, & le mettrez aussitôt à mort, je me charge de lui donner le premier coup, & quand il sera mort nous nous en irons tranquillement. Quand Huon eut entendu parler la belle Esclarmonde, il lui dit : A Dieu ne plaise que votre père soit mort, nous trouverons un jour la manière d'en être délivrés, nous vous remercions de ce que vous voulez nous délivrer à ce prix, il me semble qu'il vaudroit mieux vous retirer d'ici vous & Gérasme, car le jour commence à paroître afin que personne ne s'en appeçoive.

Alors Gérasme & la Demoiselle s'en allèrent au Palais après avoir refermé la porte de la prison. Gérasme & Esclarmonde alloient de tems à autre visiter les prisonniers & leur faisoient porter tout ce dont ils avoient besoin. Gérasme étoit toujours chez l'Amiral où il commandoit tout ce qu'il vouloit ; il n'y avoit aucun Payen qui osât lui contredire. Nous cesserons de parler de de Gérasme, d'Huon & des autres prisonniers Français, qui restent en prison, jusqu'à ce que l'on aille les en tirer.

Comme le grand Géant Agrappart, frère aîné d'Angoulaffre que Huon avoit mis à mort, assembla tous ses gens, & vint en Babylone pour recevoir le tribut que l'Amiral Gaudisse payoit auparavant à son frère, du champ de bataille qu'il proposa à l'Amiral, ce qui lui fut accordé.

AInsi vous avez entendu comme Huon a mis à mort le grand géant Angoulaffre qui avoit dix-sept frères dont il étoit le plus petit. La mort d'Angoulaffre fut sûe bientôt après par tout le pays, Agrappart apprit la mort de son frère, il en fut si affligé qu'il étoit hideux à voir, il étoit d'une grandeur si prodigieuse, qu'il avoit dix sept pieds de long, & étoit gros à proportion, il y avoit un pied de distance entre ses deux sourcils, les yeux aussi ardens qu'un charbon enflammé ; le bout de son nez étoit plus gros que le museau d'un bœuf, & il lui sortoit des deux côtés de la bouche deux dents qui avoient bien chacune un pied de long ; j'ennuirois les lecteurs si je leur faisois le portrait affreux

freux de son horrible figure, vous pouvez bien penser que quand il étoit encolère, il étoit encore plus hideux, car ses yeux ressembloient à deux flambeaux ardents. Quand Aggrappart fut averti que la mort de son frère etoit réelle, il ordonna que tous les gens de son pays prissent les armes & vinssent auprès de lui, ses ordres furent ponctuellement exécutés; quand ils furent arrivés auprès du géant, il les assembla & leur raconta la mort de son frère Angoulaffre & que sa volonté étoit d'aller en Babylone vers l'Amiral Gaudisse, pour se mettre en possession des terres dont son frère étoit possesseur; aussi pour percevoir le tribut qui lui étoit dû par l'Amiral Gaudisse, alors tous les Barons lui dirent. Sire, ordonnez ce que vous voudrez & nous le ferons. Agrappart leur répondit qu'il falloit monter tous à cheval, parce qu'il vouloit aller vers l'Amiral Gaudisse, alors tous les payens soumis à ses ordres, montèrent à cheval & partirent avec lui. Ils se rassemblèrent au nombre de dix mille payens dans une grande plaine qui est auprès de Babylone, Agrappart dit à ses gens qu'ils l'attendissent en cet endroit & qu'il vouloit aller seul parler à l'Amiral Gaudisse. Pour cet effet il s'arma de tout ce qui lui étoit nécessaire, il prit une grande faulx comme son frère avoit coutume d'en porter, puis seul & ainsi armé, il entra dans la Ville de Babylonne, traversa les quatre ponts sans trouver personne assez hardi pour s'opposer à son passage, & il parvint à la salle où l'Amiral Gaudisse étoit à table. le géant se mit devant lui & dit assez haut : que le Dieu Mahomet par qui nous vivons & qui fait croître le bled & le vin puisse confondre l'Amiral Gaudisse comme traître & méchant homme. L'Amiral se sentant ainsi outragé, répondit au géant Agrappart, vous m'outragez a tort devant tous mes Barons. Dites-moi donc pourquoi vous m'avez insulté. Amiral, lui dit Agrappart, vous avez dans votre Palais celui qui à mis à mort mon frère Angoulaffre, puisque vous le saviez, vous auriez dû le faire écorcher tout vif, & si ce n'étoit crainte de ternir ma gloire, je te frappcrois; si tu l'as mis en prison sans lui faire aucun mal, que Mahomet te maudisse, tu n'es pas digne de t'asseoire sur le trône, descends, il ne t'appartient pas d'y être.

Alors le géant retira l'Amiral du trône si rudement que sa couronne lui tomba de la tête, Agrappart s'assit sur le trône, il dit ensuite à l'Amiral, traître, mon frère est mort, tu seras dorénavant mon esclave, les terres de mon frère m'appartiennent ainsi que le tribut que tu devois lui payer, sinon je te ferai mettre enpièces, je ne demande que mon droit, & si tu veux prouver le contraire, il faut que tu trouves deux champions qui pour l'amour de toi voudront bien combattre avec moi, je me défendrai contre eux & contre d'autres si tu veux les envoyer; s'il arrive que je sois vaincu, je consens que ta terre soit franche de tout tribut, mais si je suis le vainqueur, tu demeureras mon esclave & mon tributaire, & avec ce tu payeras quatre deniers d'or par an pour racheter ta tête. L'Amiral lui dit qu'il le vouloit bien, je te donnerai deux de mes gens pour combattre contre toi.

Comme l'Amiral Gaudisse fit mettre Huon de Bordeaux hors de prison & le fit armer pour combattre le Géant Agrappart.

Quand l'Amiral eut entendu la proposition du géant, il s'écria à haute voix : Où sont les deux Chevaliers qui voudront combattre pour moi. Il est tems

de me prouver la reconnoissance de mes bienfaits. S'il y a quelqu'uns d'entre vous qui veuillent s'armer pour combattre le géant, je lui donnerai ma fille Esclarmonde en mariage ; & après ma mort il aura tout mon bien sans que personne puisse s'y opposer ; mais malgré les promesses avantageuses qu'il pouvoit faire, il ne se trouva pas un seul payen assez hardi pour le faire, dont l'Amiral fut si fâché qu'il ne pût retenir ses larmes.

Quand le géant Agrappart le vit, il lui dit : Il n'est pas nécessaire de pleurer, que de gré où de force, il seroit obligé de lui payer les quatre deniers d'or, car certainement je vois bien qu'il n'y a aucun de vos payens qui veuille combattre contre moi. Quand la belle Esclarmonde vit que son père pleuroit, elle en fut émue de pitié & lui dit : mon père, si je savois que vous ne me sçussiez pas mauvais gré, je vous dirois une chose qui pourroit vous tirer d'affaire. Ma fille, dit l'Amiral Gaudisse, je jure par Mahomet que vous n'aurez jamais sujet de vous en repentir. Sire, lui dit sa fille, je vous ai dit autrefois que le Français qui vint vous faire un message de la part du Roi Charlemagne, étoit mort : si cependant vous le souhaitez, je vous l'amenerai ici, je ne doute pas qu'il n'entreprenne de combattre contre Agrappart, je vous ai déjà dit qu'il a défait Angoulaffre, je crois & jespère avec l'aide de Mahomet qu'il en fera autant de son frère Agrappart. l'Amiral lui répondit : Ma fille je consens que vous alliez chercher ce Français car si il est ainsi quil le puisse détruire, je consens que lui & tous les autres Français sortent de prison & aillent où bon leur semblera, alors Esclarmonde & Gerasme s'en allèrent à la prison & en retirèrent Huon & les autres Français & les amenèrent au Palais.

Quand ils furent arrivés, l'Amiral regarda Huon parce qu'il avoit le visage en embon point, excepté qu'il étoit devenu pâle, à cause du long espace de tems qu'il étoit resté en prison. Vassal, dit l'Amiral Gaudisse, je vois bien que vous n'avez pas fait mauvaise chere dans la prison. Sire, j'en remercie votre fille qui a bien voulu prendre soin de moi ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi vous m'avez mandé. Vassal, dit l'Amiral Gaudisse, je vais vous le dire : vous voyez ce Sarasin qui est armé, il m'a proposé un champ de bataille corps à corps, où bien contre deux de mes plus vaillans hommes, s'il s'en trouve d'assez hardis pour combattre contre lui, & s'il est vrai que vous ayez la valeur de m'acquitter envers lui & d'entreprendre le gage pour moi, je vous délivre ainsi que ceux qui sont avec vous, vous pourrez retourner dans votre pays, ou bien où bon vous semblera, je vous ferai conduire en sûreté jusqu'à la Ville d'Acre, & vous donnerai un sommier chargé d'or que vous présenterez de ma part au Roi Charlemagne, vous lui direz que tous les ans je lui enverrai un pareil par droit de servitude & pour racheter ma tête, je lui en ferai la promesse par lettre, ainsi qu'il le voudra ordonner par ses Barons ; qu'il ait quelque guerre, je lui enverrai deux mille payens pour le servir pendant un an, & s'il a besoin de ma personne, je passerai la mer avec cent mille payens pour le servir, car j'aime mieux être en servitude ailleurs que de payer ici quatre deniers & si tu veux demeurer avec moi, je te donnerai ma belle fille Esclarmonde & la moitié de mon Royaume pour te maintenir dans ton état.

Sire Amiral dit Huon, je le veux bien faire, pourvu que vous vouliez me rendre mon haubert, mon riche cor d'ivoire &

mon hanap que l'on m'ota quand je fus pris.

Vassal, dit l'Amiral, je vous ferai tout rendre & vous ne perderez pas un denier. Alors l'Amiral envoya chercher le haubert, le cor & le hanap qu'il fit donner à Huon qui fut bien content de les avoir. Quand Agrappart sut que l'Amiral avoit trouvé un Champion pour le combattre, il dit à l'Amiral qu'il vouloit parler à ses Barons qui l'attendoient dehors, mais que celui qui devoit le combattre se tint tout prêt, car, dit-il, tant que je viverai, je n'aurai de contentement que je te l'aye mis en pièces, alors il partit sans rien dire de plus & s'en alla vers ses gens; Huon qui étoit resté au Palais endossa le bon haubert, il donna ensuite à Gerasme son cor d'ivoire, en le priant de vouloir le garder jusqu'à son retour, puis il réclama notre Seigneur en le priant très-humblement de vouloir bien lui pardonner ses péchés & vouloir bien le secourir contre un Adversaire si affreux.

Quand il eut fait sa prière à Dieu, il mit son haubert aussi facilement qu'à la première fois & vit par-là que Dieu lui avoit pardonné, il dit alors; Ah! noble Roi Oberon, puisque Dieu a calmé sa colère contre moi, pardonnez-moi, car je suis bien puni d'avoir passés vos ordres. Ah! je te prie de ne pas m'en vouloir mal si lorsque j'étois en prison, il m'est échappé quelques murmures, j'avoue que j'ai mal fait, mais c'étoit par oubli.

Vous m'avez tant fait de plaisir quand je vous trouvai au milieu du bois où vous me donnâtes votre riche cor d'ivoire & votre hanap par qui j'ai été secouru tant de fois. Pardonnez-moi les fautes que j'ai faites & daignez me secourir en mon besoin car sans le secours de Dieu & le vôtre, il faut que je perde la vie.

Huon pria Dieu bien dévôtement de lui pardonner ses péchés & de lui faire la grace de remporter la victoire sur un ennemi aussi affreux. Quand Huon eut fini son oraison, il vint un Sarrasin qui dit à Huon, Vassal, voici ton épée que tu as perdu le jour que l'on te prit, Huon le remercia & prit son épée.

Après cela Huon laça son heaume & ceignit sa bonne épée, ensuite l'Amiral lui fit amener un cheval des plus beaux qu'on ait vu. Huon l'ayant vu remercia l'Amiral, quand à la richesse de la selle & de la bride il m'est impossible de vous l'exprimer.

Huon après avoir fait le signe de la croix, monta à cheval & sortit tout armé du Palais & vint dans une grande prairie où il fit une course pour essayer le cheval.

Quand il eut fait sa course, il s'arrêta devant l'Amiral qui étoit par les fenêtres du Palais pour regarder Huon, il disoit à ses Barons que les Français étoient à redouter; Huon étoit un très-bel homme & c'eut été dommage que je l'eusse fait mourir, l'Amiral Gaudisse commanda que le champ fut gardé par mille Sarrasins, afin qu'il ne se commit aucune trahison, puis l'Amiral lui cria: Vassal, que Mahomet te conduise.

Comme Huon combattit le Géant Agrappart, le vainquit & le livra à l'Amiral Gaudisse qui en eut grande joie.

HUon vint au champ où son ennemi l'attendoit & quand Agrappart vit Huon il lui cria le plus haut qu'il put: Vassal, qui a entrepris un si grand combat, Huon lui répondit: Apprends que l'Amiral m'appartient, je suis natif du Royaume de France, & si tu veux savoir qui je suis c'est moi qui ai tué ton frère.

Vassal, dit le Payen, j'ai le cœur bien joyeux, puisque Mahomet m'a fait cette grace d'avoir le pouvoir de venger la mort de mon frère sur toi qui est son meurtrier, mais si tu voulois me croire, adorer mon Dieu Mahomet, délaisser ta loi, & venir dans mon pays, je te ferai grand Seigneur & tu aurois plus de terres que tes parens. je te donnerai ma sœur qui est plus grande que moi d'un pied & qui est noire comme un charbon.

Huon lui dit je ne veux ni de tes terres ni de ta sœur je les donne tous au diable, méfie-toi de moi; car je ne serai jamais content que je ne t'aye mis à mort comme j'ai fait de ton frère. Je te défie au nom de Dieu & sa Mère, & moi dit e Payen, au nom de mon Dieu Mahomet.

Alors ils s'éloignèrent pour prendre leur course, puis tournèrent l'un contre l'autre la lance à la main, ils se heurtèrent si fort que leurs lances se frappèrent ensemble, & leurs chevaux courroient d'une telle rapidité qu'il tombèrent au milieu de la prairie. Les deux Champions se levèrent promptement & virent l'un vers l'autre, Agrappart s'arma de sa grande faulx qui étoit dans la prarie & la leva pour en frapper Huon qui se baissa un peu, ce qui fit que le géant manqua son coup, mais Huon qui étoit souple & adroit leva son épée & en frappa sur le heaume du géant un coup si terrible qu'il en abbattit une partie, malgré le cercle d'or le coup fut si pesant, qu'il lui coupât l'oreille droite & le sang en sortit considérablement. Tu devois bien être content que j'eusse tué son frère sans venir ici pour subir un sort pareil, car tu ne verras jamais d'autre jour que celui-ci.

Quand le géant se vit ainsi navré, il eut grande peur & dit à Huon: Vassal, Mahomet qui a forgé ton épée puisse-t-il te confondre, j'aime mieux payer les deniers d'or pour sauver ma vie que d'être mis à mort. Vassal je me rends à toi, je te remets mon épée & te prie de ne me faire aucun mal. Huon lui répondit: Ne crains rien puisque tu te rends à moi, il n'y aura personne assez hardi pour te faire du mal.

Huon prit alors le géant par le bras, il l'emmena à pied dans la Ville, dont l'Amiral Gaudisse & tous ses Barons en furent bien joyeux, mais la grande joie qu'eut la noble Demoiselle Esclarmonde l'emportoit sur tout les autres, Gerasme qui vit que Huon de Bordeaux avoit vaincu le géant, vint vers l'Amiral Gaudisse & lui dit: Sire Amiral, apprennéz que je suis Chrétien & non pas votre neveu; je m'en vins ici pour chercher mon Seigneur & pour mieux en savoir la vérité, je vous fis entendre que j'étois fils du Roi Yvoirin de Montbrant votre frère, afin que plus certainement je pûsse savoir ce que mon Seigneur étoit devenu, car je savois bien qu'il devoit venir auprès de vous, pour faire le message qui lui avoit été ordonné par le Roi Charlemagne.

Comme le géant Agrappart demanda merci à l'Amiral, & comment Huon engagea l'Amiral à quitter la loi des Payens, pour recevoir le Baptême.

APrès que l'Amiral eut enteudu Gerasme, il fut bien surpris & dit qu'il n'y avoit personne tant subtil qu'il fut, qui ne dût se méfier de la subtilité d'un Français; alors l'Amiral regarda Huon qui étoit déjà sur les dégrés, il amenoit avec lui Agrappart le géant, l'Amiral & tous ses Barons vinrent au-devant de lui; Gerasme & ses compagnons furent très-joyeux quand ils les virent, & quand Huon apperçut l'Ami-

ral, il prit Agrappart par la main, & dit à l'Amiral : Sire, je vous livre celui qui vous a tant injurié & qui vous a fait descendre de votre Trône, vous en ferez à votre volonté. Lorsque le géant Agrappart se vit devant l'Amiral, il se mit devant l'Amiral & lui dit : Sire, on dit que la pensée d'un fou se rencontre quelquefois être vrai, cela se rapporte à moi, car lorsque je suis venu vers vous, je me croyois le plus fort qui fut sur la terre & que vous n'auriez pu me résister, mais je me suis trompé dans cette idée, & je suis vaincu par un seul homme & ammené devant vous, moi qui autrefois n'eut pas daigné combattre contre dix. Sire Amiral, je vous prie d'avoir pitié de moi & me pardonner l'outrage que je vous ai fait; quand l'Amiral eut oui Agrappart, il lui dit qu'il lui perdonnoit la faute qu'il avoit commise à condition que jamais il ne feroit de mal à personne & qu'il deviendroit son esclave & lui rendroit hommage devant tous ceux qui étoit présens. Sire, dit Agrappart, je suis prêt de faire votre volonté, alors il rendit hommage à l'Amiral en présence de tous ceux qui étoient là. Ils se mirent tous à table avec beaucoup de joie, l'Amiral fit ce jour bien de l'amitié à Huon, il le fit asseoir auprès de lui ainsi que les autres français. Huon qui avoit grand desir de parvenir à son but, tira son hanap de son sein que Gerasme lui avoit rendu, parce que Huon lui avoit donné en garde ainsi que son cor d'ivoire. Huon dit alors à l'Amiral vous voyez bien ce hanap que je tiens, il est vuide maintenant, vous verrez une pièce d'admirable valeur. L'Amiral dit a Huon, je vois bien qu'il n'y a rien dedans. Huon lui dit : Je veux vous montrer que notre loi est sainte & approuvée, alors il fit trois signes de Croix sur le hanap, il n'eut pas plutôt fait que le hanap se trouva rempli de bon & excellent vin, ce qui surprit baucoup l'Amiral. Huon lui dit ensuite, prenez le hanap & goûtez du vin qui est dedans, vous en sentirez la qualité, il présenta le hanap à l'Amiral, aussitôt qu'il l'eût pris, ledit hanap se trouva vuide, l'Amiral en fut si surpris, qu'il dit à Huon qu'il l'avoit enchanté. Je ne suis point un enchanteur, lui répondit Huon; c'est à cause de vos péchés, car votre loi est mauvaise, vous pouvez bien le voir par la vertu que Dieu a donné au hanap & par le signe de la Croix, vous voyez que ce que je vous dis est véritable, mais pour délaisser ma loi dit l'Amiral, je n'en ferai rien. Je veux savoir si vous demeurerez ou non, ou si vous voulez aller en France, car je veux tenir la promesse que je vous ai fait. Je sais bien, lui dit Huon, que vous tiendrez votre promesse, mais je vous prie sur toutes choses de quitter votre loi, & si vous ne le faites, je vous jure sur ma foi que je ferai venir tant de gens armés, qu'il n'y aura aucune maison dans votre Ville qui n'en soit pleine; quand l'Amiral eut entendu Huon lui parler ainsi, il se tourna vers ses Barons & leur dit : Seigneurs vous entendez avec quel orgueil me parle ce Français que depuis un an je tenois prisonnier, il me menace maintenant de me faire mourir, parce que je ne veux pas délaisser notre loi pour embrasser la sienne. Je suis fort surpris où il prendra tant de gens pour faire ce qu'il dit : que personne ne l'épargne, s'il peut le faire mourir. Huon lui dit : Sire, je vous le demande encore une fois, avez-vous envie de changer de loi ? Ne m'en parlez plus si vous avez en vie de vivre, car, par Mahomet, quand toute l armée de Charlemagne seroit ici, elle ne pourroit vous sauver de la mort.

Comme Huon voyant que l'Amiral ne vouloit pas quitter sa loi, sonna son cor par lequel le noble Roi Oberon vint vers lui, & l'Amiral fut mis à mort & tous ses gens. Huon fut en péril de périr ainsi que la belle Esclarmonde parce qu'il avoit passé ses ordres.

QUand Huon entendit qu'il ne pouvoit faire de mal à l'Amiral, & qu'il ne vouloit pas quitter sa loi pour prendre celle de Jésus-Christ, il sonna son cor d'une telle force que le sang lui sortoit de la bouche, de sorte que l'Amiral & tous ceux qui étoient à table se levèrent & la renversèrent. Ils se mirent tous à chanter & danser, lorsque Huon sonna son cor, Oberon entendit le cor & dit: Je sens bien que mon ami Huon a besoin de moi, je lui pardonne tout ce qu'il m'a fait, il en a été assez puni, je me souhaite auprès de lui avec cent mille hommes bien armés, je ne puis secourir un plus vaillant Chevalier, c'est dommage qu'il a le cœur si inconstant, il n'eut pas plutôt dit qu'il se trouva dans la Ville de Babylone où ils commencèrent à faire mourir tous ceux qui ne vouloient pas embrasser la Religion Catholique, Oberon monta au Palais accompagné des Chevaliers qui avoient tous l'épée à la main. Huon n'eut pas plutôt apperçu Oberon, qu'il courut l'embrasser & lui dit: Sire, j'ai bien des graces à rendre à Dieu & à vous qui venez de si loin pour me secourir dans mon besoin. Oberon lui dit; tant que tu voudras suivre mes conseils, je ne te délaisserai jamais.

Lors de toutes parts ils mirent en pièces payens, hommes, femmes & enfans, excepté ceux qui reçurent la loi de Dieu; Oberon vint vers l'Amiral & le livra à Huon qui fut bien joyeux, il demanda à l'Amiral ce qu'il avoit envie de faire & s'il vouloit quitter sa loi pour embrasser celle de Jésus-Crist. Huon dit l'Amiral, j'aimerois mieux être mis en pièces que de quitter ma loi. Oberon qui étoit présent dit à Huon pourquoi il tardoit tant à le mettre à mort, Huon leva aussi-tôt son épée dont il trancha la tête à l'Amiral. Oberon dit alors à Huon, tu feras bien de t'acquitter envers le Roi Charlemagne. Huon prit la tête de l'Amiral, lui ouvrit la bouche dont il tira les quatre dents machelières, puis coupa sa barbe & en prit ce qu'il en voulut avoir. Oberon lui dit alors, tu as maintenant les dents & la barbe de l'Amiral, si tu aimes la vie, gardes les bien. Sire, dit Huon, je vous prie de les mettre en un endroit sûr, afin que je les puisse retrouver quand j'en aurai affaire, car je suis si étonndi, que je les aurois bien-tôt oubliées ou perdues.

Ami, dit Oberon, je vous approuve en ce que vous dites, je les souhaite dans le côté de Gerasme sans lui faire aucun mal, aussi-tôt qu'il eût souhaité, elles entrèrent dans le côté de Gerasme & elles y étoient si bien cachées que personne ne pouvoit s'appercevoir de quel côté elles étoient, il appella ensuite Huon & lui dit: Je vais m'en retourner dans mon Château de Montmur; vous emmenerez avec vous Esclarmonde fille de l'Amiral, je vous défend sur votre vie, si vous ne craignez de m'irriter, ne soyez pas assez hardi pour avoir affaire à elle que vous ne l'ayez épousée à Rome. Si tu passes mes ordres, tu essuiras tant de malheurs que le double des malheurs que tu as éprouvés depuis que tu es sorti du Royaume de France, n'est rien en comparaison de ceux que tu auras à souffrir si tu passes mes commandemens. Sire, lui dit Huon, je m'en garderai bien, & je ne ferai rien qui puisse te déplaire. Alors le Roi Oberon

fit appareiller un bon vaisseau qui étoit si riche & si orné & garni de Chambres tendues de riches tapisseries, que c'est choses incroyable quand on ne l'a pas vu, car tout étoit or & soierie. Je serois trop long à vous raconter la beauté & la richesse de ce vaisseau. Quand il fut chargé de vivres nécessaires, Oberon prit congé de Huon qu'il embrassa en pleurant, Huon lui demanda pour quel sujet il pleuroit, à quoi Oberon répondit : le sujet pour lequel je verse des larmes, est que j'ai pitié de toi, car si tu savois la grande misère où tu te trouveras, tu en tremblerois de frayeur, car je suis certain que tu auras beaucoup à souffrir & qu'il n'y a personne au monde qui le puisse raconter, alors Oberon le quitta sans rien dire de plus.

Et quand Huon vit qu'Oberon étoit parti il se mit à penser, mais il sortit bientôt de ses réflexions, & donna des ordonnances par toute la Ville, il fit baptiser la noble Demoiselle Esclarmonde, maria sa cousine qu'il avoit amenée de la tour du géant Angoulaffre, à un Amiral du pays qui avoit reçu le Baptême. Huon leur donnat la Ville de Babylone & toutes ses dépendances. Quand Huon eut marié sa cousine, il fit appareiller un petit vaisseau pour pouvoir aller chercher des vivres quand il en seroit nécessaire, ils montèrent tous ensuite dans le vaisseau après avoir fait leurs adieux à la nouvelle mariée qui fut bien fâchée de voir partir son cousin Huon. Quand ils furent tous embarqués, on leva l'ancre & ils cinglèrent à force de voiles & sortirent de la rivière du Nil, ils passèrent vers Damiette, entrèrent en pleine mer & eurent toujours le vent favorable. Ils se mirent à table où ils eurent à boire & à manger autant qu'ils en voulurent, car le hanap qu'ils avoient fournissoit de vin autant qu'ils pouvoient en avoir besoin. Grand Dieu ! dit Huon, je dois bien vous remercier d'un si bon hanap, du haubert & du riche cor d'ivoire que vous m'avez donné, car quand je veux sonner ledit cor d'ivoire, il me viens autant de gens que j'en ai besoin, puis j'ai la barbe & les quatre dents machelières de l'Amiral Gaudisse, j'ai aussi sa belle fille Esclarmonde que j'aime d'un ardeur extrême, malgré que le nain bossu m'ait défendu en quelque manière que ce soit d'en approcher, cela ne m'empêche pas d'en faire à ma fantaisie. Esclarmonde m'appartient, j'en ferai à ma volonté. Quand Gerasme entendit Huon parler ainsi, il lui dit ; que vas-tu faire ? tu sais bien qu'Oberon ne ment jamais, car tu n'as jamais trouvé en lui que des vérités, peut s'en est fallu que par ta faute nous ne fussions tous perdus, & maintenant tu veux enfreindre ses ordres. S'il arrive que tu touches la Demoiselle avant le tems prescrit, il t'en arrivera mal. Huon lui répondit : Je n'écouterai que ma volonté & je ne quitterai pas Esclarmonde que je n'en aie joui. Si vous avez peur, montez dans ce petit vaisseau, prenez des vivres & allez où bon vous semblera. Gerasme voyant que Huon ne faisoit aucun cas de ses avis, lui dit : Je m'en irai bien fâché ; ils sortirent au nombre de treize du grand vaisseau & montèrent sur le petit. Quand Huon vit qu'il étoit resté seul avec la demoiselle Esclarmonde & que ses Barons étoient partis, il fit préparer un lit & dit à la demoiselle qu'il falloit qu'elle contentât son desir. Esclarmonde à cette proposition, se jetta à ses pieds toute en pleurs, le priant de vouloir attendre qu'il l'eût épousée, ainsi qu'il l'avois promis au Roi Oberon. Belle, lui dit-il, l'excuse est

eſt hors de ſaiſon ; alors il prit Eſclarmonde, la mit ſur le lit où il prit ſes ébats, mais il avoit à peine contenté ſon indigne paſſion, qu'il ſurvint une tempête ſi terrible que les vagues de la mer s'élevoient juſqu'aux nues, le tonnerre & les éclairs qui ſe ſuccédoient, préſentoient l'affreuſe image de la mort, le vaiſſeau ſe briſa en pièces, il reſta pour toute reſſource une echelle ſur laquelle ſe mirent Eſclarmonde & Huon & le vent les pouſſa vers une Iſle qui étoit près de là. Et quand ils furent arrivés ſur la terre ferme, ils ſe mirent à genoux & remercièrent le Seigneur de les avoir fait échapper au danger. Les Barons qui étoient montés ſur le petit vaiſſeau voguoit en invoquant le Seigneur de les conduire à bon port, car ils avoient vu périr le vaiſſeau ſur lequel Huon & la belle Eſclarmonde étoient montés, & ils les croyoient morts.

Comme Huon & Eſclarmonde arrivèrent dans une iſle deſcendirent à terre, comme les Pirates emmenèrent Eſclarmonde & laiſſèrent Huon ſeul à qui ils lièrent les pieds & les mains & lui bandèrent les yeux.

Quand Huon & Eſclarmonde virent quils étoient tous nuds, ils pleurèrent amèrement, en entrant dans cette iſle où ils ne trouvèrent aucun homme vivant, mais l'herbe étoit ſi belle & ſi verte que c'étoit un plaiſir à voir, ils furent encore bien heureux de ce qu'il y faiſoit chaud ils ſe couchèrent dans l'herbe pour ne pas être vus, Eſclarmonde verſoit un torrent de larmes, Huon lui dit : ſi nous mourons par amour, nous ne ſerons pas les premiers, car Chriſtian mourut ſeul pour ſon amie qui mourut pour lui. Ils s'embraſſèrent tendrement & comme ils étoient dans l'herbe, il y vint dix Sarraſins dans un batteau qui prirent ce qu'ils avoient de meilleur & deſcendirent à terre pour ſe repoſer en attendant quelqu'aventure, c'étoit des gens qui avoient ſervi autrefois l'Amiral Gaudiſſe, père d'Eſclarmonde.

Huon qui étoit caché dans l'herbe avec ſon amie entendit qu'il y avoit quelqu'un près d'eux, il eut envie d'aller auprès d'eux pour avoir à manger & dit à ſon amie de reſter dans l'endroit juſqu'à ce qu'il fut revenu. Que Dieu vous conduiſe mais je vous prie de revenir bientôt. Il ſortit tout nud & vint vers ceux qui mangeoient, il les pria au nom de Dieu de vouloir bien lui donner du pain. Nous t'en donnerons volontiers mais dis-nous par quelle aventure tu es ici ? Huon leur répondit que c'etoit la tempête qui l'avoit jetté ſur cette iſle, le vaiſſeau ſur lequel j'étois monté eſt péri & tous mes compagnons qui étoient avec moi le ſont auſſi. Quand ils eurent entendu Huon, ils en eurent pitié & lui donnèrent deux pains, Huon les remercia & vint auprès de ſon amie qui étoit enveloppée dans l'herbe, il lui donna du pain, ce qui lui fit un grand bien. Ceux qui lui avoit donné du pain, dirent entr'eux, il n'eſt pas poſſible que cet homme n'ait avec lui une compagnie, allons doucement auprès de lui nous verrons s'il y a quelqu'un, & nous ne nous en retournerons pas que nous ne ſachions la vérité ; ils ſuivirent Huon le plus doucement qu'ils purent, & quand ils furent auprès de lui, ils le virent aſſis auprès de la belle Eſclarmonde qui mangeoient du pain qu'ils leur avoient donné, ils s'arêtèrent pour voir s'ils reconnoîtroient la Demoiſelle, il y en eut un qui dit, je ne ſais ſi je me trompe, mais je crois bien que cette Demoiſelle eſt

Esclarmonde la fille de l'Amiral Gaudisse & celui qui est avec elle est le Français qui a combattu contre Angoulaffre, il a depuis fait mouris l'Amiral, nous sommes bien aise de les avoir trouvé & encore plus de ce qu'il est tout nud & sans armes, car s'il étoit armé, notre vie seroit en grand danger, quand les pirates surent que c'étoit Esclarmonde fille de l'Amiral Gaudisse, ils approchèrent près du lieu où ils étoient & s'écrièrent; Ah! Esclarmonde, votre fuite est mauvaise, c'est par votre faute que votre Père est mort, car c'est celui qui est auprès de vous qui l'a mis à mort, nous allons vous conduire vers le Roi Yvoirin de Montbrant, qui fera de vous telle punition qu'il voudra, & celui qui est auprès de vous sera écorché tout vif. Quand Esclarmonde vis les payens, elle tomba à genoux les mains jointes, en les priant humblement d'avoir pitié & compassion du Français, mais que pour elle, ils pouvoient en faire ce qu'ils voudroient & l'emmener vers son oncle. Car, dit-elle, je vous jure par Mahomet que si vous voulez m'accorder ce que je vous demanderai & que je puisse être en bien avec mon oncle, je vous ferai tous riches, aussi bien, que vous rapporteroit la mort d'un homme. Dame, lui dirent les payens, nous voulons bien le laisser ici, mais nous lui ferons tant de honte qu'il s'en souviendra. Alors ils prirent Huon, lattachèrent & lui bandèrent les yeux, il lui lièrent les mains, tellement que le sang lui sortoit du bout des doigts, il souffroit tant qu'il pensât en mourir, il se réclama à notre Seigneur & le pria d'avoir pitié de lui & de lui pardonner ses méfaits. Quand la bonne Esclarmonde vit que son ami Huon étoit attaché & qu'elle étoit forcée de le quitter, elle s'abandonna aux larmes, Huon de son côté poussoit mille regrets de voir emmener sa belle Esclarmonde. Je vais parler dans le chapitre suivant de la belle Esclarmonde.

Comme la belle Esclarmonde fut emmenée par les Pirates, comment l'Amiral Galaffre d'Anfalerne la délivra.

LOrsque les Pirates eurent liés les pieds & les mains à Huon & lui eurent bandé les yeux, ils le laissèrent seul & emmenèrent avec eux la belle Esclarmonde dans leur vaisseau, ils la couvrirent d'une robe fourée d'hermine car il n'en manquoient pas, ils firent lever les voiles & partirent. Il s'éleva peu de tems après un vent impétueux qui les poussa au port de l'Amiral Galaffre d'Anfalerne, il sortoit de table & étoit appuyé à une des fenêtres de son Palais, il vit le vaisseau qui étoit à l'ancre dans son port, il reconnut au Pavillon que ce vaisseau étoit au Roi Yvoirin de Montbrant, il appella ses Barons, descendit & vint au port où il vit le vaisseau.

Quand il fut arrivé, il dit tout haut: Seigneurs, qui êtes dans ce vaisseau dites-moi quelle marchandise vous avez amené, ils répondirent que c'étoit des étoffes de soie; si elles vous doivent quelque tribut, nous sommes prêts à vous le payer.

Lors l'Amiral Galaffre leur répondit: je sais bien le tribut que vous me devez, mais je voudrois savoir quelle est cette belle Dame que je vois pleurer, Sire, lui répondirent-ils, c'est un esclave que nous avons acheté à Damiette. Esclarmonde l'entendit qui parloit d'elle, ainsi que la réponse que firent les Pirates, elle s'écria aussi-tôt: Sire Amiral, ayez pitié de moi je ne suis pas Esclave, mais fille de l'Amiral Gaudisse qui fut mis à mort par un Vassal Français, mais ces gens-ci m'ont

prise pour me mener à mon oncle Yvoirin de Monbrant, que si il me tenoit, me feroit bruler à petit feu. Belle, lui dit Galaffre ne vous épouventez pas, car vous demeurerez avec moi malgré les Pirates qui vous ont emmenée, puis il leur dit de lui amener la Dame, ils répondirent qu'ils ne le feroient pas.

L'Amiral leur cria qu'il leur feroit rendre de gré où de force, ils se mirent en en état de défense, mais malgré tous leurs efforts, ils furent mis en pièces, & la Demoiselle fut conduire vers l'Amiral qui fut bien aise de la voir. il étoit cependant fâché de ce qu'il en étoit échappé un qui alloit à Montbrant, mais peu lui importoit, puisqu'il avoit ladite Dame qu'il fit emmener au Palais.

Quand l'Amiral Galaffre vit quelle étoit si belle, il devint si amoureux d'elle qu'il voulût l'épouser selon la loi Sarrasine, dont elle fut bien fâchée & lui dit Sire, il est juste que je suive votre volonté, puisque vous m'avez tiré des mains des voleurs. Mais je vous prie de vous déporter de l'amour que vous avez pour moi pour le présent, car j'ai fait un vœu que de l'année où nous allons entrer jusqu'à celle d'après, je ne coucherois avec aucun homme, dont j'ai été bien fachée pour l'amour de vous, car vous m'avez fait beaucoup d'honneur de vouloir me prendre pour femme; Mahomet vous saura bon gré, si pour l'amour de lui vous attendez que mon vœu soit accompli. Belle, dit l'Amiral Galaffre, pour l'amour de mon Dieu Mahomet & de vous, je me déporterai, & dussé-je attendre vingt-ans j'atteudrai pourvû que je vous possède. Sire, dit Esclarmonde, fasse le Dieu Mahomet que je puisse vous mériter, elle dit ensuite en elle-même. Grand Dieu! je vous prie de me faire la grace de garder une fidélité inviolale à mon cher ami Huon, car je souffrirai mille tourmens auparavant de lui manquer. Je vous parlerai maintenant du vaisseau qui étoit partit pour Montbrant.

Comme le petit vaisseau alba à Montbrant auprès du Roi Yvoirin, comme il fit défier l'Amiral Galaffre d'Anfalerne, & de la réponce qu'il fit.

DAns le chapitre précédent on a vu comme Esclarmonde fut délivrée, & de quelle manière l'Amiral Galaffre la traita, pour quelle gardât la fidélité a Huon, comment il y eut un des pirates qui se sauva seul avec le petit vaisseau & se mit en chemin pour aller à Montbrant où il trouva Yvoirin, auquel il raconta tout au long ce qui s'étoit passé, & comme son frère avoit été tué par un jeune Vassal Français; comme ils l'avoient trouvé, avec sa nièce qu'ils vouloient amener, mais l'Amiral Galaffre nous la enlevée & a tué tous mes compagons.

Quand le Roi Yvoirin entendit le Pirate, il s'écria; Mahomet! comment avez vous pu souffrir que mon frère Gaudisse ait été mis à mort & d'autre part, que ma nièce sa propre fille, ait été complice de sa mort. Le chagrin extrême que j'en ai me fait desirer ma mort, car je vois que celui qui tient tout de moi est encore de leur parti, je suis hors de moi.

Alors Yvoirin très-triste & irrité appella ses Barons, devant lesquels il fit venir le Pirate qui avoit aporté les nouvelles & il raconta devant Yvoirin & tous ses Barons la mort de l'Amiral Gaudisse & la la manière de l'Amiral Galaffre qui avoit retenu sa nièce & mis ses hommes à mort. Quand ses barons eurent entendu la déposition du Pirate, ils dirent d'un commun

accord à Yvoirin : Sire, nous sommes d'avis que vous envoyé à l'Amiral Galaffre un de vos secrets messagers, afin de leur signifier qu'il ait à vous envoyez votre niéce & qu'il vienne amender l'offense qu'il vous a fait d'avoir mis à mort vos gens, & qu'il vous réponde pourquoi il a commis une pareille action, & s'il ne veut pas obéir à vos ordres, vous pourrez lui ôter toutes les terres qu'il tient de vous.

Quand le Roi Yvoirin eut entendu ses Barons, il approuva leur avis & dit qu'il les suivroit, on fit venir le messager & on lui expliqu'a le message qu'il avoit à faire auprès de l'Amiral, quand le messager eut entendu les mots bien expliqués de ce qu'il avoit à dire de la part du Roi Yvoirin, il partit & vint à Anfalerne où il monta au Palais & trouva Galaffre qu'il salua au nom de Mahomet.

Il lui fit son message, & quand Galaffre eut entendu le message qui lui étoit fait de la part du Roi Yvoirin, il répondit au messager ? Dis à ton Roi que je ne veux pas lui renvoyer sa niéce, & que si ses gens sont péris ce n'est que par leur faute, que s'il me vient assaillir, je me défenderai· Quand le messager entendit l'Amiral Galaffre, il lui dit, puisque vous voulez en agir de cette façon, je vous jure par Mahomet, que le Roi Yvoirin ne vous laissera ni Ville ni Château il réduira tout en cendres & ne vous laissera pas un seul pied de terrein, s'il vient à s'emparer de vous, il vous fera mourir dans les tourmens. A ces mots l'Amiral s'enflamma de colère, va dit-il au messager, dire à ton Seigneur que je me ris de ses menaces, si j'apprends sa venue, je lui ferai tant d'honneur que je n'attendrai pas qu'il entre sur mes terres, mais m au-devant, dis-lui de ma part que si je puis avoir sur lui l'avantage, je lui séparerai l'ame du corps.

Le messager partit & retourna à Montbrant, quand il fut arrivé, le Roi Yvoirin lui demanda ce qu'il lui voit dit ; l'Amiral Galaffre, me ramenera-t-il ma niéce comme tu lui as dis de ma part. Sire, lui répondit le messager, il m'a répondu qu'il ne vous la renverroit point & qu'il ne vous craint nullement, il viendra même au-devant de vous pour vous combattre & vous mettre à mort, s'il peut vous atteindre. Quand le Roi Yvoirin eut entendu le messager ; il fut transporté, d'un si grand courroux, qu'il restât long-temps sans rien repondre, & quand il fut un peu calmé, il jura par Mahomet, que jamais il n'auroit de joie qu'il n'ait détruit la Ville d'Anfalerne & mis à mort l'Amiral Galaffre. Il manda aussi-tôt tout ses barons avec lesquels il tint conseil pour que dans l'espace de quinze jours tous ses gens furent prêts à marcher vers Montbrant ce qui fut exécuté, car au jour nommé, ils se trouvèrent tous rassemblés, comme on le verra dans la suite. Nous parlerons maintenant de Roi Oberon.

Comment le Roi Oberon à la requête d'un Chevalier, nommé Gloriande, & le luiton Mallebron alla secourir Huon & l'emporta de l'Isle Moysant.

DEs que le Roi Oberon qui étoit dans son bois, apprit que Huon étoit resté dans son Isle, il se mit à pleurer, & quand Gloriant un Chevalier faé vit qu'il étoit là, il en fut bien surpris, il le pria de lui dire quel étoit son chagrin ? Gloriant lui dit Oberon, c'est le parjure de Huon qui en est la cause, lui que j'aimois tant, car il a passé mes commande-

ment, quand je l'ai quitté, je lui ai livré l'Amiral Gaudisse pour en faire ce qu'il lui plairoit, je lui ai fait voir la belle Esclarmonde, je lui ai donné mon riche cor divoire & mon hanap qu'il a perdu par sa folie, dont il est bien puni, car il est nud dans une Isle & il a les pieds & les mains liés, il a aussi les yeux bandés & le laissai périr misérablement. Sire, dit Gloriand, au nom de Dieu, souvenez-vous qu'il fut défendu à Adam & Eve, lorsqu'ils étoient dans le paradis terrestre de toucher au fruit défendu, & ils ont en enfreint ce commandement, cependant Dieu eut pitié d'eux, ainsi je vous prie de pardonner à Huon,

Alors Malebron s'avança & dit à Oberon: permettez-moi de l'aller visiter encore une fois. Quand le Roi Oberon se vit ainsi pressé par Gloriand & Malebron: il se mit en courroux & dit à Malebron; je veux bien que tu ailles voir ce misérable Huon qui est dans la peine; mais il faudra que tu sois encore vingt-huit ans luiton en mer avec trente ans que tu dois encore y être, & tout ce que pourras lui faire c'est de le mettre en terre ferme & qu'il aille où il voudra, je n'en veux plus entendre parler, mais je veux que tu me rapporte mon corps, mon riche hanap & aussi mon bon haubert.

Ha! Oberon, dit Gloriand, vous faites un grand péché, puisque pour si peu de chose vous êtes irrité contre Huon de Bordeaux, & quand à ce qui est du bon haubert que vous voulez avoir, vous savez que Huon la bien conquis & que c'est inutile que vous desiriez l'avoir. Quand Gloriand eut fini son discours; Malbron commença à lui dire: Sire, puisque vous me permettez de le mettre hors de l'Isle, je vous supplie de me dire en quel lieu est cette Isle où est Huon, apprenez, lui dit Gloriand, que cette Isle est assez près d'enfer & a nom l'isle Moysant, Sire, dit Malebron, je vous recommande à notre Seigneur Jésus-Christ Malebron partit & vint en peu de tems au bord de la mer, quand il fut venu, il sauta de dans & se mit à nager si vite, qu'à peine un oiseau eût-il pu le suivre, il nagea tant qu'il arrivât dans l'isle Moysant, quand il fut entré, il vint auprès de Huon, qu'il trouva pleurant & dit: Huon, je prie notre Seigneur Jésus-Christ de vouloir bien te secourir. Ah! grand Dieu, dit Huon, quel est celui qui me parle sous cette figure! Pauvre Huon, apprenez que je suis un homme qui vous aime beaucoup, j'ai nom Malbron, & je suis ce luiton qui vous passa autrefois la mer pour aller en Babylone. Ah! Malbron, très cher frere, je vous prie de me tirer de l'état douloureux où je suis: très-volontiers, dit Malebron, alors il le délia & lui debanda les yeux, quand Huon se vit délié, il en fut bien joyeux & demanda à Malebron qui l'avoit envoyé? il lui répondit que c'étoit Oberon, mais sous condition que malgré que je doive être trente ans luiton en mer, il faudra que je le sois encore vingt-huit ans, cela m'est égal, car je t'aime tant, qu'il n'est rien que je ne fasse pour te servir, mais il faut que je rapporte le cor, le hanap & le bon haubert, car c'est ainsi que je l'ai promis au Roi Oberon, je prie Dieu, dit Huon, qu'il puisse confondre le Nain bossu qui ma fait tant de peine & presque sans sujet. Malebron lui dit: Huon vous avez tort de parler ainsi, car Oberon le sait aussi-tôt que vous l'avez dit. Je me soucie de tout ce qu'il peut faire, car il m'a tant fais de mal que jamais je ne pourrai l'aimer. Dites-moi je vous prie si vous m'emporterez d'ici, où si j'y resterai toujours. Ami lui dit Malbron,

je vous porterai hors de cette isle & vous mettrai en terre ferme, car je ne puis vous aider en aucune manière que ce soit, il se remit alors en sa peau & dit à Huon de monter sur sa croupe, je le veux bien dit Huon, alors il monta sur la croupe de Malebron, il croisa les jambes & étoit nud comme quand il sortit du ventre de sa mère. Malebron sauta dans la mer & se mit à nager d'une telle rapidité, qu'en moins d'une heure il parvint à l'autre bord, quand il y fut arrivé, il mit Huon à terre & lui dit : mon ami, je ne puis pour le présent vous rendre d'autre service que de prier le Seigneur de vous secourir, je m'en vais chercher le cor, le hanap & le bon haubert que vous vouliez avoir, je les porterai au Roi Oberon ainsi que je lui ai promis, il sauta dans la mer laissant là Huon qui se voyant tout nud & seul, se mit à pleurer disant : Vrai Dieu je vous prie de me vouloir aider, je ne sais où je suis ni où je pourrai aller, car si j'avois quelques habits pour me couvrir je pourrois tenter quelque aventure ; je dois bien détester Oberon qui m'a réduit dans ce triste état, mais puisqu'il m'abandonne, je mentirai en dépit de lui, que l'enfer soit son partage. Quand Huon se vit seul un instant, il se leva & regarda autour de lui, pour voir s'il ne passeroit personne à qui il peut s'adresser pour en tirer quelque secours, car il avoit si faim qu'à peine pouvoit-il se soutenir, nonobstant cela, il résolut de sortir de l'endroit où il étoit pour tâcher de trouver quelque rencontre, il se mit en chemin & marcha très-long-temps, il trouva enfin aventure comme on le pourra voir dans la suite, car jamais notre Seigneur Jésus-Christ n'abandonne ceux qui le servent & qui sont fidèles à ses commendemens.

Comment Huon de Bordeaux rencontra un menetrier qui le revetit & lui donna à manger, puis l'emmena comme son valet jusqu'à la Ville de Montbran.

HUon ayant fait un grand espace de chemin, regarda à droite & vit près d'un bosquet une petite prairie en laquelle il y avoit un grand chêne bien feuillé, et auprès étoit une fontaine très claire, il regarda de ce côté-là & vit un homme qui avoit les cheveux blancs & qui étoit assis sous le chêne, il avoit devant lui une petite nappe étendue sur l'herbe sur laquelle il y avoit du pain, de la viande & du vin dans une bouteille. Quad Huon vit le bon homme, il se mit à courir de ce côté & vint vers lui, quand le vieillard l'apperçut, il s'écria homme sauvage, je te prie au nom de Mahomet, de ne me faire aucun mal, mais prends à boire & à manger autant que tu en auras besoin.

Huon ayant considéré le Vieillard il vit bien qu'il avoit été bel homme, il regarda sa harpe & savielle dont le menetrier savoit jouer parfaitement, car dans tout le pays il n'y avoit pas son pareil. Ami, lui dit Huon vous m'avez bien nommé, car il n'y a personne si malheureux que moi sur terre, Vassal, dit le menetrier, va à cette petite malle, ouvres-là, prends ce qu'il te faut pour te couvrir, & viens manger auprès de moi. Sire, dit Huon, j'ai bien du bonheur de vous avoir trouvé, que Mahomet vous en récompense. Le menetrier lui dit ; viens manger avec moi & me tenir compagnie, car tu ne peux trouver aujourd'hui personne plus triste que moi. Vous avez trouvé, lui dit Huon un compagnon de votre malheur, car je suis bien triste & jamais homme ne peut avoir autant de misère à supporter que j'en ai jusqu'alors, je remercie Dieu

de vous avoir trouvé pour me soulager, car vous me paroissez un honnête homme. Huon s'assis ensuite auprès du menetrier & se mit à manger & boire autant qu'il en eut besoin. Le menetrier commença à considérer Huon, il le trouva bel homme & lui demanda d'où il étoit né, & par quelle aventure il se trouvoit dans ce lieu & en cet état. Huon voyant que le menetrier lui faisoit tant de questions commença à penser s'il lui diroit la vérité où s'il mentiroit. il se réclama à Dieu en disant : si je dis la vérité je suis un homme perdu Ah! Oheron tu es la cause de mon malheur, & pour l'amour de ma belle Esclarmonde, toutes les fois que je me trouverai en danger, je mentirai pour te faire encore plus de dépit. Huon dit au menetrier, vous me demandez qui je suis, je ne vous ai pas répondu aussi-tôt car je songeois au bonhuer que j'ai eu de vous rencontrer, mais puisque vous desirez le savoir je vais vous le dire. Je suis né en Afrique, je m'étois embarqué pour aller à Damiette, mais il y survint une tempête si terrible que notre vaisseau périt ainsi que ceux qui étoient dedans, mais j'eus le bonheur d'échapper & Mahomet me fit la grace de vous trouver ; puisque je vous ai raconté tout ce que je sais, jespère que vous voudrez bien vous ouvrir franchement à moi. Ami, dis le menetrier, puisque vous voulez savoir qui je suis & quel est mon chagrin, je vous dirai que je m'appelle Moufflet, je suis menetrier comme vous pouvez le voir, & j'ose dire que d'ici à la mer rouge on ne peut trouver mon pareil. Et quoique je sois bien vieux je sais faire beaucoup de jolis tours, & le chagrin que j'endure est que depuis peu j'ai perdu l'Amiral Gaudisse, mon protecteur, qui fut mis à mort par un Français nommé Huon, Que Mahomet le fasse périr misérablement, car c'est lui qui est la cause que je suis sans secours, mais vous, quel est votre nom ? Huon lui répondit mon nom est Salatre, Salatre, dit le menetrier, ne crains rien, tu vois que pour les peines que tu as eu, Mahomet t'a conduit à bonne aventure, te voilà bien revêtu & si tu veux me croire, tu ne manqueras jamais ; tu es jeune est beau, mais moi qui suis vieux, je ne pais me consoler, puisqu'en mes vieux jours, j'ai perdu un protecteur tel que l'Amiral Gaudisse, je voudrois que celui qui l'a tué fut en mon pouvoir ; Huon baissa la tête à ces paroles. Salatre, dit le menetrier, puisque mon Seigneur est mort, je m'en vais à Montbrant vers le Roi Yvoirin, pour lui raconter la mort de l'Amiral Gaudisse, si vous voulez venir avec moi vous porterez mes instrumens, je suis certain qu'avant qu'il soit six mois, vous monterez un bon cheval, car aussi-tôt que j'aurai joué de mes instrumens devant quelques Roi où Amiral ' ' ceux qui m'auront écouté seront si satisfaits, que l'un me donnera des habillements, l'autre de l'argent. Je suis content de vous servir, lui dit Huon, il prit la malle sur ses épaules & la harpe à la main, Moufflet, son maître portoit la viéle, ils se mirent en chemin pour aller à Montbrant Grand Dieu ! dit Huon, je suis bien fâché de me voir dégradé de cette façon, je me vois obligé de servir un menetrier ; Dieu maudisse le Nain bossu qui m'a fait tant de maux, si j'avois du moins mon haubert, mon cor d'ivoire & mon riche hanap, j'oublierois tous mes maux, si j'avois encore mes treize Chevaliers, mais la fortune m'a tourné le dos : quand Moufflet entendit Huon qui gémissoit, il lui dit, Salatre, consoles-toi, car avant qu'il soit demain au soir, tu verras quel accueil on me fera, & tu partageras

avec moi tous les présens que l'on me fera ; Huon lui répondit : Maître, puisse Mahomet, vous récompenser des bienfaits dont vous m'avez comblé & dont vous voulez me combler encore : en conversant ainsi ils avançoient, Huon se retournant vit des gens armés qui tenoient la route de Montbrant, je vois dit Huon au menetrier, des gens armés qui sont derrière nous, je ne sais s'ils ne nous veulent pas faire de mal, Moufflet lui répondit : ne craignez rien, nous les attendrons & nous saurons d'eux où ils veulent aller, ils n'attendirent pas long-tems : car les gens d'armes vinrent bientôt au nombre de cinq cens, le menetrier les salua & leur demanda où ils alloient ? l'un d'eux leur répondit puisque nous voyons que vous êtes beau menetrier, je vous le dirai. Nous allons vers le Roi Yvoirin de Montbrant, il veut aller contre l'Amiral Galaffre, par ce que depuis peu de tems la Demoiselle Esclarmonde fille de l'Amiral Gaudisse, passoit devant Afalerne, mais l'Amiral Galaffre la prit & fit tuer tous ceux qui la conduisoient, il a voulu l'épouser & le Roi Yvoirin est très-fâché, il nous a fait mander à cette effet, afin d'aller détruire l'Amiral Galaffre. Vous savez maintenant le sujet de notre voyage.

Comment Huon de Bordeaux & Maître Moufflet le Menetrier, arrivérent à Montbrant, & comment Huon de Bordeaux parla au Roi Yvoirin.

HUon ayant entendu les payens qui parloient d'aller où étoit la demoiselle Esclarmonde, fut bien surpris & dit au menetrier qu'il falloit aller à la guerre avec eux, Moufflet lui répondit qu'il ne se soucioit pas d'y aller, ils arrivèrent ainsi à Montbrant & vinrent au Palais où ils trouvèrent le Roi Yvoirin & ses Barons. Quand le menetrier le vit, il le salua au nom de Mahomet, puis il lui dit : très-cher Sire, nous venons vous apprendre de tristes nouvelles, c'est la mort de votre frère & de mon maître. Le Roi Yvoirin lui répondit, je le sais & j'en suis bien fâché ainsi que la belle Esclarmonde que l'Amiral Galaffre me retient & qu'il ne veut pas me renvoyer, mais par Mahomet je lui ferai une guère si terrible qu'il en sera encore mémoire dans cent ans d'ici. Je mettrai tout en flammes & le détruirai entièrement. Je ferai aussi périr ma nièce qui par son amour pour un Français, est cause de la mort de son père. Quand Huon eut entendu parler ainsi de la Belle Esclarmonde, il se sentit agité & dit en lui-même, avant qu'il soit peu de temps, j'irai la voir & chercherai toutes les occasions de lui parler. Le Roi appella Moufflet le menetrier & lui dit : Je n'aime pas être toujours dans la tristesse, j'aime beaucoup mieux me réjouir. Sire, lui répondit le menetrier, je suis prêt à exécuter vos ordres.

Alors il prit sa viéle qui étoit bien accordée & en joua si bien que c'étoit un plaisir de l'entendre, il n'y avoit aucun payen qui ne se sentit transporté de plaisir ils commencèrent à se réjouir : Huon disoit en lui-même, puisse cette joie être pour moi d'un heureux présage. Il eut à peine de finir de jouer de ses instrumens que l'on vit les uns lui donner leurs robes, d'autres leurs manteaux, ils étoient assez satisfait de pouvoir lui donner quelque chose, Huon étoit assez occupé à mettre tout ce qu'on donnoit dans la malle & il n'en étoit pas fâché, puisqu'il devoit en avoir la moitié. Le Roi Yvoirin regarda Huon & dit à ceux qui étoient autour de lui que c'étoit dommage qu'un

bel homme fut au service d'un menetrier. Sire, dit Moufflet, ne soyez pas surpris de ce qu'il me sert, il a raison, car lorsque votre frère fut mort, je partis pour venir à votre Cour, je trouvai un très beau chêne sous lequel je m'assis pour me reposer & rafraîchir; comme il y avoit une belle fontaine, j'étendis ma nappe sur l'herbe & mis mon pain, ma viande & mon hanap plein de vin. Comme je me disposois, à manger, je vis paroître devant moi ce jeune homme, il étoit tout nud comme quand il sortit du ventre de sa mère il me pria au nom de Mahomet de lui donner de mon pain. Je l'ai fait de bon cœur & je lui ai donné des habits, comme j'ai beaucoup fait pour lui, il m'a promis par reconnoissance de me servir & de porter ma harpe & tout ce que j'ai; il fait plus car quand il se rencontre un mauvais passage, il me jette sur ses épaules & me porte facilement, tant il a de force. Pauvre ignorant, lui dit le Roi, tu as déjà tant vécu, & tu ne t'apperçois pas de la ruse, car quand il verra que tu auras beaucoup gagné il te coupera la gorge ou te jettera dans qu'elque précipice, puis il emportera tout ce que tu pourras avoir & te laissera mourir. Sire, dit Moufflet, je vais l'appeller, il fit venir Huon devant le Roi Yvoirin. Vassal, dit le Roi Yvoirin; apprends-moi dequel pays tu les né, car je te plains de te voir obligé de servir un menetrier, il vaudroit mieux pour toi que tu fusses au service de quelque Prince où à la garde de quelque Ville, que de passer le tems de ta jeunesse dans l'inaction. Je ne sais que penser sur ton compte & je crois que tu n'as pas de courage. Tu vois que ton maître n'a de bien que ce qu'il pourra gagner avec sa viéle, est ce que tu n'as pas quelqu'autre métier pour gagner ta vie plus honnêtement. Sire, lui dit Huon, j'ai assez de métiers, & je vais vous les dire: volontiers, dit le Roi, car j'ai grand desir de savoir ce que tu sais faire, mais ne te flatte pas de faire des choses auxquelles tu ne puisses réussir, car je t'éprouverai en tout pour savoir la vérité. Sire, dit Huon, je sais muer un épervier, & je sais chasser le cerf & le sanglier, corner la prise, & conduire des chiens, je sais bien servir à table, je sais aussi jouer aux échets car je n'ai encore trouvé personne qui ait pu me gagner.

Comme Yvoirin de Montbrant fit jouer sa fille aux échets contre Huon, de manière que si la demoiselle le gagnoit, il auroit la tête coupée, & que si la Demoiselle perdoit, il en disposeroit à son gré.

QUand le Roi Yvoirin entendit Huon, il lui dit: tiens-toi prêt, car je veux t'éprouver pour savoir si tu m'as dit la vérité. Sire lui dit Huon; je vous prie de me laisser dire ce que je sais faire encor, puis vous me ferez essayer après ce que je puis faire, par Mahomet, dit le Roi Yvoirin, je veux bien que tu m'en fasse le détail.

Sire dit Huon, je sais bien endosser le haubert, mettre le heaume, monter à cheval, & combatre à la lance, vous pourriez y envoyer de moins vaülant que moi, je sais bien aussi embrasser les Dames & faire quelque chose de plus, s'il en est besoin. Vassal lui dit Yvoirin, tu sais à ce que j'entens, plus de métiers qu'il n'en est besoin, mais pour t'éprouver, je te ferai jouer aux échets avec ma fille qui est très belle, s'il arrive qu'elle te gagne, je te ferai couper la tête, mais si tu la gagne, je te promets que je te laisserai

toute

toute la nuit avec elle pour en disposer à ton plaisir, je te donnerai de plus de cent marcs d'argent. Sire, dit Huon, si c'étoit votre volonté de me déporter de cette entreprise; non, par Mahomet, lui dit Yvoirin, il n'en sera pas autrement, en arrive ce qu'il pourra. Comme ils conversoient, il y eut un payen qui fut trouver la demoiselle qui étoit dans sa chambre & lui raconta qu'il y avoit au Palais un jeune homme auquel son père avoit proposé de jouer aux échets avec elle, que si vous le gagnez, le Roi votre Père lui fera trancher la tête, si au contraire il vous gagne, il jouira de vous pendant une nuit, je vous dirai que celui qui jouera contre vous, est le plus bel homme que j'aie jamais vu, c'est dommage qu'il se soit mis valet d'un menetrier. Il faut, dit la pucelle, que mon père soit bien sot de penser que je gagnerois un homme pour le faire périr. Le Roi Yvoirin envoya alors deux Rois pour chercher sa fille, ils la conduisirent au palais & le Roi son père lui dit: Ma fille, il faut que vous jouiez aux échets avec ce jeune homme que vous voyez, si vous le gagnez, je lui ferai couper la tête, mais s'il vous gagne, je veux qu'il couche une nuit avec vous pour en disposer à son gré. Père, dit la Pucelle, puisque c'est ainsi, il faut que je le fasse. La demoiselle regarda Huon qu'elle trouva très-beau, & dit très-bas: Par Mahomet, je voudrois être bien loin avec ce jeune homme que je trouve d'une rare beauté.

Quand la demoiselle fut venue, que l'on eût préparé les sièges, elle s'assit & Huon devant elle, le Roi Yvoirin & les Barons s'assirent autour d'eux, alors le Roi Yvoirin recommanda à tous les Barons de ne point parler sur le jeu ni pour l'un ni pour l'autre. Vassal, dit Yvoirin, soyez tranquille; il fit publier & défendre partout le palais à qui que ce fut de parler sur le jeu sous peine de la mort. On préparat l'Échiquier qui étoit très-beau, puis Huon demanda à la demoiselle quel jeu il lui plaisoit jouer; elle lui répondit qu'il falloit jouer le jeu ordinaire pour être matté en l'angle, alors ils en firent marcher deux pour faire le premier trait, il y avoit beaucoup de payens qui les regardoient faire, mais cela lui étoit indifférent car il pensoit à son jeu, il avoit déjà perdu beaucoup de pion, & il commençoit à craindre pour ses jours, la demoiselle s'en apperçut bien & lui dit: il ne s'en faut pas beaucoup que vous ne soyez matté, mon père vous fera bientôt trancher la tête; Huon lui répondit, la partie n'est pas encore finie & votre père pourra bien ne pas s'en tirer à honneur, quoique je sois le valet d'un menetrier; quand les Barons entendirent Huon, ils se mirent à rire, & la pucelle qui étoit éprise d'amour pour Huon par rapport à sa beauté, ne fit pas attention à son jeu & perdit la partie, ce qui fit plaisir à Huon qui appella le Roi & lui dit: Sire, vous voyez comme je sais jouer, car si je voulois faire un peu d'attention à mon jeu, il m'auroit été très-facile de matter votre fille. Le Roi voyant cela, lui dit: Que maudite soit l'heure où je vous engendrai, vous avez matté tant de gens, je vois que le valet d'un menetrier vous a gagné. Sire, dit Huon, ne vous mettez point en colère, car si vous le desirez la convention demeurera nulle. Que votre fille se retire dans sa chambre ou bien où elle voudra, pour moi je m'en retournerai servir mon menetrier. Vassal, dit Yvoirin, puisque tu veux me faire cette politesse, je te ferai délivrer sept marcs d'argent. Sire, dit Huon, puisque cela vous plaît, j'accepterai volontiers votre

présent. La demoiselle se retira fort mécontente disant en elle-même, méchant homme! que Mahomet te confonde, car si j'eusse su que tu eusses agi de cette manière, je t'aurois fait trancher la tête. Le lendemain matin le Roi fit publier par toute la Ville que chacun s'armât & montât à cheval, & qu'il vouloit aller contre ses ennemis.

Alors on voyoit de tous côtés des gens armés & à cheval, des trompettes, des tambours, des éléphans, & cela faisoit une bagare considerable dans toute la Ville de Montbrant.

Comme Huon fut armé & monté sur pauvre roussin & suivit les autres devant Ansalerne.

HUon voyant qu'il n'avoit pas dequoi s'armer, en fut bien fâché, car s'il eût eu un cheval, il ne demandoit pas mieux d'aller avec les autres; il vit le Roi Yvoirin & lui dit: Sire, faites-moi donner un Cheval & des armes, pour que je puisse aller combattre avec les autres, & que vous voyez ce que je fais faire. Je le veux bien, lui répondit Yvoirin, il dit à un de ses Chambellans de donner un cheval & des armes à Huon. Le Chambellan lui répondit qu'il arrivoit quelquefois que ces aventuriers manquoient de courage, & qu'il y avoit du danger de lui donner un cheval, parce qu'il pourroit bien s'en aller du côté de l'ennemi. Le Roi au discours du payen, dit: puisque c'est ainsi, donnez-lui des armes & un cheval de peu de prix, afin qu'il n'ait pas sujet de tourner le dos & qu'on le puisse reconnoître.

Comme ils étoient à parler de Huon, il y avoit un payen qui ayant entendu les ordres du Roi, fut au Palais, où il prit une grande épée qui étoit rouillée, il la donna à Huon & lui dit: Vassal, je vois bien que vous n'avez point d'armes, prenez cette épée qu'il y a long-tems que je garde dans un coffre. Il la lui donnoit en se mocquant de lui parce que l'épée étoit de peu de valeur. Huon la tira du fourreau & vit qu'il y avoit dessus en lettres françoises: Cette épée a été forgée par Gallans qui en son tems en forgea trois, dont celle qui avoit été donné à Huon étoit l'une de ces trois, il y en avoit eu une qui fut autrefois à Durandal, ensuite à Roland & l'autre à Courson.

Quand Huon eut lu & vu ce qui étoit écrit, il dit au payen: Je te remercie de m'avoir donné cette épée, si je vis je te la paierai au double. On lui apporta ensuite un bon haubert, un heaume & un écu, on lui donna aussi une lance dont le fer étoit tout rouillé, mais cela lui étoit égal, puisqu'on lui procuroit l'occasion de se signaler; quand il eut toutes ses armes, on lui amena un vieux cheval maigre & pelé, qui avoi le col long & la tête grosse, quand Huon le vit, il le prit par la bride & le monta sans se servir d'étriers devant mille payens qui étoient-là, ils disoient tous que c'étoit dommage de lui avoir donné une monture dont il ne se pourroit aider. Quand Huon fut monté sur ce maigre cheval, il fut bien fâché de voir que chacun rioit de lui, il dit en lui-même, si je puis vivre encore un an, je vous ferai payer vos railleries, il se mit en chemin pour suivre les autres, mais il eut beau piquer son cheval, il n'alloit que le pas, ce qui faisoit bien rire les payens, mais il ne s'en inquiétoit pas. Le Roi Yvoirin sortit de Montbrant avec sa Cavalerie, & attendit dans la plaine que tous ses gens fussent sortis, ils marchèrent vers Ansalerne, & quand ils furent à quatre

lieues de Montbrant, ils commencèrent le pillage & emmenèrent tous les bestiaux qu'ils trouvèrent dans les pâturages pour les conduire à Montbrant. Quant l'Amiral Galaffre vit le Roi Yvoirin devant sa Ville, & qu'il lui enlevoient tout, il devint si triste, qu'il ne put s'empêcher de dire à Esclarmonde, l'amour que j'ai pour vous me coûtera cher, car je vois mon pays détruit, mes gens tués ou conduits en esclavage. Sire, lui répondit Esclarmonde, je suis bien fâchée d'être la cause de vos malheurs, vous n'avez qu'à me rendre à mon oncle, & votre pays ne sera plus en guerre. Belle, lui dit Galaffre, je ne vous rendrai pas à votre oncle que je n'aye auparavant joui de vous. Esclarmonde lui répondit : je sais que vous pouvez disposer de moi à votre volonté, mais attendez que mon vœu soit accompli. Si j'attendois, lui répondit il, votre oncle Yvoirin auroit le tems de détruire toutes mes terres, sans m'en laisser un pied.

Comme Huon combattit Sorbin, le tua & gagna le bon cheval blanc qu'il montoit, gagna la bataille & fut amené en triomphe à Montbrant.

SOrbin voyant le chagrin de l'Amiral Galaffre son oncle, lui dit : calmez-vous, mon cher oncle, quoique le Roi Yvoirin vous enlève tous vos bestiaux, si je puis vivre, je vous les ferai rendre, je m'armerai & dirai au Roi Yvoirin qu'il m'envoie un ou deux des plus vaillans Chevaliers de son armée, & s'il arrive que je sois vaincu, vous lui rendrez sa nièce Esclarmonde pour en faire à sa volonté & s'il arrive autrement, ce que je ne doute pas qui arrive, il s'en ira & sera obligé de réparer tous les torts qu'il vous a fait. Il vaut mieux que la guerre se termine entre deux hommes que d'en exposer beaucoup à périr. Vous avez raison, lui répondit Galaffre, je ne demnde pas mieux. Sorbin alla s'armer de pied en cap & il avoit un bel air, car dans toute la Cour on ne trouvoit pas son pareil pour le courage. Quand il fut armé, on lui amena son cheval blanc qui étoit très-beau & richement harnaché, car la bride, la selle & la housse étoient d'un prix inestimable. Sorbin monta dessus fort lestement, on lui donna une grande lance & il sortit de la Ville bien armé. A peine étoit-il dehors qu'il apperçut le Roi Yvoirin & lui cria : l'Amiral Galaffre m'envoie auprès de toi, pour te dire que tu fasses armer le plus vaillant de tes Chevaliers pour me combattre, & s'il arrive que je sois vaincu, il te rendra ta nièce Esclarmonde ; mais si je suis vainqueur, tu t'en retourneras en ta Ville, & lui laisseras ta nièce Esclarmonde & répareras tous les torts que la guerre lui aura causés. Quand Yvoirin entendit cela, il se retourna pour savoir si il n'y auroit pas quelqu'un qui voulut aller combattre contre Sorbin, mais personne n'osa parler, car ils le redoutoient, tant il étoit fier, ils se disoient entr'eux que celui qui l'oseroit attaquer y finiroit mal ses jours, & comme Yvoirin parloit à Sorbin, Huon qui étoit au milieu des payens avoit entendu ce qui avoit été dit : voyant que personne n'osoit se présenter, il sortit de son rang, piqua son cheval, mais il avoit beau le piquer, il ne pouvoit le faire galopper, & comme le menetrier son maître le vit sortir des rangs si mal monté, il dit au Roi : vous n'avez pas bien agi d'avoir donné à mon valet un mauvais cheval pour aller combattre contre Sorbin qu'aucun de vos gens n'a osé entreprendre, il falloit lui donner un autre cheval. Huon qui étoit sorti des rangs,

appella le payen & lui parla : Sorbin lui demanda qu'est-ce qu'il vouloit ? Huon lui répondit je souhaiterois éprouver ton courage. Vassal, dit Sorbin, je te prie de me dire si tu es Payen ou Sarasin ? Huon lui répondit : je ne suis ni l'un l'autre, mais je suis Chrétien croyant en la loi de Jesus-Christ, & quoique je sois pauvre & nud, tu ne dois pas me mépriser, car je suis de noble extraction, pourquoi je te demande un champ de bataille. Vassal, dit Sorbin, tu as bien tort, car tu cherches à périr, j'ai pitié de toi & te conseille de t'en retourner. Payen, lui dit Huon, j'aimerois mieux mourir que de m'en retourner sans avoir joûté contre toi. Alors ils s'éloignèrent tous deux pour prendre leur course, mais Huon avoit beau frapper son cheval, il n'avançoit aucunement, ce qui fâchoit beaucoup Huon. Il s'écria : Grand Dieu ! fais que je puisse gagner le beau cheval sur lequel est monté ce payen. Et voyant que son cheval ne vouloit ni avancer ni reculer, il se tint en travers pour attendre son ennemi, Sorbin vint précipitamment la lance baissée & en frappa Huon d'un coup si terrible que ni boucle ni écu ne purent tenir, tout fut percé, mais sa lance se brisa & se mit en pièces, mais Huon n'en recula pas un instant & fut inébranlable. Le Roi Yvoirin & les autres payens qui virent cela, en furent bien surpris. Ils estimoient beaucoup Huon. Par Mahomet, dit Yvoirin, cet homme est fier & courageux, je voudrois qu'il fut monté sur mon cheval ; Huon qui avoit reçu un coup, jetta sa lance & tira sa bonne épée dont il frappa le payen d'un coup si terrible qu'il lui fendit la tête & il tomba mort sur le champ de bataille. Huon qui étoit habile saisit le cheval blanc par les rênes & monta dessus sans se servir des étriers, quand il y fut monté il le piqua & le fit courir de toutes parts pour en essayer la bonté ; quand le cheval se sentit piqué, il devint furieux, fit des bonds étonnans & chacun étoit surpris que Huon put se tenir assez bien sans tomber. Quand Huon l'eut essayé, il le trouva si bon, qu'il ne l'eut pas donné pour un Royaume, il vint au petit pas vers le Roi Yvoirin, il avoit si bonne mine que le Roi ne put s'empêcher de dire qu'il avoit plutôt l'air d'un fils de Roi que du valet d'un menetrier. Il vint vers Huon & l'embrassa. Les Payens qui étoient dans Anfalerne avec l'amiral Galaffre sortirent de la Ville, mais l'Amiral n'eut pas plutôt vu son neveu étendu sur le champ de bataille, qu'il tombât en foiblesse, mais étant revenu à lui-même, il poussa des cris douloureux & dit : Ah ! mon cher neveu, je dois bien pleurer votre belle jeunesse, mais si je puis vivre, je vengerai votre mort, il fit prendre le corps & le fit emporter dans la Ville, ensuite ils se vinrent rendre sur le champ de bataille, & il y eut un grand carnage de part & d'autre, mais de tous ceux qui étoient à la bataille, il n'y en avoit pas de plus courageux que Huon ; car il frappoit & d'estoc & de taille, il faisoit un tel carnage que chaque payen, tant hardi fût-il, se sauvoit de lui comme les brebis font du loup ; il combattit avec tant de courage, qu'en peu de tems il mit les ennemis en pièces & força l'Amiral Galaffre à se retirer dans la Ville, laissant les trois quarts de ses gens étendus sur la poussière par la main du courageux Huon. Le Roi Yvoirin & ses Barons admiroient sa valeur ; comme Huon combattoit, il apperçut le payen qui lui avoit donné la bonne épée, il se ressouvint de la promesse qu'il lui avoit faite, & courut contre un payen à qui il fendit la tête, il se saisit du

cheval & le donna au bon payen en lui disant : Ami, recevez le présent que je vous fais en retour de la bonne épée que vous m'avez donnée. Je vous remercie, lui dit le payen. Huon enfin ne trouva personne contre qui combattre. Les ennemis étant rentré dans la Ville, fermèrent les portes & levèrent les ponts; les gens du Roi Yvoirin partagèrent le butin. Huon fut amené à côté du Roi Yvoirin en grand triomphe à Montbrant, où il fut bien reçu. L'Amiral Galaffre étoit dans sa Ville en grande tristesse de la perte de son neveu & de ses gens, il ordonna les obsèques qui furent exécutées avec le plus triste appareil. Cette mort fut bien sensible à l'Amiral qui ne cessoit de gémir.

Comme Huon fut reçu avec grands honneurs, ensuite admis à la table du Roi Yvoirin de Montbrant.

QUand Yvoirin fut rentré dans Montbrant avec tous ses gens, ils allèrent se désarmer; la fille du Roi vint au-devant de lui pour lui témoigner sa joie, il l'embrassa & lui dit : ma très-chère fille, c'est un bonheur que vous ayez perdu au jeu des échets, cas ce jeune valet qui a gagné la partie, a fait des merveilles dans la bataille que nous avons remportée contre l'Amiral Galaffre, c'est à lui que je dois la victoire, il a combattu corps à corps contre Sorbin le neveu de l'Amiral & il l'a mis à mort; mais si je puis vivre encore un an, je le récompenserai des grands services qu'il m'a rendu. Il monta ensuite au Palais avec sa fille, Huon descendit à l'endroit où étoit logé le menetrier, puis il se désarma & vint au Palais avec son maître. Quand le Roi Yvoirin les vit, il vint au-devant d'eux, prit Huon par la main & lui dit : Vassal, venez avec moi à table, car je ne puis trop vous récompenser des services que vous m'avez rendus, vous serez dans mon Hôtel ce qui vous plaira, prenez de mon or & de mon argent, & vous en disposerez à votre volonté. Je veux que vous soyez obéi dans tout ce que vous commanderez comme si c'étoit moi, tout ce qui est ici est à votre disposition, vous pouvez même aller vous amuser dans la chambre des Dames.

Quand je sortirai vous m'accompagnerez. Sire, dit Huon, je vous remercie de l'honneur que vous me faites, alors ils se mirent à table, le Roi fit asseoir Huon auprès de lui, quand ils eurent dîné, le Roi & Huon restèrent assis sur de riches tapis de soie; Moufflet le menetrier accorda sa vielle & en tira de si merveilleux sons que tous les payens qui étoient-là, se sentoient transportés de joie, le Roi en témoigna beaucoup de joie, chaque payen lui donnoit quelque chose. Le menetrier voyant Huon assis auprès du Roi, lui dit : Vassal, j'étois votre maître hier & maintenant je suis votre menetrier.

Je pense que vous ne m'estimez plus tant, je vous prie de me venir aider à rassembler les robes & manteaux que les Seigneurs m'ont donnés, ainsi que vous avez fait autrefois. Quand le Roi & les Barons l'entendirent, ils firent de grands éclats de rire. Je parlerai de Gerasme dans le chapitre suivant.

Comme Gerasme arriva par hasard à Anaflerne, & l'Amiral Galaffre le retint pour l'aider à soutenir sa guerre, & comme il parla à Esclarmonde.

DAns les chapitres précédens, on a vu ce qui est arrivé à Huon, comme le vieux Gerasme treizième de sa compagnie quitta Huon, parce qu'il n'avoit pas voulu

l'écouter, dont il lui arriva bien du malheur, Gerasme & ses compagnons qui étoient avec lui dans le petit vaisseau, naviguoient pendant la tempête, sans savoir ce qu'étoit devenu Huon, mais ils pensoient bien qu'il étoit mort. Un mois après ils furent jettés par une autre tempête sur le port d'Ansalerne. Quand Gerasme vit qu'ils étoient arrivés en ce lieu, il dit à ses gens: Seigneurs, nous ne sommes pas bien arrivés à bon port. En cette Ville demeure un Roi payen tel qu'on ne peut trouver d'ici à la mer rouge, on le nomme l'Amiral Galaffre, si Dieu ne nous secoure, nous ne pouvons espérer que la mort. L'Amiral Galaffre étoit à une des fenêtres de son Palais, promenant sa vue sur la mer, il apperçut le vaisseau où étoient les Barons, il descendit de son Palais & vint au port pour s'informer qui ils étoient & leur demanda qui êtes-vous? Sire, dit Gerasme, nous sommes Français, nous venons d'adorer le Saint Sépulcre & la tempête nous a jettés sur votre port, si nous vous devons quelque tribut, nous sommes prêt à vous satisfaire. Seigneurs, leur répondit l'Amiral, ne craignez rien de ma part ni de celle de mes gens, soyez les bien venus si vous voulez demeurer avec moi.

Gerasme lui demanda le sujet pourquoi il les engageoit à rester; Seigneur, lui répondit l'Amiral, je vous dirai que le Roi Yvoirin de Montbrant me fait la guerre, il m'a mis mes hommes à mort & détruit tout mon pays dont je suis bien fâché.

Sire, dit Gerasme, si vous avez raison; nous sommes tous prêts de vous aider, mais si vous avez tort, nous ne resterons pas avec vous, vous en allez juger, leur répondit l'Amiral. J'étois appuyé sur une des fenêtres de la tour, comme quand vous êtes arrivés: je vis venir un vaisseau qui vint ancrer où vous êtes, il y avoit une belle demoiselle que dix pirates menoient à Montbrant, je ne sais où ils l'avoient prise, elle est fille de l'Amiral Gaudisse, dont Mahomet veuille avoir l'ame, je sais que si le Roi Yvoirin eût pu l'avoir il l'auroit fait brûler, parce qu'on lui a dit qu'elle étoit la cause de la mort de l'Amiral Gaudisse son père, qui étoit frère du Roi Yvoirin de Montbrant. Quand je fus averti que les dix pirates vouloient lui livrer ladite Demoiselle, je leur ai enlevé & les ai tous fait mourir, ensuite je l'ai épousée. Mais quand Yvoirin l'eut appris, il est venu devant ma Ville pour me combattre, il m'a tué beaucoup de monde, a emmené tous mes bestiaux, & tous les jours il me vient harceler; il a avec lui un jeune homme, je ne sais de quel pays il est, mais quand il fut venu ici, il m'a détruit un neveu nommé Sorbin, j'en ai beaucoup de chagrin, il a emmené un cheval blanc qui étoit le meilleur que l'on puisse trouver dans dix Royaumes.

Je vous prie de rester avec moi & de faire ensorte de m'amener ce jeune homme & le bon cheval blanc, si vous pouvez le faire, je vous enrichirai tous.

Sire, dit Gerasme, s'il revient & que vous vouliez me le montrer, je vous promets que je vous le ramenerai ainsi que le cheval blanc. Vassal, dit l'Amiral, si vous me faites ce plaisir, je vous abandonne mon Royaume pour en disposer à votre gré. A ces paroles le vieux Gerasme descendit du vaisseau avec ses compagnons, ils entrèrent dans la Ville d'Ansalerne avec l'Amiral Galaffre, quand ils furent entrés au Palais, Gerasme dit à Galaffre, Sire, nous vous prions de nous montrer la demoiselle pour qui vous êtes en guerre. Je vous la montrerai volontiers, dit l'Amiral, parce que nulles Dames n'auront que vous, &

ne font pas beaucoup la cour à un vieillard; alors il prit Gerasme par la main & le mena dans la chambre où étoit Esclarmonde. Quand elle vit Gerasme, elle le reconnut aussi-tôt, elle devint pâle & tomba en foiblesse. L'Amiral Galaffre en fut bien fâché, & quand elle fut revenue à elle-même, il lui demanda pourquoi elle s'étoit troublée à la vue de ce Vassal. Sire, répondit-elle, c'est une douleur qui m'a prise au côté droit & cela m'arrive quelquefois, mais si c'étoit votre volonté que je parlasse à ce Chevalier français qui d'ordinaire savent beaucoup de choses, il pourroit peut-être m'enseigner quelque remède pour me guérir. Je veux bien qu'il vous parle en secret, lui répondit l'Amiral. Elle appella Gerasme & lui dit : Vassal, je vous prie de me donner quelque conseil pour être soulagée du mal que je ressens. Dame, lui dit Gerasme, en l'honneur de vous & de l'Amiral qui est ici présent, je ferai tous mes efforts pour vous guérir.

Gerasme vit bien qu'Esclarmonde vouloit lui parler, il s'approcha d'elle, & elle lui demanda par quelle aventure êtes-vous dans ces lieux? Dame, lui répondit Gerasme, c'est une tempête qui nous a jettés sur ces bords; mais dites-moi, je vous prie, ce qu'est devenu Huon, hélas! lui répondit-elle, je le crois mort, car quand nous vous avons quitté, il est survenu une tempête terrible qui a fait périr le vaisseau sur lequel nous étions montés, & nous nous sommes sauvés Huon & moi sur une planche, nous fûmes jettés sur une isle qui étoit près de là; quand nous fûmes à terre il y vint dix pirates qui m'ont amené ici. Ils ont laissé Huon les pieds & les mains liés & les yeux bandés, quand ils sont arrivés en ce port, l'Amiral Galaffre les a tous fait mourir, ainsi je pense que Huon est mort. Dieu lui pardonne, pour moi je suis obligée de rester avec l'Amiral qui m'a épousée, mais il ne m'a jamais vu, car je lui ai fait entendre que j'avois fait vœu à Mahomet que d'ici à deux ans aucun homme n'auroit à faire à moi, car j'aime toujours Huon & ne puis l'oublier. Tant que je vivrai Huon me sera cher, le reste des hommes ne me sera rien. Si vous pouviés m'emmener avec vous, que vous me feriez de plaisir, car si je pouvois rester en pays catholique, je me rendrois en un couvent afin de prier le reste de mes jours pour l'ame de mon ami Huon. Gerasme lui dit : ne vous inquiétez pas, car si je m'en vais, je vous emmenerai. L'Amiral qui étoit dans la chambre où il causoit avec les autres Demoiselles, dit à Gerasme, il y a assez long-tems que vous causez, il l'emmena avec Esclarmonde, alors on servit le dîné.

Comme le Roi Yvoirin vint devant Anfalerne, comme Huon & le vieux Gerasme se combattirent, se reconnurent & entrèrent dans Anfalerne, comme ils chassèrent Galaffre, & le Roi Yvoirin fit mettre Moufflet aux fourches où il fut reconnu par Huon.

L'on voit par l'histoire que Huon dit à l'Amiral : Sire, faites armer vos gens, marchons contre Anfalerne, je le veux bien lui répondit le Roi, Huon qui ne demandoit pas mieux que de se trouver dans la mêlée, fut promptement s'armer, puis il fit harnacher son bon cheval blanc, il prit une grande lance & monta à cheval, aussi-tôt le Roi & ses gens sortirent de Montbrant & vinrent devant Anfalerne, quand ils y furent arrivés, ils se rangèrent en bataille, Huon qui ne desiroit que d'acquérir de la gloire, vint, jusqu'aux portes de la Ville, la lance à la

main, il cria à ceux qui étoient aux crénaux & leur demanda où est Galaffre votre Seigneur, allez lui dire qu'il vienne combattre avec celui qui a mis son neveu à mort, vous lui direz que je l'attends, ou qu'il ait à me rendre Esclarmonde. Galaffre qui étoit assez près de-là, le reconnut & dit à Gerasme : voilà celui qui a causé tout mon chagrin.

Je verrai si vous me tiendrez la promesse que vous m'avez donnée. Sire, dit Gerasme, par la foi que je dois à Dieu, je vous ferai avoir l'homme & le cheval; il prit sa lance & monta à cheval, quand il fut prêt on ouvrit les portes de la Ville & Gerasme sortit à la tête de l'armée. Quand il fut hors la Ville, il vit Huon, piqua son cheval & vint au-devant de lui la lance à la main, quand Huon l'apperçut il piqua son cheval blanc & vint contre Gerasme, il s'attaquèrent sans se parler auparavant, ils se portèrent de si rudes coups qu'ils brisèrent boucliers & écus & tombèrent à terre eux & leurs chevaux; mais ils mirent l'épée à la main & combattirent long-tems. Grand Dieu! disoit Huon en lui-même, faites moi la grace de voir Esclarmonde avant de mourir; il disoit cela fort haut, parce qu'il ne croyoit pas que celui contre qui il combattoit pût l'entendre, il vint donc contre lui pour se venger, car il n'avoit pas encore trouvé un ennemi pareil. Gerasme ayant reconnu Huon jetta son épée.

Quand Huon vit cela il en fut bien surpris, & il ne voulut pas le frapper, mais il lui dit : Payen, que prétends-tu faire? demandes-tu la paix ou bien veux-tu te battre encore? Sire, dit Gerasme, venez & tranchez-moi la tête, car je l'ai mérité. Quand Huon l'entendit, il reconnut Gerasme & fut très-satisfait de le revoir. Les Payens qui le regardoient, furent surpris & se demandoient les uns aux autres ce que pouvoient avoir ces deux champions. Huon, dit Gerasme, il est tems de penser à ce que nous avons à faire, car je crois que les Payens s'assembleront de tous côtés, il nous faut monter à cheval & vous ferez comme si vous m'emmeniez prisonnier dans la Ville, vous pourrez voir votre amie Esclarmonde qui en sera bien aise. Ami, dit Huon, j'en ferai à votre volonté, alors ils montèrent à cheval & Gerasme prit Huon par le haubert comme s'il étoit son prisonnier; il le mena ainsi à Anfalerne. Yvoirin voyant que Gerasme emmenoit Huon prisonnier, s'écria : Sarasins, laisserez-vous emmener ce jeune Vassal. Alors les Sarasins coururent après Huon la lance à la main & Galaffre d'autre part vint contre Gerasme. Sire, lui dit-il, pensez à combattre vos ennemis, j'amène prisonnier celui qui a tué votre neveu. Ami, lui dit Galaffre, quand vos l'aurez mis en prison, vous reviendrez auprès de moi. Huon & Gerasme arrivèrent à Anfalerne, ils levèrent les ponts & fermèrent les portes, car il n'y étoit resté que ceux qui étoient hors d'état de porter les armes. Quand nos Barons se virent les plus forts, ils montrrent au Palais où étoit Esclarmonde.

Quand Huon la vit il leva son heaume & l'embrassa, Esclarmonde voyant son cher Huon, en témoigna beaucoup de joie & pendant qu'ils s'embrassoient les Sarrasins étoient sur le champ de bataille, il y avoit déja beaucoup de morts & de blessés, les deux Rois combattoient l'un contre l'autre & comme ils éoient aux mains il y vint deux Sarrasins qui étoient sortis de la ville, ils dirent à l'amiral Galaffre : Sire, votre ville est perdue par les Français qui y sont entrés, il n'est resté personne qu'ils n'aient mis à mort. Ils sont

tous serviteurs du jenne Vassal qui a tué votre neveu, il a tué aussi l'Amiral Gaudisse. Tous ceux qui étoient au Palais sont tués, excepté trente Dames qui étoient avec votre épouse, ils les ont chassées de la Ville, vous pouvez les voir, elles sont en pleurs aux portes de la Ville : Galaffre fut bien affligé, & demanda à ses gens leur avis sur ce qu'il devoit faire; ils lui conseillèrent d'aller se jetter aux pieds du Roi Yvoirin pour le prier de le secourir.

Seigneurs, dit Galaffre, je suivrai vos avis, alors il passa à travers les rangs & vint auprès d'Yvoirin, il descendit de son cheval & lui dit : Sire, je te rends mon épée, je m'en suis bien mal servi, ma tête est à ta disposition. Je vous prie maintenant de m'aider à reprendre ma Ville que m'ont prise les Barons Français ainsi que votre nièce Esclarmonde qui est mon épouse. Ce Vassal qui est venu dans votre cour avec le menetrier est le Français qui a tué l'Amiral Gandisse votre frère, hélas, que je suis malheureux de n'avoir pas sû cela. Ils tombèrent d'accord & jurèrent la mort des Français ; Huon & ses gens abandonnèrent la Ville parce qu'il n'y avoit pas assez de monde pour la défendre. Ils montèrent au Château qui étoit très fort & sis sur un rocher, il étoit presque imprenable. Quand Yvoirin & Galaffre virent la contenance des Français ils firent lever les fourches pour croire épouvanter nos gens, puis firent amener Moufflet, & le vouloient faire pendre, mais quand Moufflet fut sur l'échelle il regarda du côté du Château & se mit à crier : Ah! Huon, me laisserez-vous mourir, souvenez-vous du bien que je vous ai fait. Huon ayant entendu ces paroles, reconut le menetrier, il dit à ses gens, Seigneurs, je vous prie de vous armer, car on veut pendre un menetrier qui m'a fait beaucoup de bien. Alors Gerasme & ses compagnons préparèrent leurs armes & sortirent par une poterne secrette, sans être vus de personne, Huon & ses compagnons vinrent auprès de ceux qui étoient aux fourches il frappa celui qui devoit pendre le menetrier d'un tel coup d'épieu qu'il tombât mort sur la place, ensuite il fit descendre le menetrier & le fit sauver par la poterne, ensuite les Français se jettèrent sur les payens & les taillèrent en pièces. Alors les payens voyant que les Français étoient hors du Château, ils coururent sur eux mais Huon & Gerasme les virent venir, ils marchèrent au petit pas pour les attendre & firent comme s'ils alloient vers la place. Huon les vit venir & baissant la lance il atteignit celui qui marchoit à la tête, Gerasme & les autres se mirent en la mêlée, Huon se voyant poursuivi, se retira avec ses gens au Château, excepté Guérin de S. Omer qui fut tué, dont Huon & ses gens furent bien fâchés.

Comme le bon Prévôt Guire arriva au port d'Anfalerne, & comme Huon & ses compagnons en sortirent & se mirent en mer.

HUon & ses gens regrettoient Guerin de S. Omer, le Roi Yvoirin regrettoit aussi la perte de ses payens, Galaffre consola Yvoirin du mieux qu'il pût. Huon & Gerasme sortirent du Château & furen se promener au bord de la mer en attendant la nuit; au bout de quelque tems, Huon regarda du côté droit & vit venir un vaisseau, il appella Gerasme & lui dit, regardez ce vaisseau, qui vient, je pense que ce sont des Chétiens, car il y a une Croix au pavillon.

Sire, dit Geraime : c'est un vaisseau François ; comme ils parloient, le vaisseau

fut poussé dans le port par la tempête. Huon s'en approcha & demanda qui en étoit le Patron ; les Matelots se regardoient l'un l'autre. Huon vit bien qu'ils appréhendoient, il leur dit : Seigneurs n'ayez aucun doute, car vous êtes arrivés à bon port, je vous prie de me dire d'où vous venez & d'où vous êtes ? puisque vous savez parler français, je vons le dirai, il y en a un d'entre nous qui est de S. Omer & d'autres qui sont de Paris & d'autres Villes de France. Ami, dit Huon, n'y en a-t-il point de Bordeaux, oui, dit le matelot, il y a un vieiliard comme Guire, nous avions entrepris de visiter le Saint Sépulchre, mais nous avons été poussés jusqu'ici par la tempête, montrez-moi, je vous prie, celui qui est de Bordeaux, alors Guire le Prevôt dit : Sire, me voici, ami, lui dit Huon, d'où êtes-vous & comment vous nommez-vous ? Sire, lui répondit le Prevôt, j'ai nom Guire. A ce nom, Huon appella Gerasme & lui dit : voici votre frère. Gerarme vint aussi-tôt embrasser son frère qui lui dit : Je mourrai content puisque j'ai le bonheur de vous voir, mais si je pouvois voir mon bon Seigneur Huon, je serois trop heureux.

Ha ! mon frère, dit Gerasme, vous ne mourrez pas si-tôt, & vous verrez Huon, car c'est lui qui vous parle. Huon alla embrasser Guire & lui dit : je vous félicite de votre arrivée.

Frère, dit Guire à Gerasme, où avez-vous été depuis que je ne vous ai vu. Alors Gerasme conta à son frère comme il avoit été, comment-il avoit trouvé Huon & comme il avoit toujours resté avec lui.

Huon qui desiroit partir de-là, dit à plusieurs Seigneurs, je vous prie de parler bas & de prendre garde de ne point montrer de lumière, car devant cette place il y a deux Amiraux qui ont juré la perte des Français, pour ce je vous conseille de nous cacher. Nous sommes treize & une belle Dame, & nous vous prions de nous laisser monter dans votre vaisseau, autrement nous serions perdus tous. Soyez persuadés que nous vous recompenserons. Sire, dit le Patron, nous vous rendrons service sans intérêt. Ils transportèrent au vaisseau tous les trésors qu'ils trouvèrent au Château, Huon prit Esclarmonde par la main & lui demanda si elle n'étoit pas fâchée de quitter ce pays ? Sire, lui répondit-elle, il y a long-tems que je desire ce jour heureux, ils entrèrent ensuite dans le vaisseau suivis de Moufflet, Gerasme & ses compagnons. On mit à la voile & ils arrivèrent en peu de tems à Brandis, & quand il fut l'heur de midi, les deux Amiraux qui étoient au siége, se donnèrent grandes merveilles de ne plus trouver de Français dans le Château.

Sire, dit un payen, tout les Français sont sauvés. Quand les Amiraux eurent entendu cela, ils furent bien surpris & firent armer une Galiote qui fut montée par trente payens, on leur commanda d'aller vers la poterne, quand ils y furent ils ne trouvèrent personne à qui parler, ils ouvrirent le portes & les Amiraux y entrèrent & furent bien fâchés de ce que les Français leurs étoient énhappés. Nous parlerons de Huon & de ses gens qui arrivèrent sains & saufs au port de Brandis.

Comme Huon & ses gens vinrent à Brandis ensuite à Rome où le S. Père les maria, & comme ils arrivèrent à l'Abbaye de S. Maurice, & comme l'Abbé manda à Gerard qu'ils y étoient arrivés.

AYant quitté Ansalerne & les payens, ils n'aviguèrent jusqu'au port de Brandis, où ils allèrent loger chez Guerin de

Saint Omer, quand ils y furent arrivés, la Dame qui étoit très polie vint au-devant de Huon & lui dit; je suis charmée de votre arrivée, mais je vous prie de me dire où vous avez été. & ce qu'est devenu Guerin mon Seigneur; Dame, lui dit Huon, il est inutile de vous le cacher, il a plu a Dieu de le retirer à lui, ainsi je vous exhorte à vous consoler. La Dame n'eût pas plutôt entendu Huon, qu'elle tombât en foiblesse. Alors Huon & les Barons qui étoient-là lui donnèrent du soulagement, Huon lui dit de calmer sa douleur & l'exhorta à prier Dieu pour l'ame de son mari, nous devons tous mourir? Huon qui desiroit retourner, donna au Patron du vaisseau de l'or & de l'argent dont il le remercia. Huon Esclarmonde & tous les Barons prirent congé de cette Dame qui étoit inconsolable. Huon lui fit de riches présens & lorsque les mulets furent chargés, ils prirent le chemin de Rome avec un plaisir inexprimable, le bon Prévôt Guire en fut encore plus charmé que toute la compagnie. Ils arrivèrent à Rome & vinrent en leur. Hôtel où ils entendirent la messe, Huon demanda où étoit le S. Père, Sire, lui répondit un des gens, il est prêt à dire la messe, Huon & sa compagnie montèrent à cheval & vinrent où étoit le S. Père, Huon tenoit Esclarmonde par la main & le Prevôt Guire tenoit Gerasme son frère, les autres alloient deux à deux.

Quand ils y furent arrivés ils trouvèrent le S. Père qui conversoit avec ses cardinaux, Huon le salua profondément, le S. Père le reconnut aussi-tôt, il vint l'embrasser & lui dit: soyez le bien-venu, je vous prie de me dire si vous avez réussi dans votre entreprise, j'ai eu bien des misères, lui répondit Huon, mais j'en suis venu à bout; j'ai la barbe & les dents de l'Amiral Gaudisse, & vous voyez sa fille à qui vous voudrez bien donner le Baptême, ensuite nous marier. Le S. Père lui répondit; je le veux bien, mais vous resterez cette nuit avec moi, Sire, dit Huon, votre volonté est la mienne, ainsi Huon demeura au logis du S. Père avec toute sa compagnie, & le lendemain au matin le S. Père fit apporter les Fonts où Esclarmonde fut baptisée, sans que son nom fut changé, Moufflet le fut aussi & fut appellée Guerin; après le Baptême, le S. Père célébra la messe après laquelle Huon épousa Esclarmonde, on fit ensuite les Noces qui durèrent huit jours. Huon fit ses adieux au S. Père qui l'engagea beaucoup à rester, mais Huon remercia le S. Père qui fit charger d'or & d'argent deux mulets & en fit présent à Huon, Il remercia le S. Père & ils partirent ensuite de Rome. Après avoir traversé beaucoup de chemin, ils apperçurent la Ville de Bordeaux, alors levant les mains aux Ciel, Grand Dieu! s'écria Huon, je te remercie des graces que tu me fais de revoir ma chère patrie, il dit ensuite à Esclarmonde, voilà le Château dont vous serez Dame & Duchesse. Sire, dit Guire le Prevôt, il faut penser à ce que nous avons à faire. Près d'ici est une Abbaye que l'on nomme S. Maurice-ès-près, il y a un Abbé avec lequel nous pourrons dîner. Votre conseil est bon lui répondit Huon, il fit avertir l'Abbé de sa venue, il en fut bien joyeux & après avoir fait préparer un logement pour Huon, il vint au-devant de lui avec ses Religieux, les ayant apperçu, Huon, mit pied à terre avec toute sa compagnie. L'Abbé dit à Huon, soyez le bien-venu, car vous êtes desiré par-de-là d'où vous êtes sorti il y a longtems, ils furent tous ensemble à l'Abbaye & quand Huon y fut, il entra dans l'Eglise & baisa les Reliques,

ils allèrent ensuite dans la Salle où le dîner étoit préparé. le bon Abbé étoit assis près de Huon, il lui demanda comment il avoit fait & si son vœu étoit accompli. Oui, dit Huon, certainement dit l'Abbé, j'en suis bien aise, & il lui dit, si c'étoit son plaisir qu'on envoyât chercher son frère Girard pour le voir, Huon répondit que cela lui faisoit plaisir, alors l'Abbé envoya son Ecuyer pour chercher Girard, il partit aussi tôt & arrivant à Bordeaux il lui dit: Sire, votre frère Huon est à l'abbaye de S. Maurice si vous venez le voir, vous lui ferez un grand plaisir. Quand Girard eut entendu le Messager, il lui répondit qu'il pouvoit s'en retourner, qu'il iroit voir son frère. Quand le Messager fut retourné, la colère s'empara de Girard, il fut trouver son Beau Père nommé Gibouars l'homme le plus traître qui fut dans l'Univers, il lui dit: Sire, je viens vous demander conseil sur ce que je dois faire, car je crois que ce sont les diables d'enfer qui ont rapporté mon frère Huon jusqu'à l'Abbaye de S. Maurice, car il vient de me mander qu'il y est. Neveu dit Gibouars, ne craignez rien, car si je vis, je lui jouerai un tel tour qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il fut resté où il étoit.

Comme Gibouars de Biesme & Girard tramèrent la mort de Huon, comme le traître Girad vint le voir & en fut bien accueilli.

LEs traîtres conspiroient donc la mort de Huon, Gibouars qui ne cherchoit autre chose que de le faire périr, dit à Girard qu'il allât voir son frère & menât avec lui un Ecuyer, & quand vous serez arrivé, vous l'embrasserez en signe d'amitié. Le lendemain au matin, vous le presseres de partir, & quand ce viendra auprès d'un petit bois, vous lui chercherez querelle & vous vous fâcherez contre lui, pour moi je resterai dans le bois en embuscade avec quarente hommes bien armés & quand vous serez auprès du bois je sortirai & ferai mettre à mort tous ses gens. Nous nous emparerons ensuite de votre frère & l'emmenerons dans une prison affreuse qui est à Bordeaux où nous le laisserons périr misérablemement. Vous direz ensuite à Charlemagne que votre frère Huon est revenu sans avoir apporté la barbe & les dents mâchelières de l'Amiral Gaudisse, & qu'à cet effet vous l'avez retenu prisonnier, le Roi vous croira, car il déteste votre frère. Gibouars dit ensuite à Girard, je m'en vais me préparer, & moi à l'Abbaye voir mon frère. Le traître partit de Bordeaux & arriva à l'abbaye, à peine fut-il entré, qu'il lui donnât un baiser tel que Judas fit à notre Seigneur, Huon croyant que ces signes d'amitié étoient sincères, en versa des lames de joie & l'embrassa tendrement. Alors Huon lui demanda comment il étoit venu seul, frère lui répondit Girard, je l'ai fait pour un bon motif, alors il lui demanda s'il avoit réussi dans son entreprise, Huon lui répondit que oui & qu'il avoit la barbe & les dents de l'Amiral Gaudisse & amené sa fille Esclarmonde qu'il avoit épousée; mais j'ai eu, continua-t-il, bien des traverses, c'est un Roi de Féérie nommé Oberon qui m'a rendu de grands services. Frère, dit Huon, dites-moi quelle est la femme que vous avez prise que l'on dit être si riche. Frère, dit Girard, c'est la fille du Duc Gibouars de Sicile, qui est très-grand Seigneur & qui possède beaucoup de terres, son surnom est Biesme, je n'approuve pas beaucoup cette alliance, car c'est un traître. Frère, dit Girard, vous aves tort, car je ne le crois pas tel que vous le dites.

Comme les deux frères partirent de l'Abbaye après minuit, & comment le traître Girard commença à chercher dispute à son frère quand ils furent près du bois où Gibouars son Beau-père étoit en embuscade.

COmme les deux frères parloient de Gibouars, l'Abbé s'approcha & demanda à Huon quand il lui plairoit de venir dîner. Sire, dit Huon, quand vous voudrez, mais la belle Esclarmonde qui étoit trop fatiguée se retira dans une chambre avec ses gens. Huon fut se mettre à table avec Girard qui regarda beaucoup le bon Prevôt Guire qu'il détestoit parce qu'il avoit été chercher Huon, il se promit en lui-même qu'il seroit le premier à qui il ôteroit la vie, quand ils eurent soupé, on prépara les lits, & Huon appella l'Abbé & lui dit comme à son meilleur ami, j'ai de grandes richesses, je vais vous les confier jusqu'à mon retour, & quand je serai revenu je vous en donnerai la moitié, mais gardez-vous de les donner à d'autres qu'à moi. L'Abbé lui répondit : Soyez sûr que ce que vous me confierez sera en un lieu où l'on y pourra toucher. Ils se furent coucher, Girard dit à son frère Huon, si vous voulez, je vous éveillerai du matin, car il me paroît que demain la journée sera chaude.

Frère, lui répondit Huon, je le veux bien, alors ils se couchèrent, mais le traître ne put dormir. Si Huon eut connu cette trahison, il en eut bien agi autrement. Le jour commençoit à peine à paroître, que Girard éveilla Huon & lui dit : Frère, levons-nous, il est tems, il fait bon marcher à la fraîcheur, Huon se leva & fit lever ses gens ; Sire dit Gerasme, que vous êtes matineux, laissez-nous reposer encore. Girard lui dit qu'il avoit grand tort de parler ainsi, car quand on a des affaires intéressantes on ne peu dormir. Huon dit à Gerasme, mon frère à raison, j'ai bien envie de parler au noble Roi Charlemagne, alors tout le monde se leva. La belle Esclarmonde fut bientôt prête & Huon fut accompagné de ses gens, prendre congé de l'Abbé qui étoit bien fâché de ce qu'ils partoient si matin, on ouvrit les portes, ils montèrent à cheval & partirent tous ensemble. Traître Girard, si Huon savoit ton dessein, lui & ses gens n'encoureroient pas le danger. Le traître le guidoit & les menoit où étoit son Beau-père. La belle Esclarmonde appella Huon & lui dit qu'elle avoit peur, mais il la rassura lui disant : Ne craignez rien, nous sommes en pays de sûreté, à peine eut-il dit cela, que la mule sur laquelle elle étoit montée fit un faux pas, dont elle pensa tomber, mais Huon la retint par la bride ; ma foi, dit Gerasme, nous avons bien mal fait de sortir de l'Abbaye devant le jour, nous y devrions retourner, Girard leur disoit qu'il n'avoit jamais vu de gens plus peureux qu'eux, au bout de quelques tems ils trouvèrent un endroit qui formoit quatre chemins, Girard qui savoit bien par lequel il falloit prendre, passa le premier, mais ils n'étoient pas loin du bois où Gibouars étoit en embuscade, quand Girard vit l'heure qu'il falloit partir, il dit à Huon, je vois bien que vous avez intention d'aller vers Charlemagne pour ravoir vos terres & seigneuries, je sais bien que vous les aurez, je me suis marié & ai pris une noble femme, fille d'un Baron, ainsi je ne suis pas content que vous le nommiez traître, & s'il le savoit il seroit votre ennemi, je ne m'attendois pas que vous reviendriez, maintenant que vous aurez vos terres, je n'aurai plus rien. Voyez ce que

vous voulez me donner, Huon lui dit, je ne sais pourquoi vous me dites toutes ces choses, vous savez que j'ai laissé assez de trésors dans l'Abbaye, qu'à mon retour je les distribuerai, je vous en donnerai la moitié, frère, cela ne me contente pas, je veux avoir part à la Seigneurie. Quand Huon entendit son frère la colère lui monta au visage & il vit bien que son frère lui cherchoit querelle, Gerasme qui étoit très-sage, dit à Huon, Sire, accordez à Girard ce qu'il vous demande, vous êtes jeune tous deux, vous conquérerez assez de terres, Gerasme, lui répondit Huon, je consens qu'il aie Bordeaux ou Gironville, qu'il choisisse, alors Huon dit à son frère de choisir celle qu'il vouloit des deux Villes.

Comme les traîtres tuèrent tous les gens de Huon, excepté Gerasme & la belle Esclarmonde à qui ils lièrent les pieds les mains & les emmenèrent tous à Bordeaux, où ils les mirent dans une prison affreuse.

QUand le traître Girard vit que son frère accordoit à sa demande & qu'il ne vouloit point le fâcher contre lui, il en fut très-courroucé & vint auprès de Guire à qui il dit : traître, vous êtes la cause de la perte de mes terres, mais par la foi que je dois à celui qui m'a crée, avant que je meur, je vous ferai trancher la tête. Quand ils furent près du bois, Gibouars sortit avec ses gens, l'écu & la lance à la main, dès que Huon les eut apperçu, il réclama notre Seigneur de le préserver du danger, s'il n'eut pas été si près de son ennemi, il seroit volontiers retourné à l'Abbaye, néanmoins il tira son épée dont il se défendit si bien qu'il fendit la tête au premier qui vint l'attaquer, il l'abbattit par terre & il mourut sous ses coups, il frappoit à droite & à gauche s'il eut été armé, il n'auroit pas essuyé une si grande perte, ils étoient quarante & ils n'avoient point d'armes, les gens de Gibouars mirent en pièces douze de ceux de Huon, de tous il n'échappa que lui à qui ils lièrent les mains. Le Traître Girard vint vers Gerasme qui étoit abbattu auquel il ouvrit le côté droit où étoit la barbe & les dents mâchelières qui avoient été mises par Oberon le Magicien ; Huon voyant le vieux Gerasme par terre, dit à Giraad, je te demande grace pour ce vieux Gentilhomme, frère lui dit Girard, je ne lui ferai point de mal pour le présent. Ils lui lièrent les pieds & les mains, ils vinrent ensuite vers Esclarmonde qui étoit tombée en foiblesse, alors ils lui lièrent les pieds & les mains & lui bandèrent les yeux, ils la mirent ensuite sur un roussin malgré elle, elle poussoit des cris douloureux, Huon l'entendit & s'écria : Mon frère, je vous prie au nom de Dieu, de ne pas faire de mal à mon épouse. Frère, dit le traître, j'en ferai à ma volonté. Ils vinrent ensuite vers Huon qu'ils mirent sur un cheval, le traître Girard fit en suite prendre les corps de douze Barons qui avoient été tués & le fit jetter dans la rivière de Gironde.

Ils partirent ensuite pour aller à Bordeaux, ils n'y avoit rien de plus triste que d'entendre les lamentations de Huon & sa triste compagnie, Esclarmonde disoit à Huon, hélas ! vous me disiez que quand je serois dans votre pays, vous me feriez porter la couronne d'or, maintenant il faut que je puisse misérablement: Huon lui dit : Ma tendre amie ; calmez votre douleur, le malheur qui nous poursuit ne sera pas de longue durée. Ils arrivèrent enfin à Bordeaux, où ils furent droit au

Palais ils descendirent de leurs chevaux & conduisirent Huon, Esclarmonde & gerasme dans un cachot très profond, il fut ordonné qu'ils auroient un peu d'eau & trois pains d'orge & il fut defendu à personne de leur parler.

Comme les traîtres retournèrent à l'Abbaye, tuérent l'Abbé & prirent les richesses que Huon y avoit laissées.

VOus avez vu le mal'heur dans lequel nos gens sont tombés, mais vous apprendrez ce qui arriva au bon Abbé, car le traître Gibouars & Girad sortirent de Bordeaux & vinrent à l'Abbaye de S. Maurice où ils arrivèrent à l'heure de midi & quand ils furent venus; Girard manda le bon Abbé de venir lui parler. Dès que l'Abbé sut il vint au-devant de lui & lui dit: Sire, soyez le bien-venu, je vous prie de me dire quel est le sujet qui vous amène, Sire, dit le traître depuis que mon frère est sortit d'ici, il s'est souvenu d'avoir laissé ici des trésors, il m'a chargé de vous dire de me les remettre pour en faire des présens à tous les Barons de la Cour de Charlemagne. Sire, lui répondit l'Abbé, lorsque Huon votre frère sortit d'ici, il m'a laissé beaucoup de richesses & m'a défendu de les donner à personne qu'à lui, à ces paroles Girard répondit, vous en aurez le démenti car je les aurai malgré vous, alors aidé de Gibouars il prit l'Abbé par les cheveux & le jetta par terre d'une telle force, qu'ils lui cassèrent le cœur, quand les moines virent que leur Abbé étoit tué, ils prirent la fuite, mais les deux traîtres coururent sur eux l'épée à la main, les moines qui virent bien qu'ils ne pouvoient échapper, se jettèrent à genoux leur demandant grace & leur disant qu'ils leur montreroient le lieu où étoient enfermés les trésors, ce qu'ils firent aussi-tôt & leur donnèrent les clefs de tout. Ils prirent tout les trésors de Huon & les ornemens de l'Eglise. Par mi les moines il y en avoit un qui étoit cousin de Gibouars, il fut élu Abbé, ils s'en retournèrent à Bordeaux où étant arrivés, ils furent bien regardés des Bourgeois qui paroissoient curieux de savoir où leur Seigneur avoit eu tant de richesses, ils vinrent droit au Palais, où ils déposèrent tout. Quand ce fut fait, il en mit ce qu'il voulut dans ses coffres & ensuite il fit charger le reste sur deux sommiers & le fit conduire à Paris, alors Girard & Gibouars se mirent à table, quand leurs chevaux furent prêts, ils partirent avec leur nouvel Abbé, ils rejoignirent les gens qui menoient leurs sommiers & marchèrent avec eux, ils arrivèrent ensuite à Paris, firent leurs présens, ils donnèrent 2 sommiers d'or à la Reine & 3 au Roi qui les reçut avec plaisir; chaque Baron eut un présent, mais le bon Duc Naimes n'en voulut point recevoir. Le Roi Charles fit transporter les présens dans ses coffres & ne voulut pas y regader qu'il n'eut parlé auparavant à Girard qu'il fit asseoir auprès de lui, car, comme on dit communément celui qui donne est toujours considéré. Girard lui dit Charlemagne, soyez le bien-venu, je vous prie de me dire le sujet pour lequel vous êtes venu ici. Sire, lui répondit Girard, je vais vous l'apprendre, j'ai bien besoin de vous & de vos Barons, il me coûte beaucoup de vous dire ce que je pense, j'aimerois bien mieux être au-delà de la mer que de vous le dire, & malgré que je sois repris de ce que je vais vous dire, je préfère mon honneur au reste du monde. Vous avez raison, lui dit Charlemagne, il est beau d'aimer la vérité.

Comme le traître Girard conta au Roi Charlemagne que son frère Huon étoit revenu sans avoir fait son message, & comme le Roi commanda d'aller chercher Huon qui étoit prisonnier à Bordeaux pour le faire mourir.

GIrard dit à Charlemagne il est vrai que vous m'avez fait Chevalier & je suis tenu de vous porter honneur mais je vais dire une chose qui ne sera certainement plaisir à votre Cour ni à moi-même. Parlez, dit Charlemagne. Sire, dit Girard, comme j'étois à mon hôtel avec mes Barons je vis venir mon frère Huon avec une Demoiselle & un vieux Gentilhomme nommé Gerasme, quand le Duc Naimes de Baviere entendit Girard, il dit en lui-même : Ah ! Grand Dieu, j'entends une chose que j'ai bien de la peine à croire, car si c'est ce Gerasme que je connois, c'est un de mes grands amis. Sire, dit Girard, j'ai encore quelque chose à raconter. Il est vrai que quand j'ai vu mon frère, je lui ai fait un bon accueil, je lui ai demandé s'il avoit été à Babylone, s'il avoit exécuté vos ordres, lorsqu'il m'eut écouté, il ne put me répondre ; quand j'ai vu qu'il restoit interdit, je l'ai fait prendre & mettre en prison & suis venu pour vous avertir d'en faire à votre plaisir. Quand les Princes qui étoient-là, entendirent Girard qui disoit avoir détenu son frère prisonnier, ils ne purent s'empêchèrent de croire Girard capable de trahison.

Quand l'Empereur Charlemagne entendit le Rapport de Girard, toute la haine qu'il portoit à Huon à cause de la mort de son fils Charlot, se ranima entièrement & il dit tout haut : J'ordonne à tous ceux qui furent amis de Huon, de me le livrer afin que j'en fasse à ma volonté. Quand il eut ainsi parlé, il se remit & appella le Duc Naimes à qui il dit : Sire Duc, vous avez entendu ce que Girard vient de dire de Huon son frère. Sire dit Naimes, je l'ai bien entendu, mais il faut prouver ce que Girard à dit. Sire, dit Girard, vous parlez comme il vous plaît, mais je prends Dieu à témoin, mon Beau-père Gibouars, ce bon moine & son clerc ; alors Gibouars & l'Abbé avec son Clerc répondirent que ce que Girard avoit dit étoit vrai. Le Duc Naimes leur répondit : vous êtes quatre voleurs & faux témoins, le Roi est mal conseillé, s'il vous croit. Naimes, dit le Roi, dites-moi ce que vous pensez de ces deux Frères. Sire, dit le Duc Naimes, c'est une chose qui demande attention, car si Huon étoit ici, il pourroit se défendre. Dieu ! que je trouve étrange de dire que si j'avois un frère qui fut banni de France & qui vint se refugier chez moi je pourrois l'accuser devant un Prince ; non, je dis que jamais un honnête homme ne fera une pareille action à son frère. Je dis que tout ce qu'ils ont dit est faux, ce n'est que trahison de leur part, ainsi ils sont dignes de mort.

Quand Girard entendit Naimes ; il devint tout pâle & se repentit du mal qu'il avoit cherché à son frère Huon, il maudissoit Gibouars, lors il dit au Duc Naimes Sire, je pense que vous avez tort de me détester comme vous faites. Girard, lui dit Naimes, c'est par rapport à ta méchanceté, tu voulois être un des douze Pairs de France, mais le Roi n'a pas besoin d'un pareil Conseiller. Naimes, dit Charles, faites venir devant moi tous ceux qui sont caution pour Huon, le Duc fit aussi-tôt venir devant le Roi tous ceux qui étoient répondans. Le Roi leur dit : vous savez ce que j'ai ordonné si Huon ne faisoit son message, or il ne l'est pas. Si vous ne me remettez Huon je vous ferai tus

mourir

mourir. Sire, dit Naimes, je vous prie de m'écouter & de me croire, il faut envoyer à Bordeaux des principaux de votre Noblesse, ils ameneront Huon devant vous & vous lui demanderez s'il a rempli votre commandement. Vous parlez juste, lui dit le Roi, ainsi je vais ordonner qu'on l'aille chercher & qu'on l'amène.

Comment l'Empereur Charlemagne alla lui-même à Bordeaux pour faire mourir Huon, tant il le détestoit.

LE Duc Naimes fit tant envers Charlemagne qu'il lui avoit promis qu'il feroit amener Huon, mais il ne voulut se confier à personne & conclut d'y all lui-même. Premièrement il voulut faire mettre en prison tous ceux qui étoient en ôtage, mais le Duc Naimes en répondit & ils furent libres. Le Roi partit & emmena avec lui onze de ses Pairs, ils marchèrent vers Bordeaux, que Dieu conduise Huon le sauve du danger; le Roi & ses Pairs arrivèrent à B..deaux. Le traître Girard dit à Charlemagne, Sire, si c'étoit votre plaisir, j'irois dans la ville faire préparer ce qui vous convient pour vous recevoir comme il convient. Cela n'est pas nécessaire, lui répondit Charlemagne, car il y en a d'autres qui sont chargés de ce soin, vous n'y entrerez pas que je n'y sois entré le premier. Quand le Duc Naimes eut entendu le Roi parler ainsi, il lui dit : vous avez répondu en sage Prince, ils entrèrent enfin à Bordeaux, sans que les habitans en fussent prévenus, ils vinrent au Palais où ils entrèrent dans la salle, on leur prépara à dîner, ils se mirent tous à table on faisoit un si grand bruit dans le Palais que Huon l'ayant entendu demanda ce que c'étoit, il n'est pas nécessaire que vous demandiez à le savoir, mais puisque vous désirez en être instruit, je vous dirai que c'est le Roi Charlemagne qui est venu pour vous faire mourir. Huon lui dit, va-t-en, puisque tu n'as point d'autres nouvelles à me donner. Le Roi étoit à dîner & ne pensoit à autre chose, mais le Duc Naimes ne put boire ni manger, il frappa du pied si rudement qu'il renversât ce qui étoit sur la table, le Roi lui dit qu'il avoit grand tort. Sire, dit Naimes, j'ai mes raisons pour cela, car je crois que vous êtes venu à Bordeaux pour boire & manger & non pour rendre la justice. Noble Empereur, que voulez-vous faire ! Songez que ce n'est pas peu de chose que de faire mourir un des douze Pairs, & il ne nous conviendroit pas d'aller rendre un jugement après avoir bu & mangé, mais au nom de Dieu, si quelqu'un mange aujourd'hui je cesse d'être de ses amis. Naimes, lui dit le Roi, je suivrai votre avis, alors le Roi fit amener Huon qui vint avec Esclarmonde sa femme & le vieux Gerasme, Huon voyant Charlemagne au milieu de ses Barons, vint auprès de lui, ceux qui s'étoient rendus pour lui en ôtage dirent au Roi, Sire, voilà celui pour qui nous nous sommes rendus ôtages, le Roi leur dit qu'ils pouvoient se retirer quand ils voudroient & qu'il les tenoit quittes. Huon se mit à genoux devant le Roi. Le Duc Naimes voyant Huon dans cette humiliante posture, dit au Roi de vouloir bien donner audience à Huon. Volontiers, répondit le Roi. Huon dit alors au Roi : Sire, j'ai à me plaindre devant vous & tous les Barons qui sont ici de ce traître que je vois, il est mon frère, mais il est plus méchant encore que Caïn qui tua son frère Abel. Tous les Barons qui le regardoient, disoient entr'eux : Qu'est devenue la beauté de Huon ? on voit bien à son visage qu'il a eu bien des misères. Huon

recommença à parler & dit au roi : Sire, il est bien vrai que je me suis acquitté du message dont vous m'aviez chargé auprès de l'Amiral Gaudisse, & je lui ai proposé tout au longs ce qui m'avoit été recommandé, j'ai passé la mer, j'ai été à Babylone vers l'Amiral & lui ai demandé en présence de tous ses Barons qu'il me donna sa barbe & ses quatre dents mâchelières. Quand il eut entendu ma demande, il me regarda pour fol & me fit mettre dans une prison où je serais mort de faim, si ce n'eut été la fille de l'Amiral & le bon roi Oberon à qui j'ai beaucoup d'obligations; c'est un roi de féérie qui demeure à Montmur, dès qu'il a su que j'étois en danger, il est venu me secourir & nous avons mis à mort tous ceux qui dans Babylone ne vouloient pas croire en Jesus-Christ. Nous montâmes au Palais où nous mîmes tout en pièces, je tranchai ensuite la tête à l'Amiral, & quand ce fut fait, je lui arrachai les dents mâchelières & lui coupai la barbe, après cela je demandai au roi Oberon qu'il lui plût me donner un moyen pour rapporter en sûreté la barbe & les dents de l'Amiral. Alors Oberon par la grace de Dieu, les mit dans le côté de Gérasme de manière qu'on ne pouvoit les voir. Sire, je suis persuadé que vous n'avez jamais vu un homme semblable à lui.

Quand j'eus fait votre message, & que j'eus accomodé toutes mes affaires, je me mis en chemin & emmenai avec moi Esclarmonde, la fille de l'Amiral & les douze Gentilshommes que vous me donnâtes quand je partis, ils ne m'ont point quitté. Ah ! Sire, si je vous faisois le récit de mes malheurs, il me faudroit un tems considérable, tout ce que j'ai à dire c'est que si Dieu ne m'eut aidé, jamais je ne serois revenu; nous arrivâmes à Rome où le S. Père nous reçut avec joie, il me maria avec Esclarmonde, fille de l'Amiral Gaudisse, elle est comme vous pouvez voir bien triste, elle en a sujet. Quand les Barons eurent entendu les plaintes de Huon, la pitié leur attendrit l'ame, surtout quand ils virent Esclarmonde verser des pleurs. Huon dit ensuite au Roi : Sire, si vous ne me voulez pas croire, envoyez vers le S. Père & vous saurez la vérité. Je suis donc revenu de Babylone & j'ai rapporté avec moi beaucoup de trésors & de richesses; j'avois résolu de ne m'arrêter nulle part que je ne vous eusse parlé, mais quand je fus à l'Abbaye de St. Maurice qui est sur vos terres, j'y logeai & fus bien reçus par l'Abbé qui fit savoir mon arrivée à mon frère; il vint seul avec un Ecuyer. Je ne le crus pas capable de trahison. Le Duc Naimes dit alors : Huon, vous avez raison, car si votre frère eut bien agi, il auroit emmené avec lui tous ses Barons pour aller au-devant de vous. Sire, dit Huon, il a fait autrement, car étant avec moi, il s'informa de mon affaire, si j'avois fait mon message, je lui ai tout raconté. Le traître me demanda ensuite où j'avois mis la barbe & les dents de l'Amiral, je lui dis où elles étoient; il m'engagea à me lever à minuit & à faire préparer mes gens pour nous mettre en chemin, & quand nous fûmes près d'une Croix où il y avoit plusieurs chemins, je voulus prendre celui de France, il me chercha noise. Il y avoit près de-là un petit bois, où Gibouars étoit en embuscade avec quarante hommes armés, ils ont tué tous mes gens & les ont jettés dans la rivière de Gironde, ils m'ont ensuite jetté par terre, lié les pieds & les mains, ils m'ont bandé les yeux, en ont fait autant à ma femme ensuite au viel Gerasme, & mon traître frère lui ouvrit le côté où étoient la barbe & les dents mâchelières qui y avoient été mises par le

Roi Oberon. Après avoir blessé Gerasme, il le jetta par terre & lui arracha ce qu'il avoit dans le côté, vous pouvez le savoir de lui Gerasme s'avança & montra au Roi la plaie qu'il avoit au côte & que chacun pût voir. Huon continua ainsi: quand ils eurent fait ce qu'ils voulurent, ils nous mirent sur trois roussins, nous emmenèrent dans cette Ville, il nous fit mettre ensuite en prison où il nous a tenus au pain & à l'eau, il nous a ôté tout ce que nous avions. S'ils disent le contraire, qu'ils s'arment & je leur ferai raison. Huon parle juste, répondit le Duc Naimes.

Girard prit la parole & dit au Roi, mon frère parle comme il veut, parce qu'il sait bien que je ne veux pas me revolter contre lui. Grand Dieu! comme le traître cherche à s'excuser. Le Roi dit à Huon, je ne sais comment vous avez fait, mais je veux que vous me montriez la barbe & les dents de l'Amiral Gaudisse. Sire, dit Huon, mon traître frère me les a dérobés. Vous savez que quand vous sortîtes de France, je vous ai défendu de retourner à Bordeaux sans m'avoir parlé auparavant, en sûreté de quoi vous me livrâtes des ôtages, je les ai laissé libres, puisque je vous tiens, il est à mon pouvoir de vous faire pendre. Sire, dit Huon, je ne crois pas qu'un Roi de France fasse une pareille cruauté, je vous prie de me juger selon droit & raison; ma foi, dit le Duc Naimes à Huon, vous demandez bien peu, si vous avez droit vos terres & vos Seigneuries doivent vous être remises. Il dit ensuite au Roi qu'il falloit rendre justice à Huon, le Roi lui répondit qu'il étoit en son pouvoir de le faire mourir, mais que comme il étoit Pair de France, il le laissoit en jugement. Les Barons furent bien aises, mais le Duc Naimes dit au Roi: Sire, pourquoi voulez-vous mener Huon en jugement, puisqu'il offre de prouver par le S. Père tout ce qu'il a dit. Huon se retira & le Roi appela tous ses Barons & leur dit: Seigneurs, je vous prie sur la foi que vous me devez, de juger Huon & son frère sans partialité, alors ils entrèrent dans une chambre & le Duc Naimes leur dit: Seigneurs, vous savez que le Roi nous a recommandé de dire la vérité, vous savez aussi la haine qu'il a contre Huon, c'est pour cela que je vous conjure de dire chacun votre avis.

Comme les Pairs de France se retirèrent dans une chambre pour rendre le jugement de Huon, pour ou contre lui.

Comme nos Barons discouroient ensemble, il se leva un Baron qui étoit de la famille de Ganelon, il dit à haute voix: Seigneurs, je pense, vu le cas, que le Roi peut sans péché faire mourir Huon.

Quand Gautier eut dit sa raison, Henry Comte de St. Omer dit: Gautier, retirez-vous, car votre parole ne sera de nulle valeur. Seigneurs, dit Henry, pour juger loyalement, je dis que les terres de Huon lui doivent être rendues; car son fait est du tout prouvé, & par bons témoins, tels que le S. Père; vous savez qu'il a été trahi par son frère Girard, pourquoi il doit être traîné à la queue d'un cheval, ensuite pendu; quand il eut dit son avis, il se remit en sa place.

Quand Henry de St. Omer eut fini, le Comte de Flandre se leva & lui dit: qu'il ne seroit rien de tout ce qu'il venoit de dire; mais, reprit-il, voici mon avis: Vous savez, Seigneurs, que le monde est bien méchant, il n'y a plus d'amitié entre les frères, vous le voyez par ces deux qui sont ici présens, & dont nous jugeons la cause, c'est pourquoi nous devons en-

ployer tous les moyens qui peuvent les remettre en grace auprès du Roi, le prier d'avoir pitié d'eux & rendre à Huon les terres qui lui appartiennent.

Comme les Pairs de France laissèrent la cause au jugement du Duc Naimes de Bavière, & malgré tout cela le Roi Charlemagne condamna Huon à mort.

LE Comte de Flandres eut à peine fini de parler, que le Comte de Châlons se leva & dit : Comte de Flandres, votre raison est assez bonnne, mais je pense que le Roi n'en fera rien, ainsi il vaut mieux nous en rapporter à l'avis du Duc Naimes.

Ils vinrent tous auprès du Duc & le prièrent de se charger du jugement, qu'ils s'en rapporteroient à ce qu'il décideroit; quand le Duc Naimes de Bavière entendit les Barons, il ne leur répondit pas. Ils se mirent à parler entr'eux, quand la belle Esclarmonde vit Huon si triste, elle lui dit : Nous avons bien du malheur, puisque dans votre Patrie vous êtes en danger de mourir. Personne ne veut croire que vous ayez été à Babylone, je vois que tout est contre vous. Huon tâchoit de la consoler, en lui disant ; ayez confiance en Dieu qui nous a toujours secouru, j'espère qu'il ne nous abandonnera pas. Naimes sortit alors du conseil & dit : Seigneurs, je ne sais quoi décider ; ils lui répondirent qu'il n'auroit pas de conseil d'eux, mais doit-il être pendu ? alors celui qui avoit parlé le premier dit que cela ne pouvoit être autrement, votre conseil ne sera pas suivi, répondit le Duc Naimes, dites moi Seigneurs, si vous vous en rapporterez à moi, oui, lui répondirent-ils d'un commun accord. Naimes s'en vint alors vers le Roi & lui dit : Sire, vous plaît-il de nous entendre. Oui, dit l'Empereur, car c'est mon envie. Sire, dit le Duc Naimes, je vous demande en quel pays vous voulez que l'un de nos Pairs soit jugé. Le Roi lui répondit, vous êtes prud'homme & vous voulez sauver Huon, vous avez tort de parler ainsi, lui répondit Naimes, dites seulement où vous voulez qu'il soit jugé. Si vous le souhaitez je vais vous le dire. Il y a trois Villes dans votre Royaume, la première est St. Omer, la seconde Orléans, la troisième Paris ; ainsi si par jugement vous voulez mener Huon, il faut le mener dans une de ces trois Villes, car il ne sera pas jugé en cet Hôtel. Le Roi lui répéta, je vois bien que vous faites cela pour le sauver, car je vous ai dit d'en rendre le jugement parmi vous & vous n'en avez rien fait, ainsi, Huon sera pendu avant que je mange. Le Roi ordonna que l'on mit les tables. Girard qui avoit entendu ce que le Roi venoit de dire en fut bien joyeux, mais il ne le fit pas appercevoir.

Quand Esclarmonde entendit le Roi qui venoit de jurer la perte de Huon, elle poussa des cris si douloureux qu'elle eut attendri les cœurs les moins sensibles, elle disoit à Huon, je vois qu'il faut nous séparer, que n'ai-je des armes, je me poignarderois devant ce tyran. Le vieux Gerasme disoit en pleurant : Que maudit soit le moment où je suis né ! j'ai passé ma jeunesse & maintenant que je suis vieux, il faut que je meure honteusement ; ils pensoient mourir tous les trois, mais il n'y a personne qui puisse nous nuire, si Dieu nous veut aider, & s'il plaît à Dieu le Roi Oberon fera faire un parjure au Roi Charlemagne. Je vous laisserai à parler de Huon & de sa triste compagnie & vous parlerai du noble Roi Oberon qui étoit alors dans son bois.

Comment le Roi Oberon vint secourir Huon de Bordeaux, & fit reconnoître à Girard toute la trahison qu'il avoit faite à son frere.

ON a vu dans le chapitre ci-dessus, la haine que le Roi portoit à Huon, comme étant arrivé à Rome, il s'étoit confessé de tous ses péchés & en avoit reçu l'absolution. Le Roi Oberon satisfait de sa conduite & connoissant la triste situation où il se trouvoit, ne put retenir ses larmes. Ses gens s'en apperçurent & lui demandèrent quel étoit le sujet de son chagrin? il leur répondit: je me souviens de ce pauvre Huon qui est repassé la mer, il a été à Rome, a épousé Esclarmonde, s'est confessé de tous ses péchés dont je l'ai assez puni, il est tems maintenant que j'aille à son secours, car Charlemagne a juré qu'il ne boira ni ne mangera, que Huon ne soit pendu; mais il s'en parjurera, car je le secourerai; le pauvre homme est en grand danger, lui & Esclarmonde ainsi que le vieux Gerasme, ils sont à Bordeaux & ont les fers aux pieds. Le Roi est à table, je souhaite la mienne auprès de la sienne & plus haute de deux pieds que la sienne, je veux qu'on mette sur ma table, mon hanap, mon cor d'ivoire & le haubert que Huon a conquis; je souhaite avec moi cent mille hommes armés, comme j'ai coutume de mener en bataille; il n'eut par plutôt souhaité que par la puissance de Dieu, sa table se trouva auprès de celle du Roi, telle que le Roi Oberon l'avoit souhaité. Quand le Roi Charlemagne vit cette table plus haute que la sienne, le cor, le hanap & la cotte d'acier, il en fut bien surpris & dit à Naimes de regarder ce que cela signifioit; il croyoit avoir été enchanté. Sire, je n'ai jamais vu une pareille chose; tout les Barons étoient bien surpris, Gerasme qui étoit auprès de Huon, apperçut la table sur laquelle étoient posés le hanap, le cor & la cotte de maille, j'apperçois que le Roi Oberon vient à votre secours; Huon regarda; mais quelle fut sa joie à la vue d'Oberon, il leva les mains au Ciel & remercia Dieu. Il vint à propos dans la ville de Bordeaux, les habitans étoient surpris de voir tant de monde, quand Oberon fut dans la ville, il ordonna à ses Barons de faire garder les portes & d'empêcher tout le monde de sortir. Il y eut dix mille hommes à chaque porte de la ville, Oberon monta au palais, il laissa dix mille hommes à la porte & leur dit que dès qu'ils entendroient le cor, ils montassent aussi-tôt & missent tout à mort. Le Roi Oberon monta au palais & ses Barons, il étoit richement habillé, il passa vers Charlemagne sans lui rien dire, le Roi dit: qui peut être ce Nain bossu? il est bien fier, car il n'a pas daigné parler, je verrai ce qu'il voudra faire, car je ne sais ce qu'il a pensé. Quand Oberon fut passé il vint vers Huon, & souhaita que leurs fers fussent ôtés à tous trois, il les prit par la main & les mena devant le Roi, il s'assit & les fit asseoir, il prit son hanap, sur lequel il fit trois signes de croix, aussi-tôt il se trouva rempli de vin, le Roi Oberon le prit en donna à Esclarmonde, ensuite à Huon & à Gerasme, il dit ensuite à Huon; ami, levez-vous, portez ce hanap à Charlemagne & lui dites qu'il boive à vous en signe de paix, Huon se leva de table & vint vers le Roi à qui il donna le hanap, mais à peine le Roi l'eut-il touché qu'il se trouva desséché, & il n'y resta pas une seule goutte de vin. Vassal, dit Charlemagne, vous m'avez enchanté. Sire, dit Oberon, ce sont les péchés dont vous êtes rempli qui

lui ôtent toute sa vertu, car personne ne peut y boire qu'il ne soit exempt de péché mortel. Quand l'Empereur eut entendu le Roi Oberon, il fut bien surpris, Huon reprit aussi-tôt le hanap qui fut rempli de vin, il le porta au Duc Naimes qui étoit auprès de Charlemagne, Naimes le prit & but à son plaisir, Huon retourna ensuite vers Oberon & s'assit auprès de lui.

Oberon appela le Duc Naimes & lui ordonna de se lever & de se mettre à son côté; quand il y fut, il lui dit: Sire, Duc, vous êtes prud'homme, vous avez toujours défendu mon ami Huon, & vous, Sire, c'est à tort que vous avez déshérité Huon, il est prud'homme & je vous dis en vérité qu'il a fait son message à l'Amiral Gaudisse, c'est moi qui l'ai aidé dans son entreprise, il lui a arraché la barbe & les quatre dents mâchelières. je les ai enfermés par la volonté de Dieu dans le côté de Gerasme. Vous voyez devant vous le traître Girard qui ne cherche que la perte de son frère, & pour que vous en soyez plus certain, je vais lui faire avouer devant vous. Oberon dit alors à Girard: Je vous conjure par la puissance divine de dire la trahison que vous avez machinée contre Huon.

Quand Girard eut entendu Oberon lui parler ainsi, il tremb'a de frayeur, car il vit bien qu'il ne pouvoit s'empêcher de dire la vérité. Sire, dit Girard, je vois bien qu'il est impossible de vous rien cacher; il est vrai que dès que je sus que mon frère étoit à l'Abbaye de S. Maurice j'en fus extrêmement fâché d'autant que je savois bien qu'il falloit que je lui rendisse ses terres, je fus trouver mon Beau-père Gibouars qui me donna conseil de faire ce que j'ai fait, il m'invita de l'aller voir & quand j'eus su tout son dessein, il me dit qu'il se mettroit en embuscade dans un petit bois avec quarante hommes armés; & que quand nous approcherions du bois, je cherchasse querelle à mon frère & qu'il sortiroit du bois & feroit périr Huon & ses gens.

Quand nous eumes tué les gens de mon frère, nous les jettâmes dans la Gironde & nous prîmes mon frère, sa femme Esclarmonde & le vieux Gerasme, nous leur liâmes les pieds & les mains, leur bandâmes les yeux & ensuite je vins auprès de Gerasme à qui j'ouvris le côté & j'y pris la barbe & les dents mâchelières que je suis prêt d'aller chercher si vous désirez. Non, dit Oberon, je les aurai bien sans vous. Nous amenâmes donc nos trois prisonniers dans ce Château & nous partîmes pour l'Abbaye de St. Maurice, où mon frère avoit déposé son trésor, nous le demandâmes à l'Abbé, mais il ne voulut pas nous le donner; nous le tuâmes, prîmes tout & avons fait Abbé ce moine qui est parent de Gibouars. Voilà, Sire, tout le contenu de ma maudite trahison, je n'y eus jamais pensé sans les funestes avis de Gibouars. Oberon lui dit: vous serez pendus & personne ne peut vous sauver, il dit ensuite au Roi, vous venez d'entendre la trahison de Girard & de Gibouars, mais par la foi que je dois à Dieu & à St. Denis, ils seront pendus

Comment le Roi Obéron fit pendre les quatre traîtres Girard, Gibouars & les deux faux témoins. De la paix de Huon avec Charlemagne, & comme le Roi Obéron donna son Royaume à Huon de Bordeaux.

QUand le Roi Oberon eût entendu Girard, il dit: Je souhaite la barbe & les dents de l'Amiral sur cette table, il n'eut pas plutôt souhaité que l'on les vit paroître, au grand étonnement de tous.

Huon dit alors au Roi oberon, Sire, qu'il vous plaise pardonner à mon frère, je lui donnerai la moitié de mes terres, afin que nous puissions vivre ensemble. Les Barons qui entendirent Huon demander la grace de son frère, ne purent s'empêcher de dire que c'eut été dommage que la chose eut été autrement; Huon redemanda la grace de son frère, mais oberon lui dit qu'il ne le feroit point; il dit: Je souhaite qu'ils soient tous quatre pendus dans cette prairie. Aussi-tôt l'on vit Girard, Gibouars, l'Abbé & le Moine pendus; ainsi périrent ces traîtres. Le Roi Oberon après avoir parlé de plusieurs choses à Charlemagne, appella Huon & lui dit: Portez au Roi la barbe & les dents mâchelières & dites-lui qu'il vous rende vos Seigneuries; alors Huon vint vers Charlemagne & lui dit: Sire, voici la barbe & les dents de l'Amiral. Le Roi lui rôpondit, je vous tiens quitte & vous rends vos terres, je veux que vous soyez mon ami. Sire, dit Huon, j'en suis bien reconnoissant; le Roi l'embrassa en signe de paix & tous les Barons en témoignèrent bien de la joie. Le Roi oberon pit à Huon, si vous m'aimez, je vous recommande de venir dans quatre ans me trouver à Montmur, je veux vous donner mon Royaume, je le peux; puisqu'à ma naissance, il m'a été donné le pouvoir de donner ma couronne à qui je voudrois; comme je vous aime, je vous ferai Roi & vous donnerez vos terres à Gerasme, il les a bien méritées par les peines qu'il a eu avec vous. Souvenez-vous, lui dit-il, du jour où je vous ai dit cela, car il est tems que je parte de ce monde pour aller en Paradis; si vous ne vous trouvez pas à pareil jour, je vous ferai mourir honteusement. Huon voulut baiser ses pieds, mais Gloriand le releva, & Huon le remercia du don qu'il lui avoit fait.

Comme le Roi Oberon prit congé du Roi Charlemagne & de Huon; du départ de Charlemagne, & comment Oberon étant retourné à Montmur, parloit de ce qui devoit arriver à Huon.

Quand le Roi Oberon eut dit à Huon tout ce qu'il avoit à lui dire & qu'il lui eut fait ses adieux, il laissa échapper quelques larmes; Huon lui demanda ce qu'il avoit à pleurer? Oberon lui répondit: c'est sur toi que je pleure, car je prévois que tu auras encore bien des peines & ta chère épouse aussi. Sire, lui repondit Huon, j'espère que vous ne m'abandonnerez pas & que vous voudrez bien me laisser votre cor d'ivoire, afin que je sonne pour avoir votre secours.

Oberon lui répondit: puisque je t'ai remis en grace avec Charlemagne, n'attends plus aucun secours de moi, sois satisfait de ce que je te donne mon Royaume & ma puissance; Huon l'embrassa & lui dit: Je suis bien fâché que cela ne puisse être autrement. Le Roi Oberon fit ses adieux à Charlemagne, au Duc Naimes & à tous ses Barons, il embrassa ensuite Huon & Esclarmonde & lui dit: Soyez toujours sage, portez respect à votre mari gardez-lui la foi; il prit congé de Gerasme auquel il fit grand honneur. Après son départ, l'Empereur & tous ses gens prirent congé de Huon & d'Esclarmonde, & Huon & Gerasme montèrent à cheval pour reconduire le Roi jusqu'à deux lieues.

Le Roi lui dit: si la guerre nous vient, faitez-le moi savoir, je vous enverrai des gens pour vons secourir. Huon le remercia humblement.

Il s'en retourna à Bordeaux où il fut bien reçu. Revenons maintenant au Roi Oberon qui s'en retourna à Montmur, il y fut à peine arrivé, qu'il se mit à pleurer.

amérement. Gloriand lui demanda ce qu'il avoit à pleurer, il lui répondit : Ah! mon ami, je pleure ce pauvre Huon qui est demeuré seul dans son Château & je sais certainement qu'il doit avoir bien du mal par rapport à son épouse, il a eu bien du mal, il en aura encore plus. Comment, dit Gloriand, cela pourroit-il se faire, puisqu'il est grand Seigneur. Oberon lui répondit, que Dieu veuille l'aider; Oberon dit encore à Gloriand, je vous repète que Huon sera avant qu'il soit un an, dans une telle misère, que quand il auroit vingt Royaumes, il ne les pourroit sauver. Gloriand lui dit : Sire, vous n'abandonnerez pas Huon. Je lui ai donné mon Royaume & ma puissance, ainsi je ne peux l'aider en aucune chose. Nous parlerons maintenant de Huon qui est resté à Bordeaux.

Comme Huon prit possession de ses terres & Seigneuries, comment il punissoit les rebelles & les deux Pelerins par qui il arriva tant de mal, & comment le Duc Raoul d'Autriche, par le rapport des deux Pelerins, s'amaroucha de la belle Esclarmonde, & du tournois qu'il fit crier pour mettre à mort Huon de Bordeaux.

HUon étant à Bordeaux, assembla ses Barons & leur dit qu'il vouloit aller voir ses Seigneuries & en prendre possession; il y alla & fut bien reçu par-tout, excepté dans un seul Château nommé Angelars. Ce Château étoit à trois lieues de Bordeaux. Quand Huon vit qu'Angelars ne vouloit lui rendre obéissance, il le menaça de l'assiéger & de le faire mourir honteusement. Huon en fit le siége, qu'il teint pendant huit jours, le neuvième il donna un assaut général & emporta le Château à force ouverte & fit mourir Angelars & soixante hommes qui étoient avec lui; il donna ensuite le Château à un de ses Gentilshommes. Esclarmonde étoit à Bordeaux avec les Demoiselles & comme elles conversoient, trois Pélerins entrèrent, qui saluèrent humblement Esclarmonde; elle leur demanda d'où ils venoient : du Saint Sépulcre, lui répondirent-ils, où nous avons eu beaucoup de maux; si vous vouliez nous donner à manger, nous prierions Dieu pour vous. Alors la Duchesse appella deux de ses Chevaliers pour qu'on menât ces Pélerins dans une chambre & qu'on leur donnât à manger, alors la Duchesse les vint voir & leur demanda d'où ils étoient ? Ils lui répondirent qu'ils venoient de Vienne & desiroient s'en retourner. Que Dieu vous conduise; alors elle leur donna dix florins. Quand ils eurent dîné, ils reprirent le chemin de Vienne. Quand ils furent à une demi-lieue de Vienne, ils rencontrèrent le Duc Raoul qui étoit un homme hardi & traître. Les Pélerins le rencontrèrent, il leur demanda d'où ils venoient? Ils lui répondirent qu'ils venoient du S. Sépulcre, & qu'ils avoient passé à Bordeaux où une honnête Dame leur avoit donné à manger; c'est la plus belle créature qui soit au monde, elle mériteroit avoir un Chevalier comme vous. Quand Raoul eut entendu les Pélerins, il devint aussi amoureux d'Esclarmonde & fit serment qu'il feroit mourir Huon, & qu'il épouseroit Esclarmonde. Raoul retourna à Vienne, manda ses plus particuliers Barons & leur dit qu'ils amenassent ses gens, qu'il vouloit aller vers son oncle l'Empereur, auquel il manda pu'il fit faire un tournois au lieu où bon lui sembleroit afin que tous les Barons du pays y allassent montrer leur puissance; le traître fit cela afin que Huon qui étoit très-courageux & hardi, y vint, pensant qu'il le feroit mourir.

Le messager

le messager alla droit à Strasbourg, où il trouva l'Empereur qui étoit le fils de Raoul son frère. Quand il y fut arrivé, il fit son message & fut bien aise d'apprendre nouvelle de son neveu Raoul qu'il aimoit bien, & pour l'amour de lui il fit faire un tournois & manda à toute la noblesse qu'ils vinssent à certain jour qu'il leur fit savoir à Mayence où il tiendroit sa Cour ouverte : il ne savoit pas la trahison que son neveu Raoul vouloit faire. Raoul appella ses plus affidés Barons & leur dit pourquoi & à quel sujet le tournois étoit fait & il leur dit, je vous prie de m'aider à faire mourir Huon, afin que j'aie Esclarmonde en mariage. Là dedans y avoit un garçon qui avoit servit Huon en sa jeunesse, quand il eut entendu cette trahison, il partit précipitemment de Vienne & vint droit à bordeaux où il trouva le Duc Huon qui étoit avec ses Barons qui conversoient de ce tournois, dont ils étoient déjà avertis; le valet entra aussi-tôt & salua bien respectueusement Huon qui lui dit : où as-tu été depuis que je ne t'ai vu, Sire, dit le valet, j'arrive de Vienne en Autriche, le Duc Raoul qui en est Prince, a fait publier un tournois, afin que vous y puissiez aller pour vous faire mourir afin qu'il puisse avoir Esclarmonde votre femme en mariage. Sire, qu'il vous plaise de ne pas y aller, car ils sont bien vingt mille hommes, Quand le Duc Huon eut entendu le valet il fit serment que s'il peut en telle manière que ce soit, Raoul lui paieroit cher. Alors la belle Esclarmonde se jetta à genoux devant Huon, le priant de ne point aller au tournois, mais Huon ne voulut rien ouir, alors la belle Esclarmonde lui dit; Sire, qu'il vous plaise donc de mener dix mille hom- avec vous, s'il vous plaît; j'irai aussi, non, lui dit-il, vous n'y viendrez pas, car vous êtes trop grosse. Alors il fit crier que tous ceux qui voudroient venir au tournois de Mayence avec lui, qu'ils s'apprêtassent aussi-tôt, on sut tôt par-tout que Huon vouloit aller au tournois, de manière que Raoul entendit les nouvelles, alors il dit que comme Pelerin il iroit voir Esclarmonde dont il étoit tant amoureux, il prit la robe de Pélerin, l'écharpe & le bourdon, il se frotta, d'une herbe, dont il devint fort laid, il défendit à ses gens de rien dire. Il partit alors de Vienne & vint droite à Bordeaux, où étant arrivé, il vint au Château, monta les degrés & vint à la Salle où Huon étoit avec ses Barons qui parloient du tournois de Mayence, Raoul vint vers Huon & lui demanda à manger pour l'honneur de Dieu, Huon lui dit : tu en auras, je te prie de me dire d'où tu es, Sire, je suis du Berry & je viens du S. Sépulchre. Huon lui fit donner à dîner.

Comme après que le Duc Raoul eût été à Bordeaux, comme Pélerin, il revint à Mayence, & comme Huon prit congé d'Esclarmondé & s'en alla au tournois de Mayence.

APrès qu'Huon eut conversé avec le Pélerin, il fit mettre les tables où il s'assit, & Esclarmonde sa femme auprès de lui, puis il fit mettre le Pélerin au bout de sa table & le fit servir comme il falloit, mais le traître Pélerin ne se souscioit pas de boire & de mander, mais il faisoit seulement cela, pour contempler la belle Esclarmonde, laquelle il regarda tant & trouva si belle qu'il en étoit charmé, alors il résolut en lui-même de faire mourir Huon. Ah ! que s'il eut plut à notre Seigneur de découvrir la trahison du Pélerin, qu'il l'eut payé cher Après qu'ils eurent dîné, Huon fit donner des habits, bas & souliers au Pélerin, qu'il reçut & n'osa

refuser cela de Huon, il prit congé de lui & il arriva bientôt à Vienne, dont il étoit Seigneur & Maître; quand il fut arrivé en son Palais, il fut bien reçu de ses Barons & se prépara diligemment & fit préparer ses gens, & prirent le chemin de la Cité de Mayence. Bientôt fut averti l'Empereur de la venue de son neveu Raoul, il alla au-devant, & quand il l'eut vu, il l'embrassa bien tendrement & lui dit: beau neveu, bien me plaît votre venue. Ah! que si le bon Empereur eut su la trahison de son neveu, il ne l'eut pas enduré, car il aimoit bien Huon. l'Empereur & son neveu Raoul entrèrent à grande joie dans la Cité de Mayence, déjà dans la Ville étoient plusieurs qui étoient venus pour joûter, Huon étoit encore dans Bordeaux, mais voyant qu'il étoit tems de partir, il fit aprêter ses gens & prit congé de la belle Esclarmonde sa femme, laquelle se mit à pleurer, quand elle vit le départ de son cher mari, alors il monta sur son cheval & ses gens aussi, ils marchèrent si bien qu'ils arrivèrent à Cologne sur le Rhin où il demeura deux jours entiers, & le troisième il dit à ses gens, Seigneurs, je prends congé de vous car nul de vous ne viendra avec moi, je ne veux mener avec moi, que Dieu & ma bonne épée, ne vous étonnéz de rien, car celui qui m'a toujours aidé, ne m'abandonnera point, ainsi Huon s'en alla seul.

Il partit & laissa ses gens qui amèrement pleuroient, il marcha tant que de loin il apperçut les tentes & pavillons dans une plaine, il passa outre & entra dans la Cité où il vit plusieurs Barons qui étoient dans les rues, Huon passant outre & vint vers le Château où étoit l'Empereur & son neveu Raoul, quand Huon fut devant le Palais, il regarda & vit l'Empereur & Raoul son neveu qui montoient les degrés. Quand Huon fut arrivé là, il trouva un Allemand qui mit à raison, il lui dit: Ami, qui sont ces deux Princes qui devant moi marchent? Sire, dit l'Allemand, le premier qui marche c'est l'Empereur, & celui qui va après c'est Raoul son neveu, le tournois est fait exprès pour lui, car après le tournois il doit épouser une belle Dame que peu de gens peuvent nommer. Quand Huon entendit l'Allemand, le sang lui monta au visage. Ami dit Huon, je te prie de me faire le plaisir de tenir mon cheval jusqu'à mon retour que j'aie parlé à l'Empereur & à ses Barons, Sire, dit l'Ecuyer, je le ferai volontiers. Dieu veuille aider à Huon, car il va entreprendre un grand ouvrage

Comme Huon tua le Duc Raoul en la présence de l'Empereur, son oncle, des merveilles qu'il fit, & comme à la chasse que l'on fit après lui, il renversa l'Empereur & gagna son cheval.

HUon plein dire est de colère monta au Palais, l'Empereur se mettoit à table pour dîner, lorsque Huon entra l'épée nue & vint devant l'Empereur & lui dit: Sire, je vous conjure par la vertu divine, que vous ayez à dire vérité, si vous aviez une Dame épousée remplie de toute bonnes vertus, qui vous portât foi & loyauté, & qu'il vint un traître qui finement la voulut avoir, que lui feriez-vous. Ami, dit l'Empereur, certes, je vous dirai la vérité, sachez que si j'avois une femme telle comme vous dites, & qu'un traître voulut faire ce que vous dites, je lui passerois mon épée au travers du corps.

Quand Huon eut entendu l'Empereur, dit: Oh très-noble & vertueux Empereur juste & loyal jugement avez fait! Sire, je vous dirai qu'il m'a plu de vous dire

cela, c'est parceque votre Raoul conspire & trame ma mort comme un traître, à la fin d'avoir Esclarmonde ma femme & tout mes héritages, c'est pourquoi Sire, je desire de m'en venger selon le jugement que vous en avez fait, quand je trouve celui qui m'a offenſé, lors tira son épée hors du fourreau, quand Raoul le vit il s'éffrayat à cause qu'il étoit desarmé & quand il vit que Huon eut levée son épée pour frapper il s'en fuit vers son oncle, mais Huon qui le coeur avoit sur lui, le poursuivit si vivement qu'il l'atteignit d'un revers qu'il lui donna par telle force qu'il lui abattit la tête, & le corps tomba devant l'Empereur, Dieu me fasse bien réussir, dit Huon; jamais ce drôle ne sera amoureux de ma femme, j'en suis bien assuré. l'Empereur fut bien triste quand il vit son neveu mort, il commença à crier à ses gens, gardez que ce Vassal ne vous échappe, car je ne boirai ni mangerai qu'il ne soit pendu & étranglé. Huon qui bien l'entendit ne s'en soucioit guerre; ainsi frappoit à droite & à gauche, tant en mit à mort que c'étoit merveille; l'Empereur & ses gens furent vîte s'armer, mais Huon voyant qu'il y avoit du pire, gagna les degrés du Palais où étoit son cheval, il monta lestemeut dessus, & le piqua des éperons & s'en alla, mais Galeran cousin germain de Raoul alla près & cria : fils de putain, tu as tué Raoul, retourne où je te frapperai par derrière Quand Huon l'entendit, il se retourna, baissa sa lance & Galeran la sienne, Huon l'atteignit si bien qu'il le fit tomber de son cheval, l'Empereur qui s'étoit armé, vint vers Huon & s'entre-mêlèrent si bien qu'il n'y demeura écu ni haubert qu'il ne perçat; la lance de Huon eut telle force qu'elle jettât l'Empereur par terre de son cheval, alors Huon laissa son cheval & prit celui de l'Empereur qui étoit bien meilleur; quand il fut monté sur ce cheval il ne craignoit personne, il le piqua de l'éperon & partit, plusieurs Allemands vouloient courir après, mais l'Empereur leur dit qu'ils perdroient leur tems, car il avoit son bon cheval. Alors il lui demandèrent s'il avoit quelque mal, non dit-il grace à Dieu, je n'ai pas de mal qui m'empêche de marcher, mais ce qui me fâche, c'est que je vois Huon qui s'en va, & emmène mon bon cheval, outre cela il a tué mes deux neveux. Seigneurs, je vous conseille de ne pas aller après, mais s'il plait à notre Seigneur avant qu'il soit trois mois je metterai tant de gens sur pied, que les vallées en seront pleines. Ensuite je les menerai devant Bordeaux, & n'en partirai point que je ne l'aye pris & si je puis tenir Huon je le ferai mourir de mauvaise mort, & lui prendrai toutes ses terres.

Comme Huon après qu'il eut monté le bon Cheval de l'Empereur, vint à Cologne où il trouva ses gens, & comme il partit; comme l'Empereur se mit en embuscade en un bois pour faire mourir Huon, de la bataille qui se fit, & des treves entre l'Empereur & Huon.

AInsi comme vous avez oui, Huon en parti, & ainsi comme l'Empereur & les gens devisoient de l'exécution qu'avoit fait Huon, il survint un Chevalier qui avoit nom Gondom, lequel étoit né de Nuremberg, il vint avant & dit : Sire, si coire me voulez, vous retournerez à Mayence cette nuit & vous y reposerez, ensuite vous prendrez ici quatre cens compagnons que vous enverrez à deux lieues d'ici au grand chemin de France, & la trouveront un bois où ils s'embusqueront jusques à ce qu'Huon passe par-là, je sais de certain que tout droit va à Cologne au gîte & logera en l'Hôtel d'un Français qui demeure là, &

le lendemain il partira & passera par le bois où sera l'embuscade, ainsi il lui sera impossible de se sauver ils le prendront, ou l'occiront, comme la chose pourra tourner. quand l'Empereur entendit Gondon, il fut joyeux & dit que plus de quarante hommes il y vouloit mener, car il desiroit d'avoir Huon; or prenons donc notre chemin devers Cologne: Alors dix mille hommes furent prêts, il renvoya les autres à Mayence, il marchèrent tant qu'ils arrivèrent au petit bois, où il posa son embuscade, & Huon marcha si bien, depuis qu'il eut quitté l'Empereur, qu'il arrivât à Cologne, où à très-grande joie fut reçu de ses gens qui l'attendoient. Quand Gerasme vit Huon il lui dit: Sire, je vous prie de nous vouloir dire quelle est votre réussite. Alors Huon de Bordeaux leur raconta mot pour mot comme il avoit occis Raoul, & de son départ qu'il fit de Mayence, de la poursuite que fit l'Empereur. Gerasme & ses compagnons furent bien joyeux d'entendre Huon & remercièrent notre Seigneur de cette belle avanture, mais ne pensoient pas que l'Empereur étoit embusqué dans le bois, & qu'il attendoit qu'Huon passât. Huon & ses gens demeurèrent à Cologne jusqu'au point du jour, il ouit la messe, monta à cheval puis sortit de Cologne, accompagné de treize mille bons combattans, étant donc sorti de la Ville il commande à ses gens de se mettre en rang de bataille comme bon soldats, ils se mirent en chemin, le tems étoit beau & clair, ainsi ils pouvoient voir de loin, & comme ils approchoient le bois, Huon apperçut les gens de l'Empereur, & il dit à ses gens: Seigneurs, voici beaucoup de gens qui viennent furieusement devers nous, je vous prie que chacun se montre tel qu'il est, l'Empereur dit à ses gens, Seigneurs, je crois que ceux qui sont ici devant nous sont Français & je crois que le premier est Huon, c'est pourquoi je vous prie qu'un chacun de vous donne dedans & que l'on ne manque point de prendre Huon, car ma volonté est de le faire mourir misérablement.

De la grande bataille qui fut près de Cologne entre l'Empereur & Huon, des trèves qu'ils firent, comme Huon les accorda, & du Prévôt de Cologne qui vint attaquer Huon de Bordeaux.

Après qu'Huon eut donné courage à ses gens, & qu'il les eut mis en rang de bataille, ils avancèrent & Huon tout le premier se mit en bataille, il alloit comme la foudre, & le premier qu'il renconra ce fut Gondon, il baissa sa lance & le frappa si roidement qu'il lui passa sa lence au travers du corps, après il vint contre Crassin de Polinger, que l'Enseigne Impériale portoit, Huon l'atteignit de sa lance par tel effort que le maître & le cheval tombèrent par terre, Huon fit telle occision que la Campagne étoit toute couverte de sang, l'Empereur voyant le dégât que lui faisoit Huon, il dit: Huon Dieu te maudisse quand aujourd'hui tu m'as tant fait mourir d'hommes dont je suis bien fâché. Sire dit Huon, avant que me renier je vous en ferai bien mourir d'autres & vous même vous ferai mourir, croyez que tout ce malheur ne provient que de votre neveu Roul, qui me vouloit enlever ma chère Esclarmonde. Ils s'éloignèrent & baissèrent leurs lances, mais ainsi comme ils se vouloient approcher, les Allemands y accourrent à grande force car ils avoient peur de l'Empereur, alors arriva le vieux Gerasme qui fièrement le combattoit, Huon, tenoit son épée delaquelle il faisoit merveille, Huon & ses gens firent tant qu'ils firent retirer les

Allemands mais il y en eut un lequel voyant la perte de l'Empereur se retira devers Cologne. Quand dedans fut entré, hâtivement s'en alla à l'hôtel du Prévôt, où étant il lui dit la misère où étoit l'Empereur. Alors le Prévôt ayant entendu le danger où étoit l'Empereur, il fit sonner la blanche cloche de la Ville & fit publier de carrefour en carrefour, que ceux qui pourroient porter armes, s'armassent vîtement. Alors tant Chevaliers que gens de pied, vinrent au nombre de vingt mille. Le Prévôt se mit le premier & enseignoit à ses gens comment il falloit se tenir en bataille, l'Empereur voyant que ses gens étoient presque tous occis, chercha Huon de tous côtés, tellement qu'il l'apperçut qui découpoit & tailloit ses gens en en pièces. Il se mit à crier : Vassal, tournes ton écu vers moi car il me fait mal de te voir ainsi détruire mes hommes, alors il s'éloignèrent l'un de l'autre & se donnèrent de si terribles coups que c'étoit merveille. Huon avoit une grande & grosse lance, dont il frappa l'Empereur si roidement qu'il tombât par terre, dont il se rompit la cuisse, alors ses barons le relevèrent & le mirent sur une litière, & étoient bien fâchés de le voir comme il étoit, ses Barons lui conseillèrent de faire la paix avec Huon, ce qu'il fit car il envoya deux de ses Chevaliers devers Huon & lui manda qu'il se vouloit accorder & faire bonnes & loyales trèves, ce que Huon lui accorda volontiers. Ha ! malheureux Huon, pendant que tout as le dessus, que ne mets-tu tout à mort car un jour t'en repentiras, les messagers de l'Empereur retournèrent par devers lui, & lui dirent comme Huon avoit accordé les trèves, & comme il avoit defendu à ses gens de ne point avoir de bruit avec les gens de l'Empereur, ce qu'ayant entendu l'Empereur fut bien joyeux de ce qu'il etoit accordé avec Huon, car la trève étoit faite pour six mois. Alors Huon fit sonner la retraite, aussi firent les Allemands qui bien en eurent grande joie, l'Empereur se fit porter dans une litière jusqu'à Mayence & il fit penser sa cuisse. Huon & ses gens s'en retournoient à Bordeaux bien joyeux de ce qu'ils avoient la victoire, il ne firent pas long chemin, que Gerasme regarda sur dextre & vit les Bourgeois de Cologne qui venoient vers eux l'enseigne développée. Quand Huon les eut apperçut il fut bien étonné & dit à ses gens, Seigneurs, je vois bien que je suis trahi, car l'Empereur sous ombre de trève, fait courir après moi, Seigneurs, je vous prie que nous allions dessus, & que nous mettions tout à mort. Huon ordonna sa bataille en attendant les autres qui bien étoient vingt mille d'autres part, le Prévôt admonétoit ses gens de bien tenir leur rang, le Prévôt & ses gens piquèrent des éperons & vinrent bien furieusement donner dans le bataillon ; Huon & ses gens qui n'étoient pas endormis, en ce premier combat il y eut de braves hommes tués. L'Empereur qui hors du bois étoit issu se mit en chemin lui & ses gens, alors il ouit le bruit de la bataille, de quoi il fut bien étonné, il demanda à ses gens ce que ce pouvoit être. Sire, Huon & ses gens sont assaillis. Dieu ! dequel gens peut-être haï Huon, sinon que de nous, je vous prie, dit-il que je sçache ce que c'est ; Sire, dit un Chevalier de Baviere qui de là étoit, sçachez que c'est le bon Prévôt Guire lequel n'étant pas averti des trèves qui étoient faites, venoit pour nous donner secours, alors il s'est jetté dessus Huon & ses gens certes dit l'Empereur si je savois qu'il eut fait cela sçachant que les trèves étoient faites, je le ferois mourir, alors il dit qu'incontinent on lui allasse dire qu'il

criassent merci à Huon, ou si ne le veut faire, mettez-le incontinent à mort comme rompeur de trèves. Et quand l'Empereur eut fait son commandement, un de ses Chevaliers à pointes d'éperon qui vint devers le Prévôt qui étoit triste d'avoir perdu quatre mille de ses Bourgeois, alors le Chevalier de l'Empereur dit au Prévôt. Sire, que faisiez-vous quand vous avez attaquez Huon qui a fait sa paix avec l'Empereur, allez vîtement lui crier merci, car par moi l'Empereur vous le mande. Alors le Prévôt sans plus attendre prit son épée, s'en alla se jetter aux pieds de Huon en le priant d'avoir pitié de lui, disant qu'il ne savoit pas les tréves qui étoient faites entre lui & l'Empereur. Huon ayant entendu le Prévôt, lui pardonna, sçachant que c'étoit pour secourir son Seigneur & que c'étoit pour un bon sujet ce qu'il en avoit fait. Alors le Prévôt prit congé d'Huon, & s'en retourna devers l'Empereur & Huon tira devers Bordeaux.

Comme Huon l'arriva à Bordeaux, & des conseils que lui donna Esclarmonde, lequel il ne voulut croire, & de la joie qu'Huon eut de la naissance de Clairette sa fille.

QUand Huon eut quitté le Prévôt, lui & ses gens vinrent droit à Bordeaux où furent reçus des Bourgeois en grande solemnité, Huon fut reçu d'Esclarmonde sa femme en grande joye, elle lui demanda s'il étoit sain & sauf & comment il avoit fait ses affaires. Dame dit Huon, sçachez que je suis allé à Mayence, où j'ai trouvé Raoul, lequel j'ai tué, quand je l'eus tué je partis de Mayence, mais je n'etois pas loin de la Ville que l'Empereur courut après moi pour se venger de la mort de son Neveu, alors nous baissames nos lances & nous frappant si roidement que d'un coup que je lui donnai je le fis tomber de son cheval, & lui pris, alors je m'en revins à Cologne où j'avois laissé mes gens, mais je n'y fut pas long-tems que l'Empereur & ses gens s'en allèrent mettre en embuscade dans un petit bois, & quand nous passames par le bois ils me livrèrent bataille, mais par la grace de Dieu & de mes bons vassaux, nous les mîmes à destruction, & l'Empereur eut la cuisse cassée, Huon dit Esclarmonde vous devez remercier notre Seigneur de ce qu'il vous a gardé de vos ennemis, il y a tréves pour six mois entre lui & moi, & les six mois passés il doit relever guerre. Alors Esclarmonde dit à Huon si vous voulez me croire vous ferez bien, j'ai un frère qui le Roi Salabran se nomme, il est puissant Seigneur, il y a long-tems qu'il desire être Chrétien : il vous faut donc l'aller trouver, lui conter vos affaires, il s'en viendra avec vous, vous accompagner de trente mille hommes, & vous l'ameneres avec vous dans cette Citté, pour vous deffendre contre l'Empereur. Sire, écoutez mes conseils pour cette fois, si vous n'y allez vous pourrez vous en repentir. Quand Huon eut bien entendu parler sa femme, il lui dit ma chère & loyale compagne, ce que vous me dites est le témoignage de l'amitié que vous me portez, dont j'en suis bien joyeux, mais par celui Dieu qui me forma, je ne chercherai aucun secours que je n'aye vu Allemands & Bavarois, & que je ne leur fasse sentir la force de mon bras. A tant nous laisserons ce discours : & parlerons d'autre choses. Très grand-joye & grande fête firent nos Barons une grande espace de tems ; tant que la belle Esclarmonde sentit le mal d'enfantement, elle se retira dans sa chambre en réclamant Dieu & la Vierge elle accoucha d'une belle Fille

Huon fut incontinent avertit, dont il en fut bien joyeux, il remercia humblement notre Seigneur, la chambre fut incontinent pleine de fées, lesquelles donnèrent de la vertu à l'Enfant, on le porta baptiser à l'Eglise, puis les fées lui firent chacune une croix, & elles s'en retournèrent, dont Huon fut bien étonné. Ha! Sire Oberon, pas ne m'avez oublié, ne doutez l'Empereur ni sa puissance. Alors Huon entra en la salle où il lui fut présenté sa Fille, quand il la vit il la prit entre ses bras & la montra à ses Barons, chacun etoit bien aise de voir une si belle Fille. A tant je le laisserai à parler de la naissance de Clairette, & nous reviendrons à l'Empereur.

Comme l'Empereur assembla grand ost & s'en vint en Bordelois, comme il assiegea la Cité de Bordeaux: & comme Huon s'apprêta pour sortir sur ses ennemis, & de la prise de Gerasme.

VOus savez comme la Duchesse Esclarmonde avoit donné avis à Huon son mari, qu'il allat devers son frère: mais il ne voulut rien faire: sçachant donc que l'Empereur venoit assiéger la Cité, il manda par tout ses pays, que ceux qui vouloient porter armes le vinssent trouver à Bordeaux, tellement qu'en peu de tems il eut beaucoup de soldats, il fit accommoder ses tours & murailles, en celui tems Bordeaux n'étoit pas si fort qu'il est maintenant. Après qu'Huon vit que la Cité étoit bien fournie de bons garçons, il dit au vieil Gerasme, mon bien aimé ami, celui que j'aime le plus, vous voyez comme l'Empereur desire nous faire la guerre, vous voyez les soldats que nous avons en cette Cité, c'est pourquoi mon cher ami je desire qu'avec moi vous gouverniez la Ville & les soldats qui sont dedans. Gerasme lui dit: Sire, je vous remercie de l'honneur que vous me faites, je vous assure que je ferai ce qui me sera possible. L'Empereur étant sorti de sa terre entra dans le Bordelois: là où il mit tout à feu & à sang, il fit tant de chemin qu'il arriva devant Bordeaux où il planta le siége, l'Empereur fit entourer toute la Ville de soldats, & Huon regarda leurs gestes & quand il eut vû leur contenance il s'arma & fit armer ses gens. Huon & Gerasme mirent ordre dans la Cité & prirent dix mille hommes; puis sortirent hors de la Ville. L'Empereur étoit pour lors au dîner, qui étoit bien joyeux, Huon & ses gens se jettent dans l'ost de l'Empereur, où ils firent grande exécution. Huon rencontra un des familiers de l'Empereur qui sortoit de son ost, il lui donna un si merveilleux coup d'épée qu'il le tuât roide, il mettoit à mort tout ce qu'il rencontrait: tant que le bruit de ses gens alla jusqu'à l'ost de l'Empereur, & l'Empereur demanda ce que c'étoit.

Sire, dit l'un de ses gens, c'est Huon votre ennemi, lequel est sorti & a mis beaucoup de vos gens à mort. Quand l'Empereur entendit son homme, il monta sur son cheval & trouva ses gens qui étoient prêts, alors il choisit Huon entre les autres, & puis il montra à ses gens, & leur dit Seigneur que l'on m'attrappe ce galand qui est notre ennemi. Alors l'Empereur & ses gens se mirent à batailler. Huon étoit si desireux de vaincre ses ennemis, qu'il les repoussa jusques dans leurs tentes. Savari qui étoit-là vint secourir l'Empereur & ses gens, le vieil Gerasme se mit en bataille si avant que son cheval fut tué sous lui, tellement qu'il tomba par terre, alors il fut pris & emmené en l'ost de l'Empereur. Huon étoit parmi la bataille, dont il faisoit merveilles, mais il ne sçavoit que son ami Gerasme étoit pris

Huon & ses gens s'en retournèrent à Bordeaux. & quand il fut dans le Palais il regarda à l'entour de lui, & ne vit point Gerasme, dont il fut bien étonné, il demanda à ses gens qu'étoit devenu Gerasme, Sire dit un chevalier : sçachez qu'il est prisonnier en la main de vos ennemis. Quand Huon entendit que le vieil Gerasme étoit pris, bien le réclama & loua ses forces : mais les autres Barons le reconfortèrent. Alors il monta au Palais où il trouva la belle Esclarmonde il la baisa & l'embrassa, Sire, dit la Dame, comment vous va, belle dit Huon, je suis bien triste d'avoir perdu de mes gens & principalement Gerasme, lequel est demeuré prisonnier entre les mains des ennemis : ha ! Sire dit Esclarmonde, si vous eussiez été vers mon frère comme je vous avois dit vous n'auriez pas perdu vos gens, Dame dit Huon ! n'en parlez plus, votre plaisir soit le mien, dit Esclarmonde, mais je suis fachée du vieil Gerasme qui est prisonnnier, Dame dit Huon, Gerasme n'est pas encore mort, nous l'aurons moyennant la grace de Dieu.

Comme l'Empereur Tiery fit lever une fourche pour pendre le vieil Gerasme, & comment Huon est sorti de Bordeaux & secourut le vieil Gerasme.

L'Empereur étant retiré dans son Hôtel, commanda qu'on lui amenat les prisonniers qui avoient été pris dans la bataille, alors on les alla querir, on amena le vieil Gerasme, lequel étoit homme puissant et fort, il avoit une grande barbe qui étoit toute blanche, il étoit beau vieillard. Quand l'Empereur le vit, il lui demanda dont il étoit, & comment il avoit nom. Sire, dit-il, j'ai nom Gerasme, saches que je suis parent à Huon & c'est lui que j'aime, Vassal dit l'Empereur, demain au matin devant que je mange vous & vos compagnons serez pendus. Sire, dit Gerasme, auparavant que cela soit je ferai encore bien mourir de vos gens. Vieillard, dit l'Empereur, vous avez grand tort de parler ainsi. Alors il fit dresser des fourches sur un petit rocher qui étoit proche de Bordeaux, tellement que du Château on pouvoit voir les fourches, quand les fourches furent faites, l'Empereur dit à Gerasme, je verrai tantôt si Huon que vous aimez tant vous viendras secourir.

Dès qu'Huon fut levé il vint à une fenêtre, regarda vers l'armée où il apperçut les fourches qui étoient apprêtées pour faire mourir ses gens ; alors il dit à ses Barons, Seigneurs que chacun de vous s'arme, je vois des fourches dans l'Armée de l'Empereur, & je crois que c'est pour pendre Gerasme & ceux qui ont été pris avec lui, c'est pourquoi si nous voulons sauver nos amis, il faut s'armer & les aller secourir. L'Empereur appella un chevalier de son armée, auquel il dit Othon, je veux que vous preniez trois mille hommes & que vous meniez ces prisonniers aux fourches & faites-les mourir. Quand Othon entendit l'Empereur il fut bien étonné, & étoit bien dolent d'avoir cette commission, car en sa jeunesse il avoit été nourri dans la maison du Duc Sevin, Père de Huon, & étoit un peu son parent, mais pour ce tems il s'en étoit enfui de Bordeaux, & avoit été servir l'Empereur ; dès qu'il eut ordre de mener ces prisonniers au supplice, il fut bien triste & dit à l'Empereur, Sire, vous faites mal de faire mourir ces prisonniers, car si Huon tenoit quelqu'un de vos gens il feroit de même. Sire croyez moi ne les faites pas mourir si promptement. Sire, dirent les Barons ; le conseil que vous donne Othon, est bien profitable. Mais

voyez-vous dit l'Empereur, ce fou qui veut m'empêcher de prendre vengeance de mes ennemis; par le Dieu qui me créa, le premier qui m'en parlera davantage, je le ferai mourir. Othon, faites ce que je vous commande; alors Othon partit & emmena Gerasme & ses compagnons aux fourches; mais aussi-tôt qu'il y fut, le bourreau mit la main sur Gerasme & le fit monter sur l'échelle. A peine avoit-il monté trois échelons, qu'Huon & ses compagnons arrivèrent. Huon alloit le premier, quand il fut aux fourches il apperçut celui qui vouloit pendre Gerasme. Alors Huon lui donna un tel coup d'épieu, qu'il lui perça tout le corps; alors il dit à Gerasme, descendez, armez-vous de ces armes, il descendit bien joyeux de ce qu'il étoit secouru. Huon se mit donc en la mêlée où il faisoit merveille, il frappoit si furieusement qu'ils moururent tous excepté Othon, lequel s'étoit fort bien défendu; alors il se rendit à Huon & lui conta comment il avoit voulu détourner l'Empereur de mal faire; mais que sa parole ne lui avoit rien servi. Vassal, dit Huon, de mort n'ayez peur, pourvu que vous me vouliez aider à vaincre mes ennemis. Sire, dit Othon, que je sois haï de Dieu si je ne vous sers bravement. Adonc il revint devers Gerasme & le délia, & puis après s'en retournèrent ensemble vers Bordeaux.

Mais ils ne firent pas une demi-lieue qu'ils apperçurent derrière eux les ennemis qui venoient & couroient après eux; Huon dit à ses gens: Seigneurs, retournons & ne nous montrons point poltrons: alors la lance baissée se mirent dans la presse, & se montrèrent gens qui savoient manier les armes. Ils firent une telle charge d'un côté & d'autre que c'étoit pitié de les voir; alors nos gens ayant repoussé plusieurs Allemands, ceux qui étoient dans les tentes & pavillons commencèrent à sortir; ce que voyant Huon il dit à ses gens: Seigneurs, retirons-nous vers la Cité de Bordeaux, car nous sommes las & oppressés; alors ses gens le crurent & s'en retournèrent au petit galop vers Bordeaux.

Comme l'Empereur fit assaillir Bordeaux par deux fois où il fit grande perte de gens, & comment Huon envoya son messager Habourie vers l'Empereur, pour acquerir la paix, & de la réponse de l'Empereur.

APrès que Huon se fut retiré à Bordeaux, les Barons & soldats de l'Empereur lui dirent: Sire, je ne sais ce qu'il vous plaît de faire, car voilà un grand nombre de vos gens qui ont été tués par Huon; Sire, il faut regarder à faire la paix avec lui. Quand l'Empereur entendit ses gens il devint tout rouge; alors il leur dit qu'il n'en feroit rien, & au contraire il vouloit aller donner un assaut à la Ville; ses Barons lui dirent: vous ferez ce qu'il vous plaira, mais vous n'y gagnerez pas. Il leur dit, Seigneurs, que l'on assemble mon armée, je manderai à mon frère qu'il amène ses gens, & il conduira mon armée, ce qui fut fait; car ses gens furent prêts & son frère venu; enfin son armée fut faite & vinrent devant Bordeaux. Huon s'étoit désarmé lui & ses gens, dès qu'il entendit le bruit de ceux qui vouloient donner l'assaut, ils prirent promptement chacun une soupe de vin, s'armèrent & vinrent sur les murailles, là où Dieu sait qu'ils firent des merveilles; Huon & Gerasme tiroient arbalêtres & ne manquoient de tuer leurs ennemis. L'assaut dura très-long temps, tellement que les Allemands furent contraints de se

retirer. L'Empereur dolent & courroucé, déconforté & plein de colère, vint vers ses gens leur dit mille injures & voulut qu'ils retournassent, & leur dit qu'ils s'arment promptement, & qu'ils retournassent donner un assaut général à Bordeaux, ce qu'ils firent incontinent; ils vinrent avec des échelles, épieux & autres armes; mais nos gens leur montrèrent qu'ils étoient gens de défense; ils se défendirent si bien qu'il y eut beaucoup d'Allemands jettés par terre, l'Empereur & son frère ne savoient que penser, voyant le carnage que faisoient nos gens. Ils firent retourner leur gens, & firent sonner la retraite & s'en retournèrent dans leurs tentes. Quand Savari fut désarmé il vint vers l'Empereur & lui dit: Sire, que pensez vous faire, il vous est impossible de prendre cette Cité, car elle est trop forte. Quand l'Empereur entendit Savari il fut bien triste, fit serment qu'il ne quitteroit qu'il n'eut Huon pour faire son plaisir. Huon & ses gens s'en retournèrent au Palais, remerciant Dieu de ce qu'il l'avoit aidé; mais les pauvres gens étoient bien tristes, car de vingt mille hommes qu'ils étoient, ils ne restèrent plus que six mille, tellement qu'Huon dit à ses gens, voyant l'Empereur qui avoit encore tant de soldats & que lui n'en avoit guères, que tous les jours il lui venoit du secours, & qu'à lui ses gens diminuoient, il fut d'avis d'envoyer son messager à l'Empereur pour lui parler de paix. Alors ses Barons lui dirent qu'il parloit bien. Huon appella Habouri son messager, & lui dit qu'il falloit qu'il alla vers l'Empereur, & lui dit qu'il désiroit avoir la paix avec lui, & qu'il vouloit être son ami, que sur le Carême, il iroit au S. Sepulcre prier Dieu pour ces neveux qu'il avoit tués. Aussitôt partit Habourie qui ne cessa d'aller jusqu'à tant qu'il vint au lieu où étoit l'Empereur. Quand il fut devant lui, il le salua & lui dit mot à mot tout ce qu'Huon lui avoit dit. Et après que l'Empereur eut entendu le messager, il devint rouge comme un charbon embrâsé, il regarda bien fierement Habourie, & lui dit: va glouton, si ce n'étoit que tu es messager, je te ferois mourir d'une mauvaise mort; va dire à ton Seigneur que par sa faute, j'ai perdu plus de vingt mille hommes sans mes trois neveux, mais par Dieu qui me forma, je n'aurai paix ni accord avec lui, que je n'aye fait ma volonté de son corps. Quand Habourie eut entendu l'Empereur il eut grande peur, & eut voulu être à Bordeaux; il sortit de la tente sans dire mot, & ne cessa de marcher qu'il ne fut à Bordeaux, où étant il alla au Palais où il trouva Huon & lui conta comment l'Empereur avoit reçu son message; comme il ne vouloit point faire d'accord, & vouloit me faire mourir, ainsi je me suis sauvé & l'ai laissé à table. Huon ayant entendu son messager, il ne savoit ce qu'il devoit faire, il appella ses gens, leur dit: Seigneurs, je vous prie que tout fraichement nous allions donner le dernier mets à l'Empereur; alors ils allèrent s'armer. Huon monta dessus Amphage & prit congé de la belle Esclarmonde, & se partit de Bordeaux. Alors il se mit dans la mêlée & ses gens après lui. Huon cria tout haut Bordeaux, baissa sa lance de laquelle il atteignit un Chevalier si roidement qu'il tomba mort à terre; ses gens étoient derriere lui qui faisoient merveille, enfin en peu d'heure trois cents hommes de l'Empereur furent massacrés, Huon & ses gens rompoient tentes & pavillons, tellement que les Allemands se prirent à crier de telle façon que l'Empereur les entendit, & monta son cheval, vingt mille Allemanns avec lui qui jurèrent la mort d'Huon que

Dieu veuille le préserver, car si long-tems demeure il sera en danger de sa vie, mais Huon qui étoit bien subtil & appris en l'art de la guerre, apperçut bien vingt mille hommes qui venoient sur eux; alors il dit à ses gens, Seigneurs, pour bien faire retirons-nous à Bordeaux. Sire, dit Gerasme, nous sommes prêts de faire votre volonté; ils s'en retournèrent le petit trot à Bordeaux; mais l'Empereur qui desiroit la mort d'Huon, se hâta lui & ses gens, tellement qu'étant proche, il commença à crier à Huon: Traître qui ne cesse de troubler mon esprit, tourne-toi vers moi ou je te tuerai en fuyant. Alors Huon se retourna bien fièrement, ils baissèrent leurs lances & s'entrechoquèrent de telle façon qu'on les admiroit; Huon avoit une lance de laquelle il atteignit l'Empereur si fort qu'il tomba de son cheval. Alors Huon tira l'épée de quoi il pensoit achever l'Empereur; mais les Allemands y arrivèrent, lesquels le mirent le mieux qu'ils purent sur un cheval. Quand il fut dessus il fut bien aise; alors il dit que jamais ne se battroit contre Huon, mais qu'il le poursuivroit de si près qu'il lui seroit impossible de savoir où se mettre.

Comme Huon sortit de Bordeaux, & enleva tout le bestial qui étoit aux pâtures, & comment Huon se mit en chemin pour aller querir du secours; & du deuil qu'en mena Esclarmonde.

VOus avez oui comment Huon s'étoit battu avec l'Empereur, & comment il avoit instruit ses gens; alors il leur dit: Seigneurs, retournons à Bordeaux, & s'en allèrent tous ensemble. Huon s'en alla droit au palais où il trouva Esclarmonde qui vint au devant de lui & lui demanda s'il se portoit bien; oui, Dieu merci, dit Huon, mais je suis bien fâché d'avoir perdu tant de mes gens; alors Esclarmonde & ses gens le reconfortèrent. L'Empereur qui sachant qu'Huon n'avoit plus guères de soldats appprocha son armée le plus près qu'il pût, alors quand il fut près de la Ville, on lui tiroit arbalêtres & javelots, tellement que plusieurs hommes firent là leur cimetière; Huon fut bien dolent de voir sa cité assiégée, ses tours rompues & la ville dégarnie de soldats, cela fut cause qu'il alla vers Esclarmonde, & lui dit: Dame, vous plaise me donner conseil pour ce que je ferai. Sire, dit Esclarmonde, vous avez tort de vous plaindre devant moi, car si vous eussiez été quérir mon frère, comme je vous avois dit, vous ne seriez pas en la peine où vous êtes; Dame, dit Huon, tout ce que vous dites peut bien être: je ne voudrois pas pour trois cités que j'y fusse été & que je vous eusse laissé seule. Je sais bien que si je va quérir du secours, que j'aurai bien du mal & vous aussi; si je demeure ici sans aller quérir du secours, la ville sera prise, & s'il nous peut tenir en ses mains il nous fera mourir; si vous voulez que je m'en aille vers votre frère pour avoir du secours, j'irai, Sire, dit Esclarmonde, il est bien tard pour y aller, car nous n'avons point de vivres. Vous y pouvez aller; mais il ne faut prs beaucoup tarder, Dame, dit Huon, je vous dirai comment cette Cité sera nourrie; devant la ville dans ces prairies, sont deux cens hommes qui gardent bœufs, vaches porcs & quantité de moutons, au plaisir de Dieu, je les amenerai dans cette Cité, puis nous les ferons tuer & saler. Ce sera pour vous pendant que j'irai quérir du secours. Sire, dit Esclarmonde, Dieu vous veuille aider. A tant laisserai à parler jusqu'au souper, & quand il fut nuit, Huon pensa que ses bergers se fussent endormis, il regarda que le tems

étoit trouble, comme il le desiroit, il fit armer ses gens, & s'arma lui-même, puis ordonna gens pour garder la porte, il fit amener son cheval sur lequel il monta, & ceux qui devoient aller avec lui, en firent de même. Alors il fit ouvrir la porte le plus doucement qu'il put; ils prirent le chemin vers la prairie & cheminèrent tant qu'ils vinrent où étoit le bestial. Huon qui étoit sur un bon cheval, commença à crier : fils de putains, le pâturage où vous êtes est le mien, au malheur vous amenez ici vos bêtes. Dès qu'ils entendirent Huon, ils eurent grande peur, ils vouloient monter sur leurs chevaux, mais Huon venoit à l'encontre d'eux, il baissa son épieu, dont il en frappa un qui venoit devant lui à cheval, il lui donna un tel coup qu'il tomba mort à terre, après il alla au second, & puis au tiers, il ne s'arrêta tant que son épieu dura, après il prit son épée & mettoit tout en pièces, d'autre part le viel Gerasme, Othon & Richier s'éprouvèrent bien bravement, tellement qu'en peu de tems les deux cents hommes qui gardoient le bestial furent tués excepté un qui s'en fut dire à l'Empereur qu'Huon étoit sorti avec ses gens & qu'il avoit emmené tout son bestial.

Quand l'Empereur eut oui les nouvelles il fut bien troublé dans son entendement, & fit monter ses gens à cheval pour aller vîte boucher le passage; Huon qui les vit venir dit à ses gens, Seigneurs, tournons à l'encontre de ces drôles qui voudroient ravoir leurs bêtes; alors tous d'un accord poussèrent chacun le sien à terre, puis mirent la main aux épées, de quoi ils firent merveilles; Huon les accabloit tellement que c'étoit pitié de voir ces pauvres Allemands desorte que quatre mille hommes furent tués de ce coup-là; Huon & ses gens s'en retournèrent avec leur proye dans la Cité de Bordeaux, où étant Huon s'en alla dans le Palais où il trouva esclarmonde, il ôta son heaume, la baisa, alors elle lui demanda comment il avoit fait. Belle, dit Huon, sachez que nous avons tué plusieurs Allemands, pour avoir la proie; car toute l'armée de l'Empereur est demeurée sans porc, vache, ni mouton, parce que nous avons tout emené dont j'en remercie notre Seigneur, il nous faut faire saler & accomoder le bestial & vous aurez assez de vivres pour un an, & je peux aller librement querir du secours à votre frère. Sire, dit Esclarmonde, je vous prie bien chérement que vous teniez compte de mon frère; Dame, dit Huon, de ce ne faites doutes, je ferai comme à mon frère. Alors il appella ses Barons les plus privés, leur dit, Seigneurs, vous savez le peril où nous sommes, & pour ce qu'à toutes choses nécessaires on doit mettre provision en cette Cité, il y a assez de vivres, il ne nous est besoin de faire quelque sorte; si l'Empereur vouloit parler de paix, regardez bien ce que vous ferez; car s'il vous pouvoit tenir entre ses mains, ce seroit pitié; pour moi au voyage que je desire faire, je reviendrai plutôt qu'il me fera possible. Sire, dit Gerasme, Dieu vous en fasse la grace. Alors ils commencèrent fort à pleurer, Seigneurs, dit Huon, je vous prie de ne vous point tourmenter, car vous savez ce qui cause mon département, si je me tiens ici il nous en viendra mal, Gerasme, dit Huon vous êtes mon bien-aimé, c'est pour quoi je vous recommande ma femme & ma fille; Sire, dit Gerasme, tant qu'il plaira à Dieu de me donner la vie je les garderai & conserverai. Esclarmonde ayant entendu Huon elle commença une vie pitoyable; ah! pauvre Esclarmonde, vous avez sujet de pleurer; car auparavant que vous puissiez revoir Huon votre ami, vous endurerez bien

des travaux, après qu'Huon eut parlé à tous ses Barons & qu'il eut fait tout ce qu'il vouloit faire, il se retira dans sa Chapelle en laquelle il se confessa à l'Évêque de Bordeaux.

Comme Huon sortit de Bordeaux & nagea tant qu'il vint en haute mer, & comme il arriva au Port de l'Aymant.

HUon après avoir reçu la bénediction de l'Évêque, auquel il avoit confessé ses péchés, sortit hors de la Chapelle & vint dans la salle où étoit Esclarmonde, il l'embrassa; mais cette pauvre désolée se laissa tomber entre ses Barons; Huon la releva & lui dit: comment, ma chère amie, voulez-vous vous tourmenter de cette façon. Ha! Sire, j'ai bien sujet de me plaindre, car vous me laissez seule dans cette Cité laquelle est assiégée de tous côtés; Dame, dit Huon, ne vous tourmentez pas, car je ferai bref retour; alors ils se baisèrent l'un l'autre, il prit congé d'elle & la recommanda à notre Seigneur; alors Huon & ceux qui devoient aller avec lui sortirent du Palais, & se mirent sur Gironde, où étoit une nef apprêtée & garnie de tout ce qu'il falloit; Huon & ses gens entrèrent dedans tous armés, & à son département donna son bon destrier en garde à Bernard son cousin: ils firent lever les voiles & firent tant de chemin que c'étoit merveille; il regrettoit souvent sa femme, sa fille & ses Barons, alors ils nagèrent d'une telle roideur qu'ils se détournèrent du chemin qu'ils devoient tenir; ils alloient savoir, tellement qu'ils arrivèrent à un port, & quand ils y furent ils jettèrent leur ancre. Alors Huon appella le maître de la nef & lui dit s'il ne savoit pas le chemin du royaume d'Anfamie. Sire, dit le marinier, jamais je n'y fus; mais dans ce port il y a bien quelques bons patrons, qui d'ordinaire vont en ce pays-là, il nous en faut chercher un. Ami, dit Huon, je vous prie d'en trouver un qui nous mène jusques-là; le marinier & Huon cherchèrent dans le port, tellement qu'ils trouvèrent un vieil homme qui autrefois y avoit été, il leur dit qu'il les meneroit bien. Huon lui dit: si au Royaume d'Anfamie vous pouvez nous conduire, je vous donnerai or & argent à foison tant que vous serez riche. Sire, dit le vieux patron, je ferai votre plaisir; mais une chose veux vous dire que le voyoge est fort périlleux. Quand Huon entendit le patron il commença à pleurer & à regretter sa femme, sa fille, ses Barons; car il vit bien que d'un an ne pouvoit retourner; néanmoins ne laissa pas de faire son voyage. Il commanda à ses gens de prendre tout ce qui étoit dans leur nef, & de mettre tout dans celle où ils devoient entrer, & puis prirent congé de leur premier patron, puis firent lever leurs voiles. Le vent leur fut bien fovorable six semaines, & s'il eut été tel encore un mois, ils fussent arrivés où ils vouloient aller, mais ils ne furent pas longtems qu'un vent s'éleva, leur fit mille peines, un orage vint après, lequel élevoit leur nef, puis l'engloutissoit, tellement qu'Huon & le marinier ne savoient que dire; Huon commença à réclamer notre Seigneur, car ils étoient en pleine mer, & il y avoit huit jours entiers qu'ils n'avoient point vu de terre, ils ne voyoient seulement que le Ciel & la mer. Huon étoit assis en la pouppe de la nef, lequel dit au marinier, je vous prie de regarder si vous ne verrez point quelque Château ou quelque maison. Le marinier qui étoit curieux d'obéir à Huon, monta dessus la galerie, & regarda tout au-tour de lui.

Il apperçut devers le midi un rocher bien haut, & auprès du rocher un château

lequel étoit bien beau, alors il fut bien aise. Il descendit & vint raconter ce qu'il avoit vu; quand Huon eut entendu son marinier, il remercia humblement notre Seigneur; après ils eurent assez bon vent; mais néanmoins ils ne savent où ils vont, car ils s'en vont dans un lieu, que si Dieu ne les aide, ils mourront misérablement. Car vous pouvez croire que ce château qu'avoit vu le marinier, est le château de l'Aymant, lequel château attire le fer, & là est une abyme bien grande.

Comme Huon devisoit avec son patron en regardant le Château de l'Aymant, & comme une galiotte de Sarrasins vint assaillir Huon, lesquels furent tous tués, & aussi furent tous tués les gens d'Huon, & comment Huon vint au Château de l'Aymant, où ils ont tué le grand serpent.

LE Château de qui je vous ai parlé étoit beau & bien fort, car s'il y eut eu des soldats pour le garder, il eut été imprenable. Ce château de l'Aymant avoit telle vertu, qu'une chose où il y avoit du fer, & qu'elle approchât de ce château, il falloit qu'incessamment il la tirât proche de ce lieu. Or la nef de ces gens qui étoit toute chevillée de chevilles de fer, ce qui fut la cause qu'ils allèrent au port qui étoit devant ce château. Le marinier qui étoit bien sage commença à dire à Huon qu'ils étoient tous perdus d'être arrivés à ce port d'Aymant. Quand Huon entendit son patron, il se donna grande merveille & lui demanda comme il disoit cela; car, dit-il, il faut voir si dans ce château sont Sarrasins, Géans ou Diables d'Enfer. Certes, dit Huon, faut-il que j'y entre, & tant que mon épée durera je verrai ce qu'il en sera. Alors il appella un de ses Chevaliers qui avoit nom Arnoul, alors il lui dit, allez-là sus à ce château & me sachez à dire qui est le Seigneur de céans. Sire, dit Arnoul, je ferai votre plaisir, il s'en partit & alla de nef en nef; de sorte qu'il vint à se trouver à terre, il vit les degrés par où l'on entroit au château, il monta en haut; mais quand il fut à la porte, il commença à appeller ceux qui céans étoient, mais personne ne lui répondoit rien, il commença à crier, mais on n'avoit garde de lui répondre, car il n'y avoit personne dedans; quand il vit que personne ne lui répondoit, il se baissa regardant vers la salle, où il apperçut un horrible serpent lequel étoit d'une extrême grosseur, lequel ayant entendu tout le bruit que faisoit Arnoul à la porte, commença à venir à lui, mais Arnoul s'en fuit d'une telle sorte qu'il ne pensa faire qu'une marche de tous les degrés qu'il avoit monté, il ne cessa d'aller tant qu'il fut devant Huon, auquel il dit qu'il n'y avoit personne dans le château qu'il lui avoit répondu, & que voyant cela il avoit regardé par-dessous la porte, & avoit vu dans la cour un horrible serpent. Hélas! dit Huon, je vois bien que maintenant nous sommes tous perdus, car je vois bien qu'il nous est impossible de nous retirer de ce rocher de l'Aymant. Le maître marinier apella Huon & lui dit: Sire, il nous convient que nous partissions nos viandes, car nous en avons bien peu, alors Huon dit: Ami, faites comme bon vous semblera; alors le patron fit apporter, tout ce qu'ils avoient de vivres furent partagés, Huon en eut la moitié, & l'autre fut pour ses gens. Et ainsi comme ils étoient en ce danger, voici une galiotte où il y avoit trente payens, il étoit nuit, bien se donnèrent merveille de voir la nef d'Huon, & disoient que bien leur venoit cette nef

car ils croyoient vîtement avoir la nef d'Huon; quand Huon vit la galiotte, il ne savoit quels gens c'étoit, il fit allumer une torche & la prit en son poing, & s'en alla au bout de la nef & leur cria : Seigneurs, qui sur cette galiotte êtes arrivés, vous soyez les bien venus Quand les Sarrasins entendirent Huon, apperçurent bien qu'il étoit Chrétien, commencèrent à se regarder l'un & l'autre en riant tous, il y en eut qui un lui dit : Vassal, il vous faut dire qui nous sommes; nous sommes Sarrasins & vous êtes Chrétiens, parquoi il faut que vous mettiez tous bas. Payens, dit Huon, que vous ayez la nef vous l'acheterez bien cher; alors Huon cria à ses gens armez-vous promptement pour défendre vos corps; ils furent incontinent armés & Huon aussi; mais ils ne furent pas si-tôt prêts que les Sarrasins étoient déjà entrés dans leur nef : Huon fut au-devant d'eux l'épée à la main, le premier qu'il rencontra il lui donna tel coup qu'il lui abbatit la tête jusqu'aux épaules, au second il en fit de même, & au troisième de même, tellement qu'il coupoit & tranchoit ce qui se présentoit devant lui, tant vint le maître des Sarrasins, lequel voyant la perte qu'Huon faisoit de ses gens, il s'approcha de lui pour le frapper; Huon qui étoit bien adroit, lui donna un tel coup qu'il en mourut : d'autre part étoit Arnoul qui coupoit & tranchoit. Il y eut un Sarrasin qui voyant Arnoul qui se battoit avec un Sarrasin, il vint derrière Arnoul & lui donna un tel coup d'une hache qu'il le fendit jusqu'à la ceinture.

Huon voyant son ami Arnoul tué, fut bien courroucé, mais il ne mit guères à se venger de sa mort. Le patron de la nef prit un gros bâton de quoi il frappoit Sarrasins; mais guères ne dura le bon patron qu'il ne fut tué; Huon voyant son bon patron tué, prit son épée d'une telle roideur qu'il en atteint un Sarrasin dont il convient qu'il en mourut. Des trente Sarrasins qui avoient assailli Huon, ils ne sont plus que sept, ils craignent tant Huon qu'ils n'osent se montrer, ils pensoient s'en fuir dans leur galiotte, mais Huon & ses gens les tinrent de si près, que dans ce lieu ils furent tous tués. Huon les fit jetter dans la mer, & puis ils prirent les viandes qui là-dedans étoinnt, & les apportèrent dans leur nef; ils eurent des vivres pour long-tems, mais après qu'ils furent mangés ce fut la pitié. Huon voyant qu'il n'avoit plus de vivres fut bien dolent, il se mit à pleurer, il disoit en soupirant : Ha! Dame Esclarmonne, Dieu vous veuille aider, car je ne vous verrai jamais de mes jours.

Après ces regrets, Huon se retourna vers ses trois Chevaliers, lesquels rendirent leur ame à Dieu, & moururent de faim. Quand il eut vu cela, ses douleurs se renouvellèrent, il commença à pleurer, à soupirer tellement que c'étoit pitié de le voir. Quand il eut été là long-tems il ne savoit que dire; il se tourna vers le Château, le regarda, vrai Dieu, dit-il, est-il possible que dedans ce Château il n'y ait personne qu'un horrible serpent? Certes, dit-il, j'irai dans ce Château quoi qu'il m'arrive, je verrai la force de ce serpent, car aussi-bien je suis mort, alors il mit son heaume, & prit son épée, puis quitta les morts en pleurant piteusement, adonc de nef en nef vint jusqu'au château, il monta les degrés, & quand il fut en haut regarda un écrit qui disoit qu'un homme se gardât bien d'entrer là-dedans s'il n'est hardi pour combattre le serpent, & que s'il étoit tel qu'il prit la clef qui étoit dans une armoire qui étoit là. Alors Huon qui étoit là commença à se réclamer à notre Seigneur, & dit : j'aimerois mieux

mourir comme vaillant que de mourir de faim; alors il ouvrit l'armoire & prit la clef de la porte, il ouvrit & entra dedans & referma la porte après lui.

Comme Huon combattit, & tua le grand & horrible serpent dedans le Château de l'Aymant.

HUon étant entré, il regarda devant lui & vit le serpent. Quand il vit cette bete si horrible, il réclama notre Seigneur, qu'il lui plût aider à tuer cette si cruelle bête. Or, quand la bête eut apperçu Huon elle s'en donna grande merveille, elle commença à étendre ses ongles & viroloit sa queue & s'en vint hâtivement devers Huon, lequel quand il la vit approcher fit le signe de la Croix & se recommanda à notre Seigneur; il prit sa bonne épée & bien hardiment vint à l'encontre du serpent. Le serpent se voyant proche d'Huon, commença d'une de ses pattes à saisir son écu, & l'arracha d'une telle façon que les boucles, annelets n'y purent rien faire. Huon escarbillard étoit, se retira à côté & lui donna un revers de son épée qu'il croyoit lui avoir abbatu la tête, mais il n'avoit seulement entamé la peau, il fut bien fâché de voir ce coup donné si mal à propos. Ha! dit Huon, je suis perdu, néanmoins il retourna vers le serpent, & lui donna un tel coup sur la hanche, qu'il entama un peu la chair. Le serpent se sentant offensé donna un coup de sa queue au travers du corps d'Huon qu'il jettât par terre. Huon qui étoit léger se releva vîtement, & alla vers la porte où il trouva un épieu, lequel étoit bien tranchant, il rengaîna sa bonne épée, & vint droit au serpent, lequel avoit la gueule ouverte pour engloutir Huon; mais il avoit son épieu, lequel lui fourra dans la gueule, & lui fourra si avant qu'il lui perça le cœur de part en part. Quand le serpent se sentit blessé, il jetta un cri si horrible, qu'on l'entendit une lieue la ronde. Ainsi fut tué cette misérable bête. Huon voyant cette misérable bête morte, se mit à genou & remercia N. Seigneur de la force qu'il lui avoit donnée; il se tint à regarder ce serpent, & puis il entra dans une belle salle où il y avoit des merveilles, quand il se fut bien reposé dans la salle, il se leva & apperçut dessus la porte un écriteau qui enseignoit le lieu où étoit toutes les clefs des chambres de là-dedans. Quand il eut vu cela, il alla prendre les clefs, puis alla de chambre en chambre; il y avoit dedans un racourcissement des merveilles de ce monde. Vrai Dieu, dit Huon, je crois qu'au monde on ne peut trouver tel trésor, comme il y en a céans; après qu'il eut été dans ces chambres, il entra dans une autre qui regardoit sur un jardin beau par excellence. Huon entra dans cette chambre, puis regarda dans ce jardin, lequel lui plût; il prit la clef qui étoit dans une armoire, & entra dedans, il ceuilla du fruit & en mangea sa suffisance: le fruit étoit si beau, que c'étoit merveille de le voir sur les arbres. Il y avoit dedans des herbes propres pour la guérison de toutes sortes de maladies. Quand Huon eut été long-tems à manger du fruit, il vint en une chambre où il se dèvêtir tout nud & prit chemises, bas & souliers, & quand il fut bien accomodé, c'étoit le plus bel homme du monde; il se promenoit de chambre en chambre, écoutant s'il entendoit homme ou femme. Il fut huit jours entiers dedans & ne mangeoit que des fruits qui étoient dans ce beau jardin dont il en devint si foible, qu'à peine se pouvoit-il soutenir. Alors laisserons à parler d'Huon, & parlerons d'Esclarmonde.

Comme après que Huon fut parti de Bordeaux l'Empereur fit faire plusieurs assauts à la Cité & ne la put prendre ; Du conseil du Comte Savary de Vienne dont la Cité fut prise ; la mort du vieux Gerasme ; comme Esclarmonde parla à l'Empereur.

VOus avez oui par le ci-devant comment Huon sorti de Bordeaux & laissa Esclarmonde en grande tristesse & tous ses Barons. Or il arriva que l'Empereur fut averti qu'Huon étoit allé quérir du secours, il dit à ses gens, Seigneurs, il nous faut aller donner un assaut général à la Ville pendant qu'Huon n'y est pas. Alors les gens répondirent que c'étoit bien parlé, il fit sonner cors & buccines, & vinrent l'enseigne déployée devers la Cité ; alors avec échelles & épieux assaillirent la ville. Les habitans de la ville se défendirent bien vaillamment ; il faisoit bien beau voir le vieux Gerasme comme il enseignoit ses gens de bien faire ; alors on ouit de toutes parts Barons & Bourgeois, lesquels faisoient merveilles : ils firent un tel dégât à l'Empereur qu'il fut contraint de se retirer avec une grande perte de ses gens. Quand l'Empereur fut désarmé, il dit à ses Barons, Seigneurs, il y a bien long-tems que nous sommes ici sans avoir rien fait que de perdre des hommes, je vous demande si nous laisserons la Cité comme elle est, ou ce que nous devons faire. Alors le Comte Savary se leva & dit ; Sire, il m'est avis que ceux de la Cité ne sont pas pour tenir encore long-tems, car ils n'ont plus de vivres ; là-dedans il y a un veillard qui est bien hardi, c'est pourquoi il seroit bon de le mettre à mort : je dis qu'il faudroit envoyer une quantité de brebis, moutons, bœufs & vaches dans la prairie, & quand le vieillard saura cela il sortira pour avoir sa proie ; il y aura dix mille hommes cachés, lesquels l'occiront & ceux qui viendront avec lui, & ainsi la ville sera bien affoiblie, ce qui sera cause que vous y entrerez facilement. Alors les Barons dirent que sagement avoit parlé le Comte Savary. L'Empereur fit mener du bestial dans la prairie, comme son frère l'avoit conseillé, il envoya soixante hommes pour la garde bestiale ; ensuite il commanda que dix mille hommes fussent armés & se cachassent dans quelque lieu par où nos gens passeroient. Or ainsi comme ils eurent apprêté leurs embûches, nos gens furent curieux de faire une sortie, tellement que Gerasme qui étoit Commandeur dans la Cité, fit armer ses gens comme soldats qui vont en bataille ; après qu'un chacun fut prêt & que la ville fut ordonnée comme il falloit, Gerasme vint prendre congé d'Esclarmonde. Ah ! cher camarade, Huon & gentil Chevalier, vous allez quitter la fleur de vos amis, car jamais vous ne retournerez dans Bordeaux ; ayant donc pris congé de ses amis, ils sortirent de la ville si secrètement que ceux qui étoient à l'embûche n'entendirent point le bruit ; Gerasme & ses gens avancèrent dans les tentes & pavillons, ils coupèrent les cordes qui soutenoient les pavillons & déttachèrent Allemands d'une telle façon qu'on eut dit que c'étoit le diable d'enfer ; après qu'ils eurent fait leur charge, Gerasme dit à ses gens : Nous pourrions trop demeurer ici, retirons-nous devers notre Cité, alors lui & ses gens pensoient se retirer ; mais l'Empereur étoit déjà monté sur son cheval, & il courut après eux avec ses gens ; Gerasme les ayant apperçus commença à donner courage à ses gens. Ah ! que ce fut-là qu'il montra un trait de sa gentillesse. Les dix mille hommes qui étoient en embûches, entendirent le bruit tellement qu'ils vinrent & enfermèrent nos gens, il y en eut

dans cette bataille de côté & d'autre. Le vieux Gerasme fut reconnu par l'Empereur à cause de sa barbe laquelle étoit tout-à-fait grise; l'Empereur se mit à côté de Geramse & piqua son cheval d'une telle façon qu'il lui passa sa lance tout au travers du corps, tellement qu'en la retirant, notre gentil Chevalier tomba mort par terre. Adieu la fleur de la Noblesse, adieu donc cher ami d'Huon, adieu donc cher Commandeur de la Cité de Bordeaux, & vous Dame Esclarmonde, que direz-vous quand on vous apportera la nouvelle de la mort de ce gentil Chevalier? que direz-vous quand on vous dira que votre Père-Gardien a été occis? or pour revenir à notre propos, notre gentil Chevalier fut donc tué, de quoi l'Empereur fut bien joyeux, car lorsque le Capitaine est mort, les soldats ne valent plus rien; nos Barons ne laissèrent pas que de se défendre vertueusement il y avoit un tel nombre d'Allemands que nos gens n'y purent résister. Quand Bernard vit qu'il ne pouvoit échapper à ce péril, il piqua son cheval devers Bordeaux, puis s'en alla toujours pleurant pour ses compagnons qui étoient tous occis, alors il entra en la ville en ce point. Les Bourgeois furent bien étonnés de voir entrer Bernard tout seul & lui demandèrent où étoient les Barons, alors en pleurant, il leur conta tout. Ensuite il alla au Palais où étoit Esclarmonde & lui conta comment Gerasme & ses compagnons étoient morts. Quand Esclarmonde l'eut entendu elle tomba pâmée; aussi-tôt Bernard la releva & lui donna du vin, puis quand elle eut repris sens elle commença à se plaindre.

Hélas! mon cher époux, est-ce aujourd'hui le jour que notre séparation doit se faire? Où êtes-vous soulas de mon ame! où êtes-vous, dis-je, que ne venez-vous pour secourir une pauvre misérable laquelle va être ravie entre les mains de ses ennemis. Ha! que le Ciel est bien courroucé contre moi, de m'avoir aujourd'hui ravi celui que mon bien-aimé m'avoit laissé pour ma garde. Ainsi que ceux de la ville faisoient du bruit à force de pleurer, l'Empereur dit à ses gens, Seigneurs, cependant que la ville est en désolation, allons donner un assaut général; il n'eut pas plutôt dit ces propos, que ses gens s'armèrent & vinrent devant la ville, plantèrent leurs échelles & ceux de la ville ne laissèrent pas de monter sur la muraille, où ils se défendirent le mieux qu'ils pûrent; mais l'Empereur qui avoit beaucoup de soldats, entra dedans par force. Quand l'Empereur se vit Seigneur de la Cité, il fit crier de carrefour en carrefour qu'aucune personne ne touchât aux femmes ni aux filles, ni que l'on ne touchât point aux Églises. Quand la belle Esclarmonde vit la Cité prise, vous pouvez juger comme elle fut désolée, elle étoit dans son Palais avec beaucoup de peuple & ils n'avoient point de vivres. Elle commença à réclamer Notre Seigneur, ensuite elle dit à Bernard : très-cher ami, vous voyez comme l'Empereur nous tient, il a déjà pris la Cité, j'ai grande peur qu'il n'entre ici par force. Je vous prie, Bernard, mon cher ami, sur l'amitié que vous portez à Huon mon ami, que vous trouviez manière de sortir de cette ville & que vous emportiez ma fille Clairette dans l'Abbaye de Clugny, que vous donnerez à l'Abbé qui est son oncle, & vous lui raconterez la peine où je suis. Dame, dit Bernard, je ferai tout ce qui vous plaira. Alors l'enfant fut enveloppé & accommodé, puis il fut donné à Bernard, lequel la prit & l'emporta à Clugny, l'Empereur fut devant le Château, Esclarmonde vint vers la porte & demanda à parler à l'Empereur. Alors l'Empereur entra dedans & Esclarmonde se

jetta à ses pieds & lui dit, je sais que vous êtes puissant Seigneur; aussi suis-je né d'un puissant Roi, lequel étoit payen, or j'ai quitté ma loi, pour prendre celle de Jesus-Christ, c'est pourquoi je vous supplie d'avoir pitié de moi & de tous ceux qui sont ici dans ce Château; je vous supplie qu'il n'y ait point de sang de répandu, & dès ici maintenant je vous rends la Ville & le Château, l'Empereur ayant entendu Esclarmonde, en eut pitié & compassion; alors il fit crier derechef défenses à toutes sortes de personnes de rien dire à ceux de la ville. Ainsi fut donc la ville de Bordeaux prise. Bernard s'en alla à Clugny avec ce petit enfant, étant dans l'Abbaye, il descendit de cheval, ensuite il alla à sa salle où il trouva le bon Abbé; il lui présenta Clairette & lui dit: La désolée Esclarmonde vous mande joie & salut, voici sa fille Clairette qu'elle vous envoie, vous prie humblement de la nourrir & d'en tenir compte comme votre propre niéce, elle se recommande très-humblement à vos bonnes prières. La ville de Bordeaux a été prise par l'Empereur; Huon nous avoit laissé à Bordeaux pour aller chercher du secours au Royaume d'Afamie: le Roi de ce pays est le frère de la femme d'Huon, Gerasme & les Barons firent une sortie où ils furent tués.

Quand l'Abbé eut entendu Bernard il commença à pleurer, & puis il prit son enfant & envoya quérir une noble Dame pour la nourrir. Quand Bernard fut parti, l'Empereur dit à Esclarmonde, Dame, ne voulez-vous pas tenir votre promesse. Oui, Sire, dit Esclarmonde, pourvu que l'on ne fasse point de mal à mes Dames & Demoiselles. Alors l'Empereur lui promit que non & aussi-tôt il fit prendre Esclarmonde & les Dames & Demoiselles & tous ceux qui étoient dans la ville, il les fit mener à Mayence pour être emprisonnés. Esclarmonde fut mise dans une tour en grande pauvreté & y resta jusqu'à ce que Huon l'en eût retiré. L'Empereur étoit à Bordeaux, & manda par toutes les villes qui dépendoient du Duché, qu'on lui vînt rendre honneur & respect; alors chacun de tous côtés vinrent à Bordeaux, & puis après l'Empereur s'en fut faire son entrée, puis s'en retourna à Mayence, où il fut reçu à grande joie. Nous laisserons à parler de l'Empereur & parlerons de Huon qui est dans le Château de l'Aymant en grande pauvreté & misère.

Comme il arriva un vaisseau au Château de l'Aymant, rempli de Sarrasins & commandé par l'Évêque de Lisbonne, comme Huon les fit Chrétiens & les mena tous dans le Château où ils trouvèrent des vivres à foison.

On a entendu parler ci-devant comme Huon étoit dans le Château de l'Aymant en famine, car il n'y avoit plus rien à manger que des pommes, dont il devint si foible qu'il se pouvoit soutenir à peine. Après qu'il eut été huit jours dans le Château à regarder les merveilles qui là dedans étoient, il entra dans une chambre où il y avoit une très-belle chaise, riche à merveille. Huon qui étoit si foible, s'en alla asseoir dedans pour se reposer, où étant dans cette chaise, son manteau qui étoit grand, essuya la poussière qui au pied la chaise étoit, il apperçut un écriteau écrit en lettres d'or où il y avoit en écrit: Ci-dessous est un cellier où il y a pain, vin & viande; sachez que celui qui entrera ici s'il a quelques péchés mortels, il mourra de mal mort. Quand Huon eut apperçu ces lettres, il eut grande surprise, ensuite il pensa que lorsqu'il sortit de Bordeaux, il se confessa à son Évêque & à son Prélat,

auparavant qu'il fût mort & ne pense pas avoir commis de péchés mortels, alors il se mit en prière & oraison, ensuite il se recommanda à Dieu, prit la clef & ouvrit le guichet, regarda dedans, après il il descendit les dégrés & quand il fut dedans il regarda à droite, il vit un grand four qui étoit dedans pour le chauffer, & dans un autre four qui étoit auprès, il cuisoit des pâtés & des gâteaux. Huon qui étoit là salua ceux qui y étoient, & s'approchant, il leur dit : Seigneurs, je prie Dieu de garder toute la compagnie. Quand ils entendirent Huon, ils ne répondirent rien & se regardèrent l'un & l'autre Quand Huon vit qu'ils ne lui répondoient mot, il fut courroucé & il leur dit : Seigneurs qui êtes ici, je vous conjure par le grand Dieu vivant que vous parliez à moi, alors tous ensemble cessèrent leur ouvrage & regardoient Huon. Le maître de tous commença à parler & dit : Vassal, bien grand tort avez quand vous nous avez conjurés, je veux bien que vous sachiez que si vous étiez Payen ou Sarrasin, vous ne sortiriez point d'ici que vous ne fussiez détruit ; mais votre prouesse, votre loyauté & prud'hommie vous ont préservé, & je sais que vous êtes bien-aimé de Dieu, vous avez bien eu grande faim, car il y a plus de dix jours que vous ne bûtes & mangeâtes que des pommes qui sont en ce jardin, je sais bien aussi que vous avez grande faim, & pour ce boire & manger vous aurez assez de viandes telles comme il vous plaira, entrez dans cette chambre où vous trouverez la table mise. Mais Sire, je vous prie dorénavant d'une chose, c'est que vous gardiez bien que plus ne parliez à nous, tout ce que vous pourrez souhaiter vous l'aurez. Sire, dit Huon, je ne parlerai plus ; mais je vous prie que dire me veuilliez quels gens vous êtes dans ce Château, & comment il s'appelle. Lors iceux répondirent bien fièrement, Huon, traître & déloyal, bien êtes méchant de me demander cette chose, je vous le dirai, & après, un seul mot ne vous sera répondu de ceux qui sont céans. Sire, dit Huon, je vous prie que si je vous parle que vous me répondiez. Non, certes, le ferai, dit le maître. Je vous dirai donc ce que je vous ai prommis, puisque le voulez savoir. Apprenez que Julius-César qui fut père du noble Roi Oberon, fit faire & compenser celui Château par Féérie; lequel Château ne peut être grevé ni pris par force ; il arriva que Julius-César après qu'il eut déconfi le grand Pompée, il vint en Alexandrie par devers le Roi Ptolomeus d'Egypte, lequel il déconfit & lui ôta toutes les terres pour les donner à sa sœur la belle Cléopatris, qui en fut Dame & Reine, laquelle depuis avoit épousé Marcus-Antonius Après que Julius César eût fait pour soi rafraîchir, il s'en vint avec la Dame de l'isle Célée, laquelle en cette nuit emmena César en cetui Château, jusqu'à ce que par certaine aventure il y eut trois Rois du langage de Ptolomeus, sachant que César étoit dans ce Château, se mirent en armes grande foison de vaisseaux, & vinrent mettre & poser le siége devant cette place, laquelle ils furent un grand espace qu'onc ne put profiter d'un denier, & si longuement y furent qu'il leur en déplût. Ils pensèrent s'en retourner dans leur contrée, ils n'en purent partir pour l'Aymant que le fer attire toujours vers lui, & par ainsi y furent si long-tems que tous moururent de faim & de rage, il n'y en eut aucun qui put partir, s'il n'étoit monté sur nef ou sur batteau qui ne soit fait & chevillé de chevilles de bois ; parce que vous me demandez d'où vient ce trésor qui est céans, sachez que ce sont les trésors de ces trois Rois qu'ils avoient ame-

nés dans leurs navires, lesquels trésors César fit apporter céans, & avant ce qu'il mourût, il me donna la garde du Château & du trésor qui y est, Je suis ici moi quarantième, condamné par féérie à demeurer céans jusqu'à la fin du fiècle; mais jamais dehors nous n'irons, & quand les nouvelles vinrent au Roi Oberon que Julius César son père avoit été tué & meurtri aussi-tôt il passa dans le Sénat de Rome, car c'étoient ceux à qui il se confioit le plus il prit de tel déplaisir qu'il fit serment que jamais ni cette place n'entreroit, depuis fut; il le fit parce que s'il y venoit, alors il étoit dit qu'il mourroit de deuil pour la grande amitié qu'il portoit à son père César & parce que si tu veux savoir mon nom & qui je suis, je me nomme Gloriadas, & le Château s'appelle l'Aymant, je vous ai dit toute la vérité selon votre demande, ainsi vous ne sortirez point d'ici, si vous ne volez en l'air comme un oiseau.

Quand Huon entendit Gloriadas, il fut fâché & courroucé; après qu'il eut mangé & bu à son plaisir, il prit congé & s'en fut; il vint vers la porte d'une chambre qui étoit céans, il regarda dessus la porte où étoient lettres d'or, par lesquels il sut où étoit la clef de la chambre, il la prit & l'ouvrit la porte, il entra dedans & vit que tout cela étoit fait de cristal, tout étoit peint d'or & d'azur, y étoient représentées toutes les batailles de Troyes & tous les faits d'Alexandre, & par-dessus tout cela étoient éparses roses & fleurs & autres herbes si odoriférantes qu'il n'y a aujourd'hui chose au monde qui jettât telle odeur envers les fleurs qui étoient éparses, & pardedans la chambre il y avoit plusieurs oiseaux volans qui chantoient agréablement, c'étoit mélodie de les ouir, & n'est nul qui puisse dire ni raconter la richesse & grande beauté de la chambre. Bien volontiers y étoit Huon, car tel plaisir avoit à les regarder qu'il ne pouvoit s'en rassasier, il regarda & vit une table qui toute pleine étoit chargée de viandes, & sur icelle table étoient des tasses d'or & d'argent, les autres toutes garnies de pierreries, que la moindre valoit plus de vingt-mille écus, puis il y avoit un bassin à laver les mains, lequel étoit sur un pillier de jaspe garni de perles précieuses, le pillier étoit suffisant pour payer la rançon d'un Roi. Quand il eut remarqué toutes les choses les plus rares qui fussent en cette salle, voici Gloriodas avec dix ou douze qui étoient vers le four, lesquels Huon méconnoissoit pour cause qu'ils étoient habillés de draps d'or & d'argent, l'un lui porte une aiguière & lui présente à laver ses mains, l'un lui présente un linge qu'il n'y avoit soie plus déliée, pour essuyer ses mains, & puis s'assit à table où il mangea de bon appétit de toutes sortes de viandes qu'il trouvoit bien à son goût; il s'assit sur un chaise de tapisserie qui étoit belle & avoit des cloux qui étoient d'or massif, il mangea donc bien à son aise, car il ne faisoit que demander à Gloriodas, & il étoit incontinent servi. Gloriodas ne voulut jamais permettre que Huon s'en servit. Huon voyant l'honneur que Gloriodas lui faisoit, il souhaita Esclarmonde & sa fille Clairette & le vieux Gerasme, Bernard & tous ses Barons qu'il laissa à son départ dedans Bordeaux, comme vous le pensez; Huon étoit servi & honoré dans le Château. Quand ce vint qu'il eût dîné, ceux de céans levèrent la nappe, puis apportèrent la toile, le bassin & l'eau pour laver, & puis quand Huon eut lavé ses mains, il se leva de table & rentra au celier où il vit ceux qu'il avoit vu auparavant, il les salua en passant outre; mais onc nul de céans ne lui répondit un seul mot; vint aux degrés par où il étoit descendu,

il monta au haut des sept-vingt dégrés, puis vint s'ébattre de chambre en chambre puis venoit au jardin se divertir, & puis quand bon lui sembloit, & heure étoit de manger, il descendoit dans le cellier, & puis entroit dans la chambre où il trouvoit a table mise & la nappe toute accommo-pée, les viandes dessus comme auparavant avoit fait; mais bien lui déplaisoit que ceux qui devant lui servoient, ne lui di-oient mot, & il demeura un mois entier dans le Château de l'Aymant en s'ébattant & se donnant du plaisir, & tant y fut que a force lui revint, & sa beauté bien fort commença à l'ennuyer, parce que céans il n'y avoit homme qui voulût lui parler, il se souhaitoit bien souvent à Bordeaux, avec cent mille hommes armés pour donner bataille à l'Empereur qui tant de maux & de dommage lui avoit fait. Il arriva un jour comme Huon s'en alloit promenant dans la salle du Palais, en disant ses oraisons, il regarda sur la marine & choisit de loin un grand vaisseau qui sur la mer venoit à pleines voiles, pour arriver au port du Château de l'Aymant, sur lequel étoient quatre-vingt marchands d'Espagne, lesquels ne savoient ni ne connoissoient le le port où ils devoient aborder.

Comment Huon de Bordeaux étant appuyé sur une fenêtre du Château, regarda en bas devers le port, & vit un vaisseau arriver.

QUand Huon les vit venir il s'appuya à une des fenêtres de la salle, laquelle avoit le regard sur le port. Quand il vit le vaisseau arriver, il soupira & dit: Vrai Dieu! quantité de personnes & loyaux marchands ont été ici perdus & morts de famine; mal savent ceux qui ici viennent arriver, en quel port ils viennent, il regarda & vit le vaisseau entrer dedans le port si précipitamment qu'il vint se frapper contre les autres vaisseaux, il ne s'en fallut guères qu'il ne coulât à fonds.

Mais les vaisseaux vers lesquels ils arrivèrent étoient tous pourris & camouflés, par quoi leur vaisseau fut garanti; ce vaisseau avoit été tourmenté, & en un grand péril vingt jours durant, que ceux qui là dedans furent, étoient las & fatigués de la tourmente & de famine qu'ils avoient, que céans n'avoit homme qui à grande peine pût se soutenir sur ses pieds. Quand Huon les vit tout pleurans, les commença à plaindre & à regretter, parce qu'il vit que tous étoient perdus & que jamais de-là ne s'en partiroient; quand le vaisseau fut arrivé, ils eurent grande peur, ils commencèrent à se réclamer à Mahomet, & le Patron du vaisseau qui étoit au bout de devant, se leva à l'instant & regarda en haut vers le Château.

Comment Huon de Bordeaux parla à ceux qui étoient dans le vaisseau.

ALors ceux qui étoient dans le vaisseau commencèrent à regarder le Château & apperçurent Huon, lequel étoit appuyé à une fenêtre, ils eurent bien de la joie de le voir; car ils pensoient que c'étoit le Patron, ils disoient qu'ils étoient arrivés à bon port. Le Patron commença à saluer Huon au nom de son Dieu Mahomet.

Quand Huon l'entendit il fut certainement qu'ils étoient tous Sarrasins, combien que tous savoient parler la langue Espagnole, il répondit au Patron & lui dit: Vassal, qui êtes ici arrivé, dites-moi la vérité, d'où venez-vous & qui êtes-vous? sachez que jamais tant au corps aurez la vie, vous n'en partirez & y demeurerez toujours si vous n'avez apporté des vivres.

Alors le Patron tout pleurant, répondit à Huon & lui dit : Sire, vous qui nous demandez d'où nous venons & qui nous sommes, sachez de vérité que je suis d'Espagne de la Cité de Lisbonne & ceux qui avec moi sont venus, sont tous marchands qui sont de Portugal, qui viennent de la Cité d'Acre, charger ce vaisseau de marchandises & avons eu bon vent jusques à ce que nous eûmes passés les détroits de marée & que nous étions près de notre patrie; mais le vent & la tempête nous ont jettés bien loin de notre pays, cette tempête a duré vingt journées, il nous étoit bien force de nous ab ndonner au vent, ainsi comme notre vaisseau vouloit aller, bien nous avint que nous arrivâmes près d'un rocher, & là nous jettâmes nos ancres, & tous ainsi que là fûmes arrivés nous trouvâmes l'Evêque de Lisbonne & un sien Chapelain avec lui qui sur le mât d'un vaisseau étoit voguant en la mer où ils s'étoient sauvés; car le vaisseau étoit péri, & ceux qui étoient dedans furent tous noyés, pour la fortune que si grande avoit été à l'Evêque & son Chapelain me conjurèrent bien doucement que pour l'amour de Notre-Seigneur je voulusse les aider & que je les misse dans mon vaisseau & quand je les eus vu en la pitié où ils étoient, je les fis entrer & je leur donnai des biens que j'avois, car si je n'eusse point fait cela, incontinent fussent morts & qui devant qu'il soit demain vêpres, ils mourront de faim; car je n'ai plus rien à manger pour moi ni pour eux, ni pour ceux qui sont venus avec moi dans ce vaisseau; & pour ce, Sire, je vous requiers pour l'honneur de Dieu que vous me veuilliez dire à qui appartient ce Château de l'Aymant. Ami, ce dit Huon, sachez que ce Château s'appelle l'Aymant, lequel a telle vertu & telle nature que toujours il attire le fer; & il n'y a vaisseau en ce monde que s'il est chevillé de chevilles de fer & quand il seroit à une journée d'ici, il faudroit malgré les mariniers, qu'il vînt arriver dans ce port. Quand le marchand eut entendu Huon, fut bien étonné, il lui répondit : je ne m'étonne point de ce que vous me dites, Ami, dit Huon, tout ce je vous ai dit est véritable; mais si vous me voulez croire, & que le Saint Baptême & la foi de Jésus-Christ veuilliez prendre & recevoir, je vous mettrai en cette place en laquelle vous aurez assez à boire & à manger. Quand le Patron eut entendu Huon, il répondit : Sire, apprenez de vrai qu'il y a plus de sept ans eue je suis assez créant en Notre-Seigneur Jésus-Christ. je vous remercie de la grande courtoisie que vous m'offrez à faire, & dès maintenant je me mets en la sainte garde de Dieu & de sa Sainte Mère la Vierge Marie.

Quand Huon l'entendit, il en fut bien joyeux & dit au Patron, ami, tu iras en ta nef & diras à tes gens de quitter leur loi & prendre celle de Jesus-Christ; remontrez-leur le péril où ils sont : & joint à cela, vous leur ferez sentir le bien & le plaisir qu'ils recevront dans ce Château, s'ils ne veulent accorder à tout dire, dis-leur que je leur mande que leur fin est venue. Les deux prud'hommes qui sont sur ce vaisseau, lesquels tu as sauvé & garanti de mort fais-les venir devers moi sans s'arrêter. Sire, dit le Patron, je vais auprès d'eux je les enverrai. Alors se departi & entra dans son vaisseau, où il raconta & dit à ses gens tout ce que Huon avoit dit & ce qu'il leur avoit enjoint.

Quand les marchands payens eurent entendu le Patron & qu'il leur eut raconté tout ce que Huon avoit dit, ils dirent tous qu'ils étoient contens, dont le Patron fut bien aise, puis après qu'ils eurent accordé,

le Patron fut dire au bon Prud'homme l'Évêque de Lisbonne & son neveu qui son Chapelain étoit, il leur dit : Seigneurs, sachez qu'il y a un Seigneur au Château, lequel vous mande qu'incontinent montiez là-haut pour lui parler. Quand l'Évêque entendit le Patron, il répondit que volontiers feroit son commandement ; il le quitta, & lui & son neveu montèrent les degrés pour parvenir jusqu'au Château, bien fort s'émerveillèrent de la beauté du Château & du riche ouvrage dont ledit Château étoit fait & compassé ; ils vinrent vers Huon, qui vers la porte de la salle les attendoit. Quand ils furent près de lui, bien humblement le saluèrent. Seigneurs, dit Huon, Dieu vous garde, je vous prie de me dire d'où vous êtes & de quel pays vous venez à présent.

F I N.

PERMISSION DU ROI.

PAR grace de Sa Majesté accordée le 31 mai 1726, signée De Saint-Hilaire, & scellée ; il est permis à Pierre GARNIER, Imprimeur-Libraire à Troyes de faire imprimer en telle forme, marge, caractère & autant de fois que bon lui semblera, & de vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, les Livres intitulés : *l'Histoire de Huon de Bordeaux, des Quatre Fils Aymon, de Valentin & Orson, des Conquêtes du Grand Charlemagne, des Aventures de Fortunatus, &c.* avec défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impressions étrangères dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, &c.

Registré sur le Registre VI de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 341, fol. 345, conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 février 1723. A Paris, le 4 juin 1726.

D. MARIETTE, *Syndic.*

